

59

MORTAL KOMBAT

Bastons, action & frictions dans la quatrième dimension !

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F

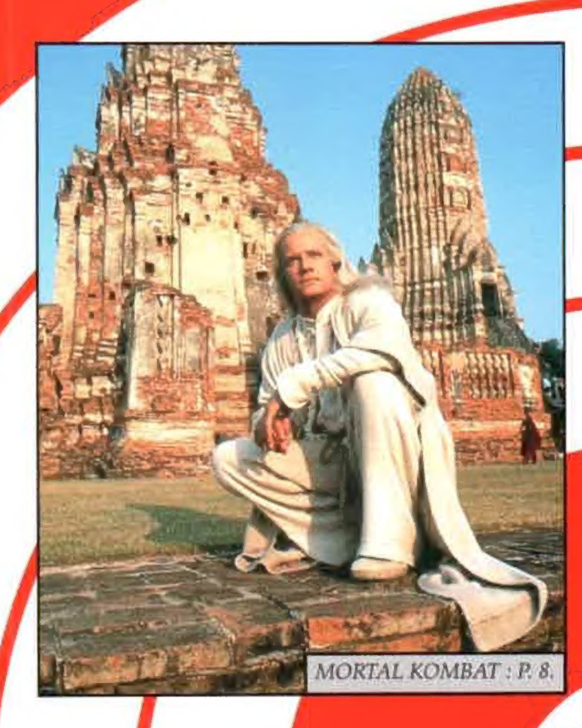
M 3226 - 59 - 25,00 F-RD

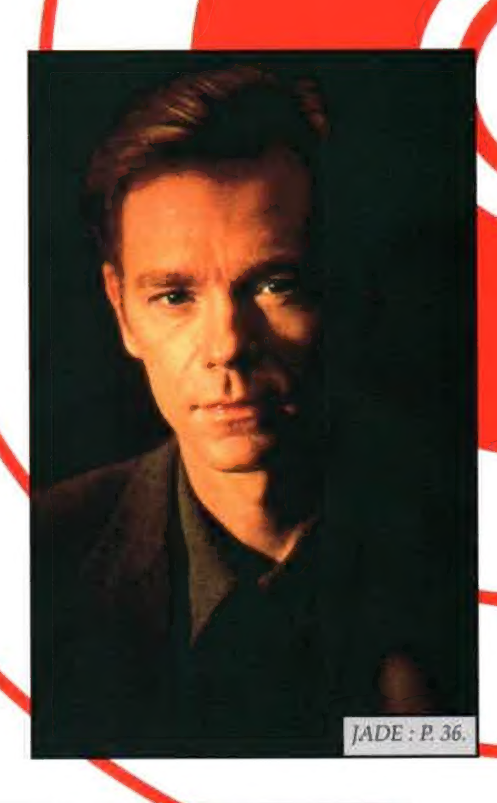
Stallone première gâchette dans **ASSASSINS**

Tom Hanks sur orbite dans **APPOLO 13**

Tout **Mel Gibson** de **MAD MAX** à **BRAVEHEART**

SOMMAIRE


MORTAL KOMBAT : P. 8.


JADE : P. 36.

IMPACT 59, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier
maquette Vincent Guignebert
composition Ze Craignos Masters **photogravure** Beauclair **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** octobre 1995
commission paritaire n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°59** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Stéphane Calleja - Jean-Charles Canu - Laure Carles - Carole Chomand - David Chute - Clarisse Coufourier - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - Laurent Erre - Olivier Fallaix - Edith Filipacchi - Sylvie Forestier - François Frey - Laurent Fromant - François Guérif - Victor Hadida - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Laurence Laurelut - Elizabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Christine Nicolaÿ - Laurence Petit - André-Paul Ricci - Rogers & Cowan - Jean-Claude Romer - Estelle Ruet - Jean-Pierre Vincent - Lance Volland

ÉDITO

MEL GIBSON : *du plomb, des rires et quelques kilts : P. 30.*

Après une période de vaches maigres, un genre semble renaitre. Le polar. Le vrai, celui que ses auteurs prennent au sérieux. Sans doute lassé des «caleçonnades» style **L'Arme Fatale 3**, Richard Donner lui-même s'y adonne. Sérieux, grave, son **Assassins**. Au polar, William Friedkin y revient également avec **Jade**, sombre, crépusculaire, à l'instar de ses précieux **Cruising** et **Police Fédérale Los Angeles**. Plus question de rire avec les couples de flic qui font copain-copain après s'être chamaillé une heure trente durant. La formule périclite et c'est très bien ainsi, quoi que le succès d'un **Bad Boys** nous menace d'un retour des pitres du gunfight. Même John Badham (**Étroite Surveillance, Comme un Oiseau sur la Branche** et **La Manière Forte** - un dangereux récidiviste donc) n'oriente pas son **Nick of Time** avec Johnny Depp sur les sentiers de la gaudriole criblée de plomb.
William Friedkin, Richard Donner, John Badham donc, mais aussi Michael Mann dont le **Heat** avec Val Kilmer, Robert de Niro et Al Pacino (rien que ça) s'annonce sous les meilleurs auspices. Un polar dur encore, une authentique série noire. Du noir, du glauque, de l'opaque, il y a en a aussi dans **Seven**, une traque au serial killer organisée par David **Alien 3** Fincher. Un film carrément dépressif où il pleut constamment. Un temps de chien qui, à l'écran, vaut mieux que l'ensoleillement des thrillers branche **Traque sur Internet**. La météo ne paraît pas non plus au beau dans le **Copycat** où Sigourney Weaver et Holly Hunter font équipe pour prendre au piège un autre serial killer, Harry Connick Jr., crooner converti dans le massacre des innocents. **Copycat** distillerait un tel suspense qu'il coifferait **Le Silence des Agneaux** au poteau des frissons. Info ou intox ? Réponse en mars prochain.
Le second degré, la farce en perte de vitesse ? Prions pour que ce soit vraiment le cas. Fini de rire, de pasticher, de cligner de l'œil ? Même Mel Gibson, qui n'est jamais le dernier à grimacer ou à manger des biscuits pour chien, y renonce après quelques pantalonnades entre polar et western. Son **Braveheart**, tragique et cruel, est une date. Un film à pleurer. Au moins autant que **Sur la Route de Madison**. Un film de et avec Clint Eastwood, sans pétard, sans malfrat à éliminer néanmoins. Et c'est formidable.

Marc TOULLEC



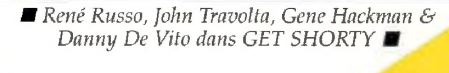
ASSASSINS : P. 20.

Droit de réponse de la société Phillips

«Notre attention a été attirée par l'édito du n° 58 d'Impact consacré à la société Delta Vidéo. Cet éditorial paraît s'étonner de décisions prises par Philips à propos de sa filiale la société Delta Vidéo, décisions prises pour des motifs troubles. Bêtise ou injustice précise l'auteur !
Sans même qu'il soit besoin de débattre à propos de l'évolution du marché de la Vidéo, il suffit, pour démontrer l'absence totale de sérieux de l'article incriminé, de porter à la connaissance de vos lecteurs l'information incontestable et incontestée suivante :
La situation économique de Delta Vidéo, loin d'être prospère comme il est affirmé dans l'article contesté, fait ressortir à fin décembre 1994 un déficit fiscal cumulé de 65 millions de francs pour un chiffre d'affaires annuel légèrement supérieur à 80 millions de francs. Ce chiffre ne tient pas compte des abandons de créances qui, arrêtés au 31 décembre 1994, s'élevaient à 260 millions de francs.
L'arrêté des comptes pour la période du 1er janvier au 31 mai 1995 se solde déjà par une perte sur résultat comptable de 14,9 millions de francs. La projection de ce résultat sur l'ensemble de l'exercice 1995 conduirait à une perte de près de 21 millions de francs.
Ceci veut dire que la société Delta Vidéo n'a pu être maintenue en vie jusqu'à ce jour que grâce aux subventions du groupe Philips. Que Philips soit désormais dans l'obligation de tirer les conséquences de cette situation en prenant en compte les intérêts de tous les intervenants ne saurait surprendre un observateur».

EXPRESSO

■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■



■ *René Russo, John Travolta, Gene Hackman & Danny De Vito dans GET SHORTY* ■

Ça tourne chez les malfrats !

Le dernier festival de Deauville regorgeait de films consacrés aux tournages de film (**Ça Tourne à Manhattan, Swimming with Sharks, Search and Destroy, French Exit**). **Get Shorty** surfe sur la même déferlante. Inspiré d'un roman d'Elmore Leonard, excellent romancier de séries noires, **Get Shorty** se déroule dans les milieux du cinéma de catégorie B dont Harry Zimm (Gene Hackman) est le pacha, une sorte de Roger Corman jonglant avec les problèmes budgétaires. Pour continuer à produire ses petits films d'horreur et d'action, il emprunte de l'argent à un gangster. Cette dette, Harry Zimm tarde à s'en acquitter. Le mafioso envoie donc l'un de ses hommes de main l'intimider. La mission incombe au plus cinéphile de ses tueurs : Chili Palmer (John Travolta), grand amateur justement des navets dont le mogul aux petits pieds s'est fait une spécialité. Au lieu de lui casser les deux jambes, ultime moyen pour le persuader de rembourser la somme due, Chili Palmer s'intègre à son équipe et participe avec enthousiasme à la confection d'un nouveau film. Reste que son boss, Ray «Bones» Barboni (Dennis Farina) ne tarde pas à montrer les dents...
Mis en images par Barry Sonnenfeld (les deux tomes de **La Famille Addams**), produit et interprété par Danny de Vito, agréablement fréquenté par René Russo (promue star de séries B et ex-femme du producteur Martin «Shorty» Weir incarné par De Vito !), le scénario **de Get Shorty** a été proposé à Warren Beatty et Dustin Hoffman qui déclinèrent l'offre de la production. C'est immédiatement après avoir flashé sur **Pulp Fiction** que le réalisateur songea à John Travolta.

Welcome back !

En réalisant **Menace II Society**, un **Boyz'N the Hood** abondamment armé, les frères Allen et Albert Hugues ont fait sensation. Leur deuxième film, **Dead Presidents**, devrait susciter des réactions encore plus fortes, controversées. Il met en scène Anthony Curtis, originaire du Bronx. En compagnie de ses amis Skip et José, il se bat au Vietnam dans les Marines. À leur retour, les trois hommes trouvent une société changée. Leur vieux quartier est désormais le marché ouvert des trafiquants de drogue, des petites frappes. Ceux avec qui ils grandirent ont mis les voiles. En plus d'une société qui les intègre mal, Skip, contaminé par l'Agent Orange, et José sombrent dans la drogue. Le trio et un nouvel acolyte, Cleon, décident de rendre la monnaie de sa pièce à l'Amérique. Ils montent l'attaque d'un transport de fonds, une opération qui ne se déroule pas exactement comme prévu...
L'après-Vietnam vu du côté Black : une première dans un cinéma américain pourtant très productif dans les retours au pays après la lutte contre le Vietcong. «*Mais le film n'a pas été fait pour telle tranche d'âge ou telle minorité ethnique. Il s'adresse à tous*» annoncent les frangins cinéastes qui ne prennent pas leur sujet à la légère. Pour éviter tout dérapage, ils rencontrent des dizaines de vétérans. Et c'est de leur frustration, de leur constat amer, de leurs souvenirs que naît **Dead Presidents**. L'Amérique ne semble pas avoir fini de soigner sa mauvaise conscience et de décrire l'étendue des dégâts infligés par le Vietnam à ses fils. Détail d'importance : **Dead Presidents** s'inspire d'un fait réel.



■ *Des braqueurs noirs derrière des masques blancs !* ■

EXPRESSIMO

● Après **Daylight** de Rob Cohen, Sylvester Stallone enchaînera sur **The Sacred Trust**, dans lequel il rentrera dans la peau d'un ex-agent de la CIA contraint de reprendre du service sous la pression de supérieurs qui s'empressent de le trahir. Le personnage serait très proche de celui tenu par Robert Redford dans **Les Trois Jours du Condor**. D'après certaines sources, Stallone serait très motivé par une version cinéma contemporaine d'***Au Nom de la Loi***, mythique série western dont il reprendrait le rôle de Josh Randall, chasseur de primes immortalisé par Steve McQueen. Les initiateurs de ce projet tiennent-ils compte de la sortie en 1986 d'un **Mort ou Vif** avec Rutger Hauer dans la peau d'un descendant actuel du même justicier ?
Si **Judge Dredd** n'a pas rencontré le succès escompté aux États-Unis, les finances de Sly se portent merveilleusement bien : l'ex-Rambo vient de signer un contrat de trois films avec *Universal*. Son montant : 60 millions de dollars ! Une somme justifiée par les recettes mondiales de Stallone qui dépassent quasi-systématiquement les 200 millions US par titre.

● Décidément, le réalisateur Michael Bay apprécie la formule 1 + 1 pour mener ses intrigues. Dans **Bad Boys**, il empile deux flics blacks. Dans **The Rock**, ce sont un agent du FBI (Nicolas Cage), spécialiste en armement chimique, et un ancien prisonnier d'Alcatraz (Sean Connery). L'un doit faire équipe avec l'autre, vu sa connaissance parfaite de la prison désaffectée, pour délivrer des touristes otages d'affreux terroristes (Ed Harris en incarne le chef), des anciens militaires qui ont également entreposé dans l'ancien pénitencier plusieurs tonnes de munitions.
Un buddy-movie de plus auquel on souhaite une mise en images un peu moins branchée et artificielle que celle de **Bad Boys**.

● Après **The Rock**, Nicolas Cage retrouvera le réalisateur de **Red Rock West**, John Dahl, pour **A Simple Plan**, histoire de deux frères qui découvrent dans la carcasse d'un avion accidenté un fabuleux magot. Évidemment, les propriétaires illégitimes, des gangsters, aimeraient eux aussi retrouver leurs thunes.

● Sean Connery se prépare à un nouvel **Apollo 13**. Son titre : **Do not Go Gentle** de Rob Cohen (**Dragon**). Il y incarne un ex-astronaute mourant, hanté par une mission sur la Lune qu'il foira pour avoir paniqué au moment de se poser.
Rongé par le remords, il fait tout pour racheter son erreur, y compris reprendre du service. Pour rajeunir de trente ans Sean Connery lors des flashes-back, Rob Cohen annonce l'utilisation d'un logiciel informatique révolutionnaire. 007 de retour ?

● Sur le modèle de **Tango & Cash** où il fait équipe avec Sylvester Stallone, Kurt Russell s'associe avec Steven Seagal pour **Executive Decision**, un thriller mis en images par l'ex-monteur Stuart Baird (**Demolition Man**, **L'Arme Fatale** & cie). Produit par Joel Silver, nabab des films d'action à gros budget, **Executive Decision** présente un officier des services secrets (Russell) et un flic (Seagal dans un rôle initialement prévu pour Tommy Lee Jones) qui doivent impérativement empêcher le détournement d'un avion par un groupe de terroristes.

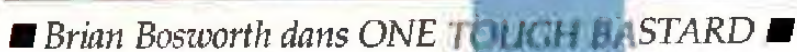
● Royalement payée (12 millions pour montrer ses seins dans **Striptease**, où Burt Reynolds effectue son grand retour dans le rôle d'un homme politique libidineux et vieillissant), Demi Moore dispute à Julia Roberts le rôle de la perfide Poison Ivy dans le nouveau Batman, **Batman Triumphant** de Joel *hélas* Schumacher. Elle sera ensuite l'héroïne de **Undisclosed** sous la direction de Ridley Scott. Là, elle incarnera une sorte de Nikita formatée par la marine américaine et les services secrets pour déjouer des complots terroristes.

● Dans la série **Y-a-t-il un Flic ?** (pour sauver la Reine, le Président et Hollywood), Leslie Nielsen se mettait au service du polar parodique. Désormais dans sa ligne de mire : l'espionnage façon James Bond dans **Spy Hard** de Rick Friedberg, où il revet les smokings de l'agent WD-40 (voyez-y une allusion à un wonderbra de proportion plus qu'honorable !). L'indispensable girl de service aura probablement le physique avantageux de Elizabeth Hurley, top-model et fiancée très tolérante d'Hugh Grant. Son personnage serait une version très provocante de la Miss Moneypenny des **007** !

● Brad Pitt (à l'affiche dans **Seven** dès le 10 janvier prochain) vient de choisir son prochain film. Ce sera **Sleepers** de Barry Levinson, basé sur un scénario assez incroyable. Adapté d'un livre du journaliste Lorenzo Carceterra (qui affirme s'être inspiré d'un fait réel), **Sleepers** raconte le calvaire de quatre adolescents enfermés dans une maison de correction où ils sont soumis à divers abus, tortures, viols... Devenus des tueurs professionnels, deux des ex-prisonniers liquident un de leurs anciens bourreaux. Inculpés, ils sont défendus à la barre par un avocat incarné par Brad Pitt, lui-même ex-pensionnaire du même établissement. Robert de Niro est pressenti pour interpréter un prêtre, confesseur des deux vengeurs. Après **Sleepers**, Brad Pitt donnera la réplique à Harrison Ford dans **The Devil's Own**. Leurs personnages respectifs : un terroriste de l'IRA et un flic new-yorkais qui l'héberge chez lui, ignorant tout de son identité.

La vie de Brian





■ *Brian Bosworth dans ONE TOUGH BASTARD* ■



■ *Brian Bosworth dans MIDNIGHT HEAT* ■

Légende vivante du football américain, Brian Bosworth («The Boz» pour ses millions d'intimes) endure l'échec commercial de son premier film en 1991, **Stone Cold**, où il incarne un flic infiltré chez des bikers trafiquants de tout ce qui peut rapporter des thunes. Trois ans après ce four noir, Brian Bosworth relève la tête et persévère. Dans **One Tough Bastard** (ex-**North's War**) de Kurt Wimmer (scénariste de **Sphere** d'après Michael Crichton), cette montagne de muscles interprète le Sergent John North dont la petite fille et la femme sont tuées par des inconnus. Après deux mois de coma, le troufion se réveille à l'hôpital, protégé par le FBI. Devant l'incapacité des fédéraux, il mène sa propre enquête, remontant jusqu'à un gang de trafiquants d'armes très sophistiquées (dont des fusils expérimentaux révolutionnaires) d'après le souvenir d'un tatouage vu sur la nuque de l'un des tueurs.
Avant **One Tough Bastard**, Brian Bosworth aura tourné **Midnight Heat** d'Allan B. Goldstein. Là, il incarne John Gray, un rond de cuir employé dans une banque. À la suite d'un terrible accident de la circulation, il devient amnésique. Ce n'est que par bribes que la mémoire lui revient, des fragments de passé qui, petit à petit, lui révèlent sa véritable identité. John Gray se convainc qu'il était un tueur professionnel, membre d'un gang composé d'individus ultra-racistes !
Toujours sous la direction d'Allan B. Goldstein, Brian Bosworth s'apprête à tourner **Spill** d'après un roman de Les Standiford congratulé par la critique et même Stephen King ! Thriller écologique, **Spill** met sa vedette dans la peau de Ken Fairchild, chargé de la sécurité du sommet de Yellowstone où les grands chefs d'État de ce monde et de nombreux scientifiques doivent parapher les résolutions prises à Rio quelques années plus tôt. Un laborantin profite de l'occasion pour dénoncer les magouilles de son employeur, Petrodyne Chemical, en détournant un camion-citerne rempli d'une substance particulièrement nocive, mi-synthétique, mi-organique. Sa démonstration ne se déroule pas exactement comme prévu car les tueurs de la Petrodyne Chemical se lancent à ses trousses. Leur intervention musclée pourrait provoquer la contamination bactériologique mortelle de toute la région...

Johnny be good !



■ *Johnny Depp dans NICK OF TIME* ■

Pas très actif sur le front du cinéma d'action, Johnny Depp se consacre plutôt à des films aussi peu installés dans les genres que **Ed Wood** et **Don Juan de Marco**. Il cède aujourd'hui aux avances des studios avec **Nick of Time** de John Badham, un cinéaste pas très en forme dans son récent **Drop Zone**. Dans **Nick of Time**, Johnny Depp incarne Gene Watson, un type on ne peut plus ordinaire. Son existence bascule lorsqu'il vient prendre sa petite fille de 6 ans dans un train arrivant en gare de Los Angeles. Pas de fillette à l'horizon, mais le jeune père soudain inquiet reçoit un message : contre la vie de la gamine, il doit abattre dans exactement 80 minutes le gouverneur de Californie, Eleanor S. Grant, une femme de tête. Avec l'aide de Huey (Charles S. Dutton), employé de l'hôtel où doit se dérouler l'attentat, Gene Watson doit et sauver sa fille et empêcher l'assassinat...
Un personnage à la James Stewart/Henry Fonda pour Johnny Depp, une action filmée en temps réel, des références qui s'adressent directement aux meilleurs suspenses d'Alfred Hitchcock, un style énergétique aux limites du documentaire, Christopher Walken dans la peau de Mr. Smith, l'un des deux conspirateurs... **Nick of Time** promet du tout bon. Reste à savoir si John Badham y retrouvera le punch perdu de **Tonnerre de Feu** !
Johnny Depp tournera ensuite **Donnie Brasco** de Mike Newell (**Quatre Mariages et un Enterrement**), un thriller où il sera un agent du FBI faisant copain-copain avec l'un des membres principaux (Al Pacino) du gang qu'il infiltre. Le jeune comédien s'intéresse aussi de près à **Speed Racer** d'après une bande dessinée japonaise. Après qu'Alex Proyas se soit branché sur le projet, c'est désormais Julien Temple qui s'attelle à cette course automobile ultra-sanglante et très populaire située dans le futur. Une sorte de rencontre entre **Rollerball** et **La Course à la Mort de l'An 2000**.

TELEVISION

● Avec le succès d'***Aux Frontières du Réel***, la rentrée américaine s'annonce sous le signe du surnaturel. Ainsi le héros de la série ***Strange Luck***, programmée sur *Fox*, attire vers lui toutes sortes de catastrophes. Miraculeusement, il s'en sort toujours. Avec deux amis, il cherche à savoir qui il est vraiment afin de découvrir quel secret se cache derrière son habileté à rester en vie. Le personnage principal est interprété par D.B. Sweeney. Le héros de ***Deadly Games***, une série *Paramount*, sort lui tout droit d'un video game. Il s'agit d'un super-méchant de jeu d'arcade qui prend corps dans notre monde pour commettre les pires crimes. Son créateur est à sa recherche pour l'empêcher de nuire. C'est Christopher Lloyd, le savant de **Retour vers le Futur**, qui interprète le super-vilain. Ce devrait être croustillant. Autre nouveauté : ***Nowhere Man***, toujours produite par *Paramount* et dont le pilote est réalisé par Tobe Hooper. Une série au thème très «Quatrième Dimension». Un photographe s'aperçoit un beau jour que toute trace de son existence a été effacée. Le voilà qui se retrouve en plein milieu d'une gigantesque conspiration gouvernementale.

● Traditionnellement, pour Halloween, les chaînes américaines programment une flopée de films d'horreur. *Arte* fera de même le 31 octobre. Une soirée consacrée à la fête d'Halloween avec reportages et dossiers, agrémentée de la diffusion en version originale de **La Nuits des Morts-Vivants**. Le bonheur !

● Alfred Hitchcock et Roger Corman ont un point commun. Ils ont tout deux donné leur nom à une série télévisée. Empruntant son titre à celle de son illustre prédécesseur, la série du producteur de série B le plus connu de l'univers s'intitule ***Roger Corman Presents***. Elle est diffusée sur la chaîne câblée *Showtime*. Au programme, des téléfilms d'1 h 30 produits directement pour le show mais recyclant par le biais du remake les «triomphes» de Corman comme **Not of this Earth** ou **Black Scorpion**. On rêve de voir ça chez nous.

● Le retour de Paul Rubens, alias Pee-Wee Herman, à la télévision. Son affaire d'astiquage illégal avait provoqué un branle-bas de combat général au siège des chaînes de télévision. Et l'égérie des têtes blondes ricaines s'était retrouvée à la rue sans avoir la moindre chance de repasser un jour derrière le petit écran. Heureusement, le monsieur a des amis. Tim Burton lui offrait un rôle dans **Batman, le Défi** et Candice Bergen le fit apparaître dans son sitcom ***Murphy Brown***. Le public, abasourdi par la performance de l'acteur, a exigé en masse son retour dans la série. Du coup, il aura un rôle régulier tout au long de la nouvelle saison.

EXPRESSIMO

● On parle de nouveau du remake de **The Killer**, le polar romantique de John Woo. Après que le nom de Van Damme ait été mentionné pour reprendre le rôle du liquidateur fleur bleue tenu par Chow Yun Fat à Hong Kong, il semble que ce soit Keanu Reeves qui ait emporté le morceau. Son rival-complice sera interprété par Denzel Washington impliqué dans le projet depuis des années, alors même que Richard Gere s'y intéressait beaucoup.

● *Miramax*, filiale autonome de *Walt Disney*, chouchoute Quentin Tarantino, sa poule aux œufs d'or (**Pulp Fiction** lui a rapporté, rien qu'aux États-Unis et en salles, la bagatelle de 110 millions de dollars pour une mise de 12 !) et son producteur Lawrence Bender en leur demandant de développer des scénarios d'après quatre romans de Elmore Leonard (voir **Get Shorty** dans cette rubrique). Ce sont «Rum Punch»/«Punch Créole» (les déboires d'une hôtesse de l'air, passeuse de drogue, avec un trafiquant d'armes), «Killshot»/«D'un Coup d'un Seul» (l'histoire d'un tueur professionnel d'origine indienne qui liquide systématiquement tous les témoins), «Freaky Deaky»/«Les Fantômes de Détroit» (un ancien artificier est muté à la Brigade des Mœurs à la suite d'un explosion malheureuse) et «Bandits» (après une peine de prison, un rat d'hôtel devenu croque-mort secourt le «cadavre» d'une jolie morte). Du premier choix pour l'auteur de **Reservoir Dogs**.

● **Le Fugitif** ? Il y aura bientôt une suite à condition que Harrison Ford approuve le scénario. Par contre, un projet parallèle semble naître des aventures du Docteur Richard Kimble : c'est **The Marshall** dans lequel Tommy Lee Jones reprendrait le rôle du flic Gerard. Il sera cette fois le héros à 100 %, sans innocent à mettre derrière les barreaux. Dans le domaine des suites à retardement, Anjelica Huston travaille à une préquelle de **L'Honneur des Prizzi** que réalisa papa John, à savoir **Prizzi's Family**.

● **Spiderman** ? **Alien IV** ? Le prochain James Cameron ne sera en fait ni l'un ni l'autre, mais **Titanic** qui, comme son titre, l'indique, narre le naufrage du célèbre paquebot envoyé par le fond, en 1912, par un gigantesque iceberg. Déjà porté à l'écran (à dix reprises au moins, surtout par Jean Negulesco en 1952 et Roy Ward Baker en 1958), ce naufrage dantesque sera agrémenté d'une love-story. Pas de casting pour l'instant, mais les effets spéciaux seront l'œuvre de *Digital Domain*, propriété de Mr. Cameron lui-même. 10 % des prises de vues seront sous-marines contre 40 % dans **Abyss.** Tournage prévu dès mars 1996 !

Tueur en série, psy en folie !



■ *Harry Connick Jr & Holly Hunter dans COPYCAT* ■



■ *Sigourney Weaver & Holly Hunter dans COPYCAT* ■

Du réalisateur Jon Amiel, on n'attend pas forcément un thriller dans la lignée du **Silence des Agneaux**. Pourtant, l'auteur de **La Dame de Cœur** et de **Sommersby** (remake yankee du **Retour de Martin Guerre**) se lance dans l'aventure en compagnie de Sigourney Weaver, Holly Hunter et du crooner Harry Connick Jr. Cet héritier de Frank Sinatra incarne donc dans **Copycat** un tueur en série au comportement rural dans San Francisco et sa région. Psychologue-criminologue, Helen Hudson (Sigourney Weaver) sait tout de ses actes. Et pour cause, il a été l'un de ses sujets ! Connaissant parfaitement les mécanismes de sa pensée, Helen Hudson souffre d'agoraphobie. Jamais elle ne sort de chez elle. Ses seuls liens avec l'extérieur : un ordinateur et Andy, assistant très dévoué. Après quelques années de silence, le serial killer se lance dans une nouvelle croisade sanglante que tente d'interrompre Monahan (Holly Hunter), une femme-flic aussi rusée qu'ambitieuse. Pour mener à bien son enquête, celle-ci n'a pas le choix : elle doit convaincre Helen Hudson de sortir de son repaire, d'affronter ses propres démons. Objectif atteint ; les deux femmes traquent le tueur, la psy étant capable de deviner la moindre de ses pensées. Logique que ce dernier envisage de la supprimer pour continuer à tuer ses contemporains en toute impunité...

Seven le 10 janvier, **Copycat** le 6 mars : début 96 s'annonce sous le signe du serial killer de grand millésime. Qui l'emportera au top ten des sueurs froides ? Pour la petite histoire, Jon Amiel refusa d'abord de mettre en images le scénario de **Copycat**, qui présentait tout banalement un couple très ordinaire d'enquêteurs, un homme et une femme. Quant à la fin, il la retourna la jugeant, après une première sneak-preview, trop cérébrale.

Du speed pour John Woo !



■ *John Travolta & Christian Slater dans BROKEN ARROW* ■



■ *Christian Slater & Samantha Mathis dans BROKEN ARROW* ■

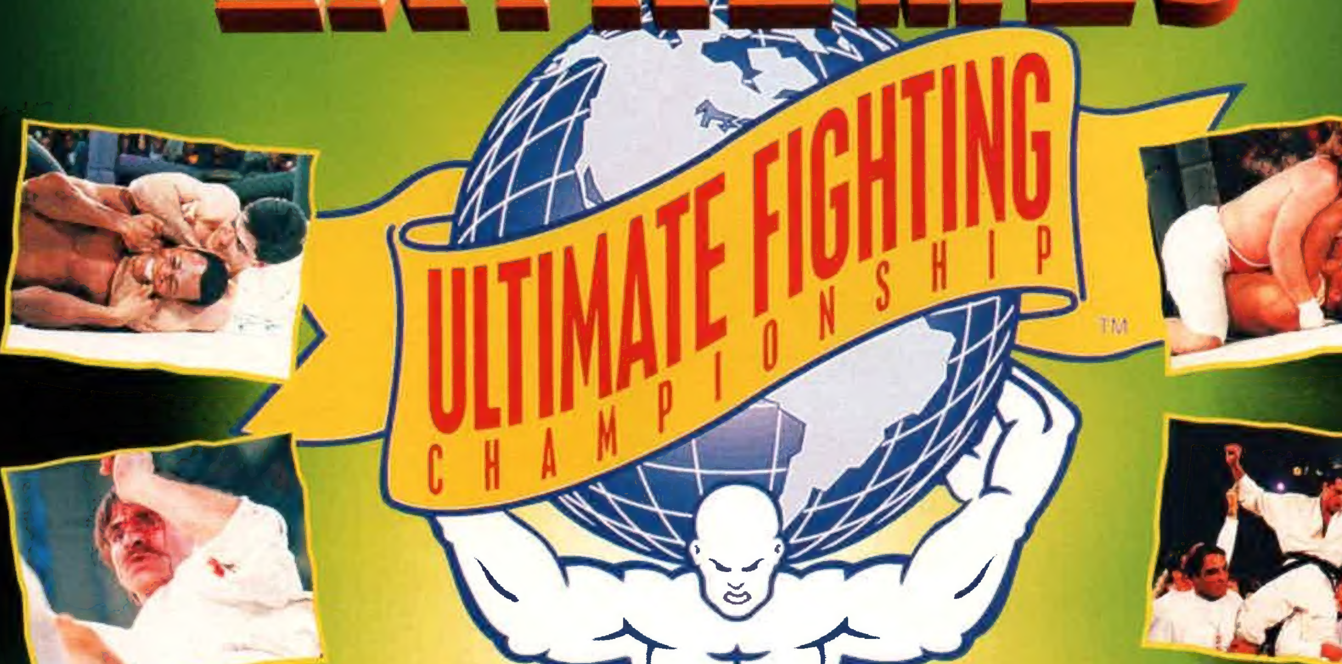
L'expérience **Chasse à L'homme** n'a pas vraiment satisfait John Woo qui rongeait encore récemment son frein de ne voir aboutir aucun des scénarios sur lesquels il misait gros. Bye bye, l'aventure amazonienne de **Tears of the Sun**, bonjour **Broken Arrow** d'après un script de Graham Yost, l'auteur de **Speed.** Une histoire tellement motivante que Christian Slater plante **Assassins** pour s'y consacrer. À lui d'incarner Riley Hale, un pilote de l'armée de l'air américaine. Sa mission : retrouver une arme nucléaire tout simplement perdue. Dans de mauvaises mains, l'ogive pourrait fort bien servir à l'effacement de la carte d'une grande ville américaine. C'est exactement l'usage souhaité par Vic Deakin (John Travolta), un autre pilote de bombardier. S'engage alors une poursuite délirante entre les deux hommes, de bons copains avant que ne surviennent les événements. Sur les rails, dans les airs, à flanc de montagne... Partout ils se battent, s'empoignent. Au passage, Hale obtient l'aide d'une ravissante Ranger chargée de la surveillance du parc national du Montana. Flanquée d'un guide, il peut désormais mener la vie dure à son rival. Une histoire simple donc, dans la lignée de **Speed** justement, linéaire à l'extrême et dont l'enjeu apparaît immédiatement.

«Broken Arrow», un code militaire qui désigne la perte d'une arme nucléaire, s'inspire de plusieurs faits réels, tout particulièrement l'immersion de l'une d'elles au large du Japon il y a quelques années. Suivi par un conseiller technique désigné par le Pentagone et l'Air Force, le général à la retraite Larry Huggins, cette imposante production *20th Century Fox* n'est donc pas une fantaisie totale. À ces probabilités, Graham Yost et John Woo n'ajoutent que la formule **Speed.** Familier des gunfights homériques, John Woo change ici son fusil d'épaule en doublant les empoignades traditionnelles d'effets spéciaux optiques, infographiques même, et de cascades peaufinées par ordinateur. L'action sur un grand pied en somme, avec crashs d'avion, d'hélicoptères, chutes dans le vide... Ce n'est pas un hasard si John Richardson (**Cliffhanger**, quelques **James Bond**) participe à l'aventure.

Bref, **Broken Arrow** promet d'être explosif. Annoncé pour janvier prochain en France, il satisfait pleinement John Woo. Quant à John Travolta dans le rôle du méchant, on le dit formidable, tellement convaincant qu'il éclipserait totalement Christian Slater.

EXCLUSIF EN VIDÉO

1er CHAMPIONNAT DE COMBATS EXTRÊMES





16 COMBATTANTS
1 SEUL VAINQUEUR
15 MATCHS SANS LIMITE



DELTA VIDEO

À LA VENTE EN NOVEMBRE

DISTRIBUTION EXCLUSIVE
PolyGram Video

LEZARD le studio

© Photos : Tous droits réservés. Crédits non contractuels.

Un film-jeu qui revisite dans la joie 50 ans de cinéma populaire. Fight !



■ Liu Kang (Robin Shou), un fidèle aux techniques traditionnelles de Shaolin livrant un combat sans merci contre les forces occultes d'Outremonde ■

MORTAL KOMBAT

APRÈS LES HORRIBLES SUPER MARIO BROS ET STREETFIGHTER, IL ÉTAIT PÉRILLEUX DE SE LANCER DANS UNE NOUVELLE ADAPTATION DE JEU VIDÉO. MAIS LE JEUNE RÉALISATEUR PAUL ANDERSON RELÈVE TRANQUILLEMENT LE DÉFI EN TRUFFANT SON «FILM DE BASTONS» DE RÉFÉRENCES AU CINÉMA POPULAIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. CARRÉMENT JOUISSIF !

Vous connaissez *Mortal Kombat*, le jeu ? Ah, vous connaissez pas... Alors voilà : des mortels affrontent les locataires d'Outremonde dans un tournoi, et de l'identité du vainqueur dépend le futur de la planète Terre. Quelques intrigues parallèles cherchent à détourner l'attention - untel veut se venger d'untel, tel autre est au service de tel autre, etc - mais le résultat est là, qui consiste suivant les intentions du joueur à sauver le monde ou à l'envahir, en administrant des roustes ultra-violentes ponctuées de morts très brutales et gorissimes.

Vous connaissez **Mortal Kombat**, le film ? Pas encore ? Alors voilà : c'est exactement pareil, sauf que c'est très peu violent et pas gore du tout. Sacrilège !, s'écrient soudain les fans intégristes du jeu (ils sont bêtes) pendant que les autres s'en foutent à la base, n'attendant rien de toute façon d'un film ciblé ados qui va forcément verser dans le décérébré (ils sont bêtes aussi).

À ce détail près de la violence, le jeu et le film se valeraient donc et alors pas besoin de discutailler. Sauf que l'affaire n'est pas aussi simple que ça. En fait, malgré les déclarations des auteur, réalisateur et producteur jurant fidélité au jeu et assurant que le film ne le trahirait pas (on imagine la levée de boucliers s'ils avaient déclaré le contraire), **Mortal Kombat** existe bel et bien avant tout comme un travail d'adaptation exemplaire. Il faut savoir, pour ceux qui ne sont pas vraiment branchés arcade et console, que le jeu *Mortal Kombat*, bien qu'extrêmement populaire, n'a rien de franchement sympathique : les personnages sont très réels, l'action rapide et brutale, les décors sombres, les coups sanglants et, comme son titre l'indique, il s'agit quand même d'aligner les mises à mort bestiales. Jeu pour «adultes» qui passionne par conséquent les jeunes, *Mortal Kombat* est la version noire, quasi-satanique de l'inoffensif *Streetfighter* dont les personnages souvent rigolos se relèvent après la défaite pour faire la grimace et rivalisent de crânerie en cas de victoire. Si, avec **Streetfighter**, le réalisateur Steven De Souza avait réussi l'exploit de grignoter rapidement le capital sympathie du jeu en développant un scénario aussi crétin que belliciste, Paul Anderson, aux commandes de **Mortal Kombat**, propose l'inverse dans sa volonté d'injecter de la vie dans un film inspiré d'un jeu... mortel !

Fan de cinéma populaire, de films d'aventure, de vieux péplums fantastiques, de plus récents titres venus de Hong Kong, Paul Anderson impose dès les premières séquences d'exposition les codes narratifs de ces genres, éliminant toutes les informations superflues pour ne garder que l'essentiel, c'est-à-dire : encore quelques minutes et ça va bastonner sévère ! Cela ne l'empêche pas de faire preuve de précision dans la présentation des personnages : Liu Kang est un disciple du temple de Shaolin voulant venger la mort de son frère assassiné par l'organisateur du tournoi Shang Tsung ; Sonya Blade, Lieutenant dans un commando des forces spéciales de l'armée américaine, poursuit Kano, un criminel responsable de la mort de plusieurs de ses frères d'arme ; la star de films d'arts martiaux Johnny Cage, attaquée par la presse, doit prouver qu'il se bat aussi bien dans la réalité qu'à l'écran. Ces trois mortels mettent une petite quinzaine de minutes à débarquer sur les lieux du tournoi, une île fantastique, où Rayden, Dieu du Tonnerre et des Éclairs, les prend aussitôt sous son aile protectrice et les avertit des terribles dangers qui les menacent. Et Paul Anderson, de la même façon qu'il a établi le portrait-robot de ses gentils, de tirer la photo claire et nette de ses méchants : il y a là Shang Tsung et Kano évidemment, mais aussi Scorpion, un ninja jaune dont la main droite renferme une créature tentaculaire et redoutable, Sub-Zero, un ninja bleu adepte de la congélation rapide, Reptile, un monstre-caméléon difficile à repérer, Kitana, une princesse de 2.000 ans dont les intentions sont difficiles et cerner, et enfin Goro, le Prince aux quatre bras vainqueur des neuf précédentes éditions du tournoi. Une victoire dans celui-ci et la Terre serait alors envahie par les forces obscures d'Outremonde. Place au combat !



■ *Sub-Zero et Scorpion, des méchants ninjas aux pouvoirs redoutables* ■

Avec un tel scénario accumulant les personnages, mêlant les mythes, les genres, voire les média, se souciant peu d'une réelle continuité, il était évident que **Mortal Kombat** ressemblerait à un joyeux capharnaüm comme pouvait l'être en son temps **Zu Warriors from the Magic Mountain** de Tsui Hark, qui lui aussi tentait le mariage entre le film d'arts martiaux et le genre fantastique (à noter quand même que ceux qui prennent **Mortal Kombat** de haut aujourd'hui sont les mêmes qui s'extasient encore devant **Zu**. Ne les écoutez pas, ils ont vieilli !). Parce qu'enfin, **Mortal Kombat**, c'est une avalanche de décors, des effets spéciaux en pagaille, une incroyable créature de 2,50m du nom de Goro (en latex, et pas en images de synthèse !) comme on n'en avait plus vue depuis le **Legend** de Ridley Scott (sans comparaison, mais quand même), des tonnes de mandales dans la gueule, des statues qui s'animent, des pics qui sortent du sol, des ninjas avec des pouvoirs de super-héros de comics, une princesse qui joue du coup de pied dans une combinaison de cuir noir, un détour dans un pseudo temple de Shaolin, des combattants qui transpercent l'image pour changer de décor, une quatrième dimension maléfique, un Christophe Lambert, dans le rôle de Rayden, qui a parfaitement compris qu'il était préférable de s'auto-parodier plutôt que de sombrer dans le ridicule... Quoi encore ? Une flopée de matte-paintings, de maquettes, d'incrustations d'acteurs dans des endroits pas possibles, des private-jokes (un technicien sort tranquillement du plan rappelant les apparitions furtives des concepteurs dans le jeu), des réparties stupides qui non seulement ne crispent pas mais parviennent même parfois à êtres drôles, un morceau techno puissant signé Georges Clinton accompagnant les combats (idée lumineuse, trépignements assurés), un rien de dégueulasse avec un cadavre libérant cafards et autres serpents... Vous en avez pas assez ? Vous êtes exigeants, dites donc ! Mais c'est pas grave, Paul Anderson, lui, est généreux ! Alors qu'on en rêvait depuis le début, la belle Bridgette Wilson (Sonya Blade) se retrouve attachée dans le repaire de Shang Tsung dans une tenue spartiate des plus suggestive ; alors qu'on le craignait depuis le début, le réalisateur n'offre pas la victoire finale à la caricature d'Américain Johnny Cage, ni à l'occidental pétri de culture orientale Rayden, mais bel et bien au seul asiatique de l'aventure Liu Kang, manière de payer son tribu à une cinématographique dont il est évidemment redevable...

Vous l'aurez compris, avec ses 20 petits millions de dollars et un résultat à l'écran qui semble avoir coûté trois fois plus que **Waterworld**, le capharnaüm de **Mortal Kombat** se mue progressivement en caverne d'Ali Baba dont le confort est plus que surprenant pour une production de ce genre. Évidemment, s'il faut mettre un bémol à la chose, **Mortal Kombat** n'a aucune grâce, aucune légèreté, et les combats, excepté celui opposant Johnny Cage à Scorpion, sont filmés typiquement à l'américaine, sans aucun génie. Mais même le grand John Carpenter, à l'époque des **Aventures de Jack Burton**, s'était heurté au ravin qui sépare Américains et Asiatiques dans le domaine de la chorégraphie martiale ou des rixes en apesanteur. Ça n'était pas avec **Jack Burton**, ça n'est pas aujourd'hui avec **Mortal Kombat**, et ça ne sera jamais une bonne raison pour faire la fine bouche.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Metropolitan Filmexport présente Robin Shou & Christophe Lambert dans une production **Threshold Entertainment *MORTAL KOMBAT*** (USA - 1995) avec Linden Ashby - Cary-Hiroyuki Tagawa - Bridgette Wilson - Talisa Soto - Trevor Goddard **photographie de** John R. Leonetti **musique de** Georges Clinton **effets spéciaux Goro de** Alec Gillis & Tom Woodruff Jr **scénario de** Kevin Droney **produit par** Lawrence Kasanoff **réalisé par** Paul Anderson

25 octobre 1995 **1 h 40**



■ Johnny Cage (Linden Ashby), star du film d'arts martiaux ■

■ Sonya Blade (Bridgette Wilson), Lieutenant dans un Commando des Forces Spéciales) ■

■ Kano (Trevor Goddard), un mercenaire cruel qui a des comptes à régler avec la belle Sonya Blade ■

gourou de la savate

PAT JOHNSON

Bruce Lee, Brandon Lee, Chuck Norris... Pat Johnson travaille avec les plus glorieux artistes martiaux de l'écran. Personne n'était mieux qualifié que ce vétéran de la savate pour régler, chorégraphier les tournois de MORTAL KOMBAT. À la cascade hollywoodienne ce que Rémy Julienne est à la tôle froissée française, Pat Johnson porte à son actif LES TORTUES NINJA, KARATÉ KID, KARATÉ KID III, BUFFY CHASSEUSE DE VAMPIRES, DANS LES GRIFFES DU DRAGON ROUGE, POLICE FÉDÉRALE LOS ANGELES... À la tête d'une impressionnante filmographie, cet ancien des tatamis possède encore de solides ressources. Témoin ce MORTAL KOMBAT où il parvient à sortir la baston du train-train, de la routine. Avec des mots, Pat Johnson s'explique.

Pour un chorégraphe martial chevronné comme vous, *Mortal Kombat* a-t-il représenté un défi particulier ?

Pour obtenir le job, pas vraiment. J'ai eu de la chance de travailler sur les quatre derniers films américains d'arts martiaux qui ont le mieux marché au box-office. Vu ce curriculum vitae, le producteur Larry Kasanoff, qui désirait les meilleurs combats possibles, m'a tout naturellement contacté. Par contre, au niveau du travail proprement dit, **Mortal Kombat** représentait un gros défi dans le sens où les acteurs du film n'étaient pas des combattants à l'origine, et qu'il fallait malgré tout qu'ils soient totalement convaincants à l'écran. En général, quand j'entraîne des acteurs qui n'ont aucune formation en arts martiaux, je me contente de leur apprendre des mouvements simples, efficaces, parce qu'on ne devient pas un expert du jour au lendemain. Sur **Mortal Kombat**, où les affrontements sont nombreux et longs, il n'était pas possible de tricher. Le film réclamait vraiment que les acteurs atteignent un niveau leur permettant d'enchainer les mouvements complexes. J'ai donc travaillé très intensivement avec eux, pendant deux mois avant le premier tour de manivelle, pour leur inculquer les différentes techniques. Il fallait, dans un premier temps, les mettre dans une forme olympique. Quand Mike Tyson prépare un championnat du monde, il sait que celui-ci ne durera pas plus qu'une grosse demi-heure s'il arrive au terme des douze reprises. En comparaison, l'un des combats de Robin Shou a demandé trois jours de tournage à raison de quinze heures par jour. Il faut tenir la distance ! Mais Robin Shou avait toutes les dispositions requises pour réussir cet exploit. Pour les autres acteurs, qui ont fait preuve d'un grand professionnalisme, ce fut un peu plus dur. Des séances quotidiennes de quatre heures leur ont permis de faire ce que vous voyez dans le film. Quand à Bridgette Wilson et Talisa Soto, c'est mon assistant qui s'est occupé spécialement de leur entraînement.

Le veinard !

Euh, en fait c'est une femme (*en anglais, on ne peut pas deviner ! NDLR*). Barbara Goldstone est ceinture noire de karaté et s'entraîne depuis vingt ans. Les femmes qui s'adonnent aux arts martiaux développent leurs propres mouvements, leur propre style. Si Bridgette et Talisa avaient été sous mes ordres, elles auraient forcément essayé de copier mon style, et du coup seraient tombées dans une approche trop masculine des combats. Je ne voulais pas qu'elles perdent cette merveilleuse féminité qui fait toute leur différence. Cet aspect mis de côté, l'entraînement était exactement le même pour elles que pour les hommes. Cela commençait comme un cours de karaté normal : étirements, coups de poing et techniques de mains de base, puis coups de pied classiques, puis combinaison des coups de poing et de pied pour les combinaisons. Au bout de deux heures, on attaquait le travail sur les combats du film. Certains mouvements, non utilisés sur le plateau, servaient à habituer les acteurs à travailler face à leur adversaire, à leur apprendre à réagir s'ils étaient touchés, et à donner ■ ■ ■



■ *Sonya Blade (Bridgette Wilson), dans le repaire de Shang Tsung : mmmm !* ■

■ *Reptile, une créature-caméléon, garde personnel de Shang Tsung* ■

techno kung-fu !

ROBIN SHOU

est LIU KANG

***«Robin Shou peut prendre une course d'élan, grimper de quatre mètres à la verticale d'un mur, se retourner et décocher un coup de pied à la tête de son adversaire».* En quelques mots, le réalisateur Paul Anderson tresse une très méritée couronne de lauriers à Robin Shou. Originaire de Hong Kong, il fait partie de l'équipe américaine de Wu Shu, un art martial qui lui vaut deux médailles en Chine, exerce la profession d'ingénieur. Le cinéma, il s'y refuse longtemps avant d'accepter une participation amicale dans une série B. Quelques films avec le grand Yuen Woo Ping, des titres aussi peu évocateurs pour le spectateur occidental que Black Cat 2, Tiger Cage 2, Hard to Kill, Above the Law... Une vingtaine de films en tout. Aucun qui ne le prédestinait à Mortal Kombat.**

Comment vous êtes-vous retrouvé impliqué dans l'aventure *Mortal Kombat* ? Votre réputation d'artiste martial vous a-t-elle précédé à Hollywood ?

J'étais aux États-Unis pour affaires lorsque mon agent m'a appelé d'urgence. Il fallait que je passe cette audition pour **Mortal Kombat**. Ce ne fut pas une partie de plaisir. Généralement, un comédien se présente trois, quatre fois devant le producteur, le responsable du casting et le réalisateur avant de décrocher le rôle. Je me suis présenté pas moins de sept fois, y compris devant les responsables de *New Line*, les gens au sommet de la pyramide. Chaque fois, il m'a fallu convaincre une nouvelle personne que je pouvais incarner Liu Kang. Pas facile car tout le monde espérait bien qu'un comédien connu comme Jason Scott Lee ou Russell Wong accepterait leur proposition. Moi, j'étais un parfait inconnu, quelqu'un dont le nom ne disait rien à personne. Comme aucune star n'a signé le contrat, *New Line* m'a finalement engagé. En désespoir de cause peut-être, mais je ne pense pas que ses patrons le regrettent aujourd'hui.

Pour être aussi motivé, il faut être un sacré accro du jeu vidéo ! Est-ce votre cas ?

Le jeu ? J'en ignorais jusqu'à son existence avant que l'on me parle du film. Avant le tournage, je ne m'y suis absolument pas initié. Après oui, mais seulement deux ou trois fois, par curiosité ! Aucun risque que je sois influencé par ce jeu donc, par les mouvements de ses protagonistes. Je me suis simplement fié à mon instinct. À une seule reprise, le producteur, Larry Kasanoff, m'a demandé de reprendre une façon de donner des coups propres à mon personnage. Il fallait impérativement que les gosses la retrouvent ! Une seule chose m'a guidé dans ma conception de la chorégraphie des combats : la crédibilité. Si **Double Dragon** et **StreetFighter** n'ont pas fonctionné, c'est parce que vous ne croyez pas une seconde dans leurs affrontements. Trop irréalistes ! Ils manquent d'intensité, de rapports avec le réel. Je ne veux pas dire par là que nos combats sont réalistes, susceptibles d'être imités par le premier venu mais, dans le cadre du film du moins, on y croit. Ils sont stylisés, vous pouvez distinguer diverses techniques d'arts martiaux, du kickboxing dans le combat contre Reptile, du kung-fu dans le maniement du bâton... Bref, ce n'est pas complètement loufoque ! Et nos combats se différencient vraiment des bagarres habituelles du cinéma américain. Généralement, lorsqu'un type reçoit un coup de poing, il tombe, se relève pour recevoir un autre coup de poing. Cette façon d'enchaîner les plans casse l'action, nuit à l'efficacité. Moi, je voulais que cela n'arrête pas, que les coups succèdent aux coups sans le moindre temps mort et avec une musique entraînante pour marquer encore plus le rythme. C'est pour cela que le public apprécie tant **Mortal Kombat**, parce que nous ne le laissons jamais souffler !

Élément nouveau dans les tournois de *Mortal Kombat* : la musique occupe une place importante en complément indispensable de l'image !

Lorsque je règle ou que j'interprète un combat, j'ai toujours en tête une musique, un rythme. Une sorte de métronome qui me maintient dans l'action. Sur **Mortal Kombat**, je travaillais selon ce tempo, mais j'ignorais totalement qu'une musique techno serait rajoutée par la suite. Le résultat est fantastique et décuple encore la puissance des combats. Concernant les affrontements physiques, nous avons veillé à ne pas trop nous rapprocher de la technique en vigueur à Hong Kong. C'était plutôt tentant pour moi dans la mesure où je viens de Hong Kong ! Mais le public américain n'est pas tout à fait prêt à assister à ce genre de bastons. Elles durent trop longtemps pour lui, le découpage s'avère trop sophistiqué, trop structuré... Les Américains n'accrochent pas ; ils demandent quelque chose de plus simple, de plus immédiat. **Mortal Kombat** se situe exactement entre ce qui se fait à Hong Kong et ce que recherchent les gens, ici aux États-Unis. En Europe aussi d'ailleurs. Pour imposer le style Hong Kong, il faut avancer pas à pas. Nous avons été très prudents sur **Mortal Kombat** en cherchant un juste milieu, le compromis idéal. J'espère développer d'autres techniques sur **Mortal Kombat 2**, les mouvements aériens, les coups de pied envoyés en plein vol. Je souhaite aller plus loin.

Si vous ne pratiquiez pas le jeu vidéo, comment avez-vous élaboré votre personnage? En vous fiant exclusivement au scénario et aux indications de Paul Anderson, le metteur en scène ?

Dans le jeu, de petits bonshommes électroniques se battent, se battent encore, se battent toujours. Aucun caractère, aucune personnalité ne ressort vraiment. C'est au joueur d'apporter son imaginaire, de faire vivre les personnages, de s'identifier à eux. Lors du passage de l'écran vidéo au grand écran, les scénaristes vont dans ce sens. Puis ce sont les comédiens qui amènent leur propre vision de leur rôle. Je dois avouer que Liu Kang me ressemble un peu. Nous avons beaucoup de choses en commun. Tout jeune, il s'installe aux États-Unis, rêve d'une autre existence que celle à laquelle les traditions le destinent. J'ai été élevé dans une famille qui désirait me marier le plus tôt possible, me voir élever des enfants. Mais j'ai toujours refusé de m'y conformer. Je recherchais un plus, devenir comédien par exemple. À propos de cette parenté, une séquence particulièrement m'a ému, celle de la fin où je retrouve mon frère tué par Shang Tsung au tout début du film. Mon personnage culpabilise car il a le sentiment qu'il est mort pour lui, par sa faute. Si cette scène m'émeut à ce point, c'est parce que ma mère est décédée pendant le tournage de **Mortal Kombat**. Ce n'est donc qu'à la toute fin des prises de vues que nous avons filmé ces quelques instants. À chaque prise, je voyais ma mère me dire que tout allait bien, qu'il ne fallait surtout pas s'en faire. Douloureux. Encore aujourd'hui, lorsque je revois cette scène, ma mère m'apparaît.



■ *Liu Kang (Robin Shou) en plein effort devant le temple de Shaolin* ■

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Erwan SORIN** ■

■ ■ ■ coups très puissants, réalistes... en épargnant la personne en face, bien sûr !

Connaissiez-vous le jeu à l'origine de *Mortal Kombat* ?

Non, mais mon fils Garth, qui a vingt ans, est un fan. Quand j'ai travaillé sur **Les Tortues Ninja**, auxquelles je n'entendais absolument rien, c'est déjà lui qui m'avait tout expliqué sur les célèbres reptiles : leurs mouvements préférés, leur arme fétiche, leur personnalité... Il a fait de même sur **Mortal Kombat**, en me présentant un descriptif détaillé de tous les personnages, de leurs qualités de combattant, etc, qui m'a permis d'y voir largement plus clair !

Le personnage de Goro devait à la fois paraître complètement irréel et totalement crédible. À votre niveau, cela a dû poser de nombreux problèmes ?

La préparation des combats concernant Goro devait être minutieuse. En fait, nous disposions de trois costumes différents pour le monstre. L'un d'entre eux était relié à un ordinateur qui dirigeait les mouvements de la créature : bras, mains, expressions du visage... À l'intérieur de ce costume, il fallait trouver la place pour mettre un acteur. Celui-ci devait se faufiler entre les dizaines de câbles et de mécanismes. Il ne disposait d'aucune ouverture, ni pour voir, ni même pour respirer. Un système respiratoire était donc installé dans le costume, de même qu'un moniteur video qui lui donnait une idée de ce que le pauvre avait devant lui. Et cela n'est rien par rapport à l'épreuve qu'endurait le cascadeur qui s'occupait des combats. Nous avions un costume plus léger pour les séquences d'action. Mais ce costume avait un gros défaut, il ne possédait aucune ouverture. Du coup, pour que l'acteur respire, il fallait lui retirer une partie de son accoutrement. Autrement dit, je devais découper mes combats en séquences de 55 secondes, compte-tenu qu'il fallait près de cinq secondes pour libérer le pauvre homme et qu'on ne pouvait pas lui demander de retenir sa respiration plus d'une minute. Au-delà, nous risquions de gros dangers. Nous nous sommes donc entraînés encore et encore en tenant compte de cette contrainte. Je devais tout concevoir en séquences très courtes. Nous avons travaillé avec le cascadeur d'abord en tenue de sport, ensuite avec la moitié du costume sur le dos et, enfin, complètement déguisé. Il était impératif d'arriver fin prêt sur le plateau.

Le film propose plus d'une douzaine de combats. Comment chorégraphier différemment chacun d'entre eux ?

Quand je décide de m'occuper d'un film, je me lance un défi. Je me dois d'aller plus loin que pour le précédent. Le producteur de **Mortal Kombat**, Larry Kasanoff, m'a offert les moyens de travailler avec les meilleurs. En plus des acteurs, j'ai pu engager pour des rôles moins importants ou en costume, comme Scorpion, Sub-Zero ou Kano, le gratin mondial en matière d'art martiaux. Du coup, comme j'avais des types excellents, je laissais leur talent s'exprimer pleinement, chacun d'entre eux ayant sa spécialité. Du Tai Kwan Do au Kung Fu en passant par l'art martial bresilien Capoeira, tous les styles de la planète sont représentés dans **Mortal Kombat**.

Vous sentez-vous plus influencé par les techniques de combats développées dans le cinéma américain ou dans les films de Hong Kong ?

Au fil des ans, j'ai obtenu une sorte de synthèse des styles provenant des deux continents. J'ai travaillé avec les meilleurs combattants d'Amérique et de Hong-Kong. Ceux de l'écran - Bruce Lee, Jacky Chan, Chuck Norris, Brandon Lee - et ceux du ring. Et, côté cascadeurs, j'ai rencontré les plus per- ■ ■ ■

■ Scorpion (Chris Casamassa) et son arme fatale, une sorte de ver tentaculaire surgissant de sa main. Magique ! ■

■ Jour de liesse à Outremonde : Goro s'approche de la victoire finale... ■

la force du mâle !

CARY-HIROYUKI TAGAWA est SHANG TSUNG

Quoi ma gueule ? Qu'est ce qu'elle a ma gueule ? Avec la sienne, Cary-Hiroyuki Tagawa ne peut pas jouer les jeunes premiers romantiques, c'est sûr. Tout juste un play-boy ambigu dans Soleil Levant. Sa fonction première : les méchants généralement vicelards et sadiques. Celui qui torture Brandon Lee et Dolph Lundgren dans Dans les Griffes du Dragon Rouge. Mémorable El Japo au sein du gang chicanos de Sans Rémission, il arbore également son étonnant visage taillé à la serpe dans Le Dernier Empereur, Permis de Tuer, Jumeaux... Autant de rôles qui le façonnent pour entrer dans la peau froide de Shang Tsung.

Si vous avez été engagé pour tenir le rôle du méchant numéro 1 de *Mortal Kombat*, c'est parce que vous êtes coutumier de ce genre d'emploi ? On pense aussitôt à vous !

Eh bien non ! Je me suis présenté comme tout le monde aux auditions. Je tenais à prouver à mes interlocuteurs, le réalisateur, la directrice de casting et le producteur qu'ils n'avaient pas d'autre alternative que de me choisir. Pour arriver à ce résultat, j'ai employé les grands moyens. Le personnage étant capable de se transformer à volonté, je voulais bien insister sur cette facette-là de sa personnalité. Je suis arrivé dans la salle d'audition habillé comme souvent je le suis pour postuler à des rôles de méchants, avec des vêtements qui reflètent le caractère du personnage. J'ai commencé à parler. Au bout de quelques minutes, je me suis excusé pour sortir quelques instants de la pièce, le temps d'enfiler d'autres habits, ceux que portent les Chinois très conservateurs. De retour à l'audition, je suis monté sur une chaise pour déclamer les lignes de dialogues demandées à tous les candidats au rôle. Il s'agit du passage où Shang Tsung arrive dans la salle de banquet et dit «Bienvenu au Mortal Kombat». Je cherchais vraiment à me distinguer des autres comédiens. Je savais qu'en grimpant sur une chaise, Paul Anderson et le producteur m'imagineraient précisément dans la situation ; je savais que la scène serait filmée en contre-plongée ! Et j'ai parlé au réalisateur, au producteur et à la directrice du casting comme s'ils constituaient mon auditoire dans le film ! J'ai ensuite enchaîné sur une autre séquence, supprimée par la suite, plus romantique, séduisante façon vampire. Lorsque je suis enfin sorti de la pièce, j'ai entendu comme des clameurs. La directrice de casting m'a plus tard confié que tous avaient applaudi à mon petit numéro !

Vous vous êtes mis au jeu vidéo dès que l'on vous a appris que vous étiez engagé ?

Oui. À une reprise, j'y ai joué avec mon fils de 7 ans. Il m'a flanqué une telle raclée que j'ai aussitôt abandonné *Mortal Kombat*. Je suis resté simple spectateur de ses prouesses par la suite. J'ai néanmoins remarqué que les gosses appréciaient les méchants du jeu, Sub-Zero, Scorpion et tout particulièrement Shang Tsung. Je me devais de ne pas décevoir mon fils, de ne pas répéter ce qu'on m'a vu faire si souvent !

Présentez-nous Shang Tsung ? Qui est-il exactement ? Comment l'avez-vous conçu ? Est-ce un super-vilain destiné à supplanter les autres super-vilains ?

Dans mon esprit, Shang Tsung est un vampire. Il survit en puisant l'énergie vitale des autres protagonistes, leur âme, leur esprit. J'ai incarné ce personnage de manière très calme, sans qu'il n'élève jamais la voix, excepté dans la présentation des combats. Shang Tsung n'est pas un méchant ordinaire. Généralement, ceux-ci possèdent une véritable rage de tuer, un instinct meurtrier. Lui ne tue pas. Il regarde les concurrents du Mortal Kombat s'entre-tuer et n'intervient pas. Il laisse agir ; lorsque le perdant gît sur le sol, il s'approche pour prendre son fluide vital, son esprit. Il n'a guère besoin de tuer lui-même pour agir de la sorte. Selon moi, Shang Tsung est un vilain très politique, réaliste et symbolique en même temps. Il appartient à la CIA, au Parti Démocrate américain, à un gouvernement quelconque, à tous ces mécanismes d'État qui manœuvrent les gens, les privent de leur conscience.

Il n'y aurait pas, par hasard, de forts relents de Dark Vador dans Shang Tsung ? Tout deux sont bien aux ordres d'un certain Empereur !

Shang Tsung est à **Mortal Kombat** ce que **Dark Vador** est à **La Guerre des Étoiles**. Mais la comparaison s'arrête là ! Dark Vador ne possède aucun pouvoir magique ; c'est un être humain. Par contre, Shang Tsung bénéficie de pouvoirs incroyables. C'est un sorcier, mais pas dans le sens où on l'entend habituellement, à savoir un vieux tout racorni. J'aurais pu l'incarner comme le Lo Pan des **Aventures de Jack Burton**, mon premier film aux États-Unis d'ailleurs. J'y suis figurant. Au contraire, j'ai choisi de développer son côté séduisant, sexuel même. Il porte des vêtements à la mode, non ? Ce long manteau de cuir. Un aspect élégant de vampire tout simplement. Dark Vador ne correspond pas du tout à cette image ; il manque également d'humour. De l'humour, Shang Tsung en possède. J'ai particulièrement apprécié ses plaisanteries caustiques, ses sous-entendus... Cependant, beaucoup de méchants manient l'humour noir à l'écran. Dangereux car, à force, vous pouvez perdre de votre crédibilité, de cette peur que vous devez inspirer. J'ai donc veillé à ne pas aller trop loin dans ce sens. À vrai dire, je préfère souvent jouer des regards plutôt que de jouer avec les mots. Cependant, j'utilise aussi ma voix, notamment dans l'accent très particulier de Shang Tsung, un accent qui renforce encore sa méchanceté. Shang Tsung est un méchant qui se tient entre l'animal et le surhomme. Animal pour ses instincts bestiaux. Surhomme par la puissance extraordinaire de sa magie noire.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Erwan SORIN ■



■ *Shang Tsung (Cary-Hiroyuki Tagawa), le Dark Vador d'Outremonde* ■

■ ■ ■ formants, dont l'incroyable Billy Lu de Hong Kong. J'ai appris de tous et, aujourd'hui, mon travail apparaît comme l'aboutissement de tout ce qu'ils m'ont offert. Si je sais que je peux toujours aller plus loin dans mes chorégraphies, c'est pour cette raison.

Quel est l'élément principal qui vous guide dans votre travail ?

Sans hésiter, la recherche de l'esthétisme. Le cinéma est par définition un art visuel et le beau est donc essentiel. Les arts martiaux procèdent aussi de cette recherche du beau. Il me suffit donc de les respecter pour atteindre l'esthétisme désiré. Parfois, je n'ai même pas besoin d'atteindre un niveau technique de combat extrêmement élevé. Quand Talisa Soto se bat, elle utilise le Wu Shu. Certes, sa technique de combat n'est pas très perfectionnée mais c'est une des plus belles femmes qu'il m'ait été donné de voir. Du coup, elle donne à cet art martial la meilleure publicité qu'on puisse lui offrir. Aucun champion du monde de la discipline ne donnera jamais une image aussi belle de son art.

Pour une séquence d'action, le montage est primordial. Êtes-vous satisfait de celui de *Mortal Kombat* ?

Totalement. Ce n'est pas évident de trouver un monteur et un réalisateur qui respectent autant votre travail. Paul Anderson a été merveilleux. Les scènes de combat résultent d'une totale collaboration entre lui et moi. Il m'a montré le storyboard, m'a dit exactement ce qu'il voulait et m'a laissé lui proposer mes idées. J'ai 56 ans, 23 ans de carrière, j'ai travaillé avec six réalisateurs oscarisés. Je sais maintenant reconnaître les meilleurs metteurs en scène : ce sont ceux qui m'écoutent le plus ! Pour en revenir au montage, il a été rendu plus facile par la musique du film. L'utilisation de la house music a donné le tempo de chaque séquence. On la faisait même jouer sur le plateau. Elle donnait une pêche monstrueuse aux acteurs et à toute l'équipe.

Par «obligation» le film n'est pas sanglant. Du coup, les combats ne sont pas brutaux. Est-il aisé de montrer deux hommes se battre sans faire preuve de brutalité ?

C'est assez simple en fait. Pour un coup de pied, si je montre un gros plan sur le mouvement de la jambe et du pied, je recherche l'esthétisme. Si par contre je montre de près le pied s'écrasant sur le visage, je deviens d'un coup très brutal. Tout est question de choix. Mais la technique reste à peu de chose près la même.

Avec près de 70 millions de dollars de recettes aux USA, *Mortal Kombat* est l'un des plus gros succès en matière de films d'art martiaux. Comment expliquez-vous cela ?

Je ne suis pas sûr que cela soit dû uniquement à l'aspect «baston» du film. Quand j'étais enfant, ma mère me racontait des contes de fées genre Hansel et Gretel ou Le Petit Chaperon Rouge. Ces histoires recelaient en fait une violence déguisée et contenue, mais omniprésente. Aujourd'hui, les jeunes ont droit à une nouvelle génération de contes de fées dont **Mortal Kombat** semble être le chef de file. Dans cette histoire, on a un magicien, un sorcier maléfique, des créatures monstrueuses, des méchants, des princesses, des héros... Bref, tous les éléments nécessaires à une nouvelle mythologie qui accroche la jeunesse. Les «vieux» n'y voient que le côté violent, ils n'ont pas compris que cela va beaucoup plus loin et qu'après tout, une bonne bagarre n'est pas plus violente que l'image d'une gamine dévorée tout cru par un loup enragé.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■



■ *Goro, quatre bras surpuissants pour un Prince ayant remporté les neuf éditions précédentes du Mortal Kombat !* ■

L'ART DE COGNER : quatre autres mortals kombats !

à propos de

FATAL FURY
ART OF FIGHTING
SAMOURAÏ SHODOWN

FATAL FURY, ART OF FIGHTING, SAMOURAÏ SHODOWN, STREET FIGHTER II. Les titres de ces jeux vidéos joliment brutaux sonnent comme ceux de ces kung-fu que le public des boulevards dévorait autrefois avec passion. Là, hélas, s'arrête la comparaison. Alors que MORTAL KOMBAT envahit les écrans, les bagarreurs virtuels échappés des consoles deviennent maintenant les icônes d'une nouvelle génération de dessins animés nippons. Un phénomène étonnant à prendre néanmoins avec des gants (de boxe bien sûr)...

Curieusement, alors que l'on n'a jamais autant parlé du phénomène manga, et qu'une avalanche de cartoons nippons arrivent dans les bacs des magasins spécialisés, l'animation japonaise traverse une très douloureuse crise créative. En effet, si les occidentaux découvrent émerveillés un patrimoine jusqu'ici peu exploité par les éditeurs, il faut bien avouer que nos amis du pays du Soleil Levant ont depuis quelques mois bien peu de raisons de s'enthousiasmer. Entre les productions directement conçues pour les fanatiques «hard core» du média, et qui enfoncent depuis des années le même clou (une jeune fille en jupette dotée de super-pouvoirs, un boutonneux tout en muscles, quelques robots et des univers bariolés) et les quelques longs métrages «hauts de gamme» qui n'illuminent les écrans que deux à trois fois par an, force est de constater que le bilan est maigre.
Pour pallier à ce déclin imprévisible, les éditeurs doivent donc trouver de nouvelles recettes, qui survivent rarement plus de quelques mois. On a assisté ainsi durant quelque temps à des remakes (souvent fort réussis) de séries antédiluviennes, relookées pour convaincre le public actuel, mais aussi à toute une vague d'adaptations animées de jeux vidéo ultra-populaires, et plus précisément de ce qu'on appelle en langage châtié les jeux de «Baston». Fort logiquement, celles-ci arrivent aujourd'hui dans notre beau pays. Il va donc s'agir de bien séparer le bon grain (**Street Fighter II**, voir plus loin) de l'ivraie (pratiquement tout le reste). On peut quoi qu'il en soit être certain que les auteurs de ces curieux objets ont dû s'arracher les cheveux durant de longues heures. Comment en effet tirer quoi que ce soit de passionnant de jeux dont le simple postulat consiste à mettre face à face deux brutes en pyjama qui s'assaisonnent consciencieusement jusqu'au Knock Out ?

Nobuaki Kishima, le scénariste d'**Art of Fighting** a trouvé lui une excellente réponse : piller à peu près dix années de cinéma bis, pour trousser tant bien que mal une intrigue, que ne renieraient pas les pires tâcherons qui alignent aux USA des films de kickboxing au kilomètre. Dans **Art of Fighting**, donc, plusieurs teams de combattants s'opposent fort mollement pour des prétextes d'une futilité renversante, tandis que les plus belliqueux d'entre eux tentent de s'emparer d'un très joli diamant. On tirera ici un voile pudique sur ce téléfilm qui a échoué on ne sait trop comment dans nos contrées, sinon pour insister tout de même sur le fait que la réalisation de Hiroshi Fukutomi ferait passer un épisode d'***Hélène et les Garçons*** pour le final d'**À toute Épreuve**, et que les décors et l'animation sont d'une pauvreté proprement désolante. Arrgh !
Dans le même ordre d'idée, on pourra très aisément se dispenser de **Samouraï Shodown**, qui malgré une conception graphique un peu plus élaborée de Kazunori Iwakura, s'avère d'un dénuement visuel presqu'équivalent.
Après ces belles choses, on pouvait redouter le pire de **Fatal Fury**, grand succès d'arcade, dont trois cassettes vont arriver prochainement en France. Conçus pour la télévision nippone, les deux premiers chapitres de cette saga musclée s'appuient, comme on va le voir, sur un argument d'une originalité terrassante. Qu'on en juge. Dans le premier épisode, nous découvrons deux frères, Terry et Andy Bogard, qui ont assisté dans leur prime jeunesse à l'assassinat de leur père, un célèbre champion d'arts martiaux. Bien décidés à se venger, ils sont partis s'entraîner chacun de leur côté et quelques années plus tard, s'inscrivent à un célèbre tournoi pour viandeux en mal de cogne, King of Fighters, lors duquel ils comptent bien débusquer l'assassin de papa...
Évidemment on a peut-être vu cela une bonne centaine de fois, mais il faut néanmoins reconnaître que **Fatal Fury I** se laisse voir sans déplaisir, surtout grâce au design de Masami Obari, qui sans être révolutionnaire s'avère tout à fait probant, ainsi qu'à une animation qui sans être réellement fluide reste tout de même d'une qualité tout à fait standard. Mais comme toujours dans ce type de production, c'est la réalisation qui laisse le plus à désirer. Hiroshi Fukutomi, dont il ne faut pas attendre des miracles, cadre l'action avec platitude, tente quelques effets de ralentis de temps à autre, sans jamais que ne ressorte de son travail un quelconque parti-pris visuel. Le problème reste d'ailleurs le même sur le deuxième épisode, très judicieusement titré **Fatal Fury 2**, et réalisé cette fois par Kazuhiro Furuhashi, sans beaucoup plus d'imagination. L'histoire s'avérant elle nettement plus amusante que lors du chapitre précédent, puisque notre ami Terry Bogard a cette fois sombré dans l'alcool et que ses amis devront tenter de le ramener dans le droit chemin tandis que leurs ennemis sont prêts à passer à l'attaque. Évidemment ça n'est pas encore du Otomo...
Rassurez-vous, amis lecteurs, car les choses progressent très nettement avec **Fatal Fury 3**, puisque nous ne sommes plus cette fois en présence d'un téléfilm, mais bien d'un long métrage destiné aux salles de cinéma, sorti l'année dernière au Japon afin de concurrencer le sympathique **Street Fighter II**. La réalisation a été confiée au graphiste Masami Obari, qui bénéficie pour son passage à la mise en scène de moyens nettement plus importants, et donc d'une animation nettement améliorée. Le scénario oscille cette fois entre le **Mister Dynamite** de Jackie Chan et l'univers des ***Chevaliers du Zodiaque***. Il y a pire référence.
Un étrange individu tente ici de rassembler les différents éléments de l'armure d'Alexandre, disséminés à travers le monde, et qui permettraient d'obtenir un pouvoir incommensurable. Mais il trouvera sur sa route Terry et ses compagnons, qui se lancent également à la recherche du trésor. Plutôt agréablement conçu, le film est au final plus qu'honorable, grâce à un mélange habile de violence graphique assez jubilatoire et une dose d'érotisme de bon aloi, fournie par la très aérodynamique Maï Shiranui, qui transforme cette œuvre de commande en un sérial certes un peu primaire, mais avançant au moins tambour battant. Ce qui n'est déjà pas si mal...

On le voit, malgré la bonne impression laissée par **Fatal Fury 3**, on doit bien admettre que cette vague de video games animés est loin de susciter globalement l'enthousiasme. Gageons cependant que le phénomène n'est pas parti pour s'arrêter puisque le rapprochement entre les deux média est plus que jamais à l'ordre du jour. Tandis que les dessinateurs les plus célèbres du Japon signent désormais les scénarios et le graphisme de cartouches de jeu ultra-populaires (Akira Toriyama, le père de ***Dragon Ball***, a récemment remporté un immense succès avec *Les Oeufs du Temps* - traduction littérale -, véritable joyau pour *Super Nintendo*), quelques jeunes loups de la génération montante s'activent actuellement à la conception de nouveaux personnages, déclinés conjointement en animation et en jeux. C'est le cas de Susumu Matsushita, un as de la palette graphique, qui a conçu un petit héros d'une laideur assez repoussante, Bit the Cupid, dont l'animation a été directement créée sur des puissants ordinateurs Computer Graphics et dont on pourra simultanément à la diffusion télévisuelle prolonger les aventures sur console, avec un graphisme en tous points semblable.
On peut donc s'attendre d'ici quelques années à voir les fameuses autoroutes de l'information envahies par des kickboxers virtuels, des petits robots volants et des samouraïs musculeux, devenus les vedettes incontournables de la BD, du video game et du cartoon computerisé. Ce jour-là, on repensera peut-être à ces cartoons opportunistes, ces esquisses maladroites en deux dimensions qui tentaient au milieu des années 90 de capitaliser sur le succès des jeux d'arcade...
Espérons tout de même que quand viendra ce moment, il restera encore des Rin Taro, des Miyazaki et des Otomo, pour nous rappeler que le dessin animé japonais fut aussi un art...

■ **Julien «Djigen» CARBON** ■

AB Productions présente :

***Art of Fighting**. Réal: Hiroshi Fukutomi. Scén: Nobuaki Kishima. Design des personnages: Kazunori Iwakura. Décors: Junichirô Nishikawa. Mus.: Kaoru wada.*

***Samouraï Shodown**. Réal: Hiroshi Ishiodori. Scén.: Nobuaki Kishima. Design des personnages: Kazunori Iwakura. Mus.: Hiroshi Muragami, Ikuro Fujiwara.*

***Fatal Fury 1**. Réal: Hiroshi Fukutomi. Scén: Takashi Yamada. Design des personnages: Masami Obari. Décors: Hiki Nishikura. Mus.: Toshirô Masuda.*

***Fatal Fury 2**. Réal: Kazuhiro Furuhashi. Scén.: Takashi Yamada. Design des personnages: Masami Obari. Décors: Junichiro Nishikawa. Mus.: Toshihiko Sabashi.*

***Fatal Fury 3**. Réal et design des personnages: Masami Obari. Scén.: Takashi Yamada. Décors: Yosuke Takeda. Mus.: Toshihiko Sabashi.*


SAMOURAI SHODOWN
FATAL FURY 3
FATAL FURY 3
FATAL FURY 3
ART OF FIGHTING

L'ART DE COGNER : quatre autres mortals kombats !

STREET FIGHTER II

LE DESSIN ANIMÉ

De Street Fighter II, jeu vidéo gentiment brutal créé en 1991 par Capcom, l'excellent Gisaburoh Sugii tire un dessin animé de grande classe, un «actionner» total qui retrouve mine de rien la force des bons vieux Sonny Chiba des seventies, des kung-fu sous acides façon Hong Kong, le tout pimenté de coups spéciaux salement efficaces directement échappés du video game le plus sauvage de la galaxie. Oubliez Van Damme/Guile, kids ! Voici les VRAIS Street Fighters! Oooo-Ryu-Ken !

Le fanatique de séries B musclées est un malin à qui on ne la fait plus. Parce que très franchement, ces derniers mois, il a eu droit à tout : Steven Seagal courant le front plissé sur le toit d'un train en marche, probablement à la recherche de son réalisateur ; Antonio Banderas en émule latino de Chow Yun Fat ; et même Notre Homme Stallone en Judge Dredd d'opérette. Dur... Alors évidemment, quand on lui annonce la sortie imminente de **Street Fighter II : le Dessin Animé**, l'amateur de B-movies trépidants ne peut qu'éclater d'un grand rire douloureux, se demandant quand on le laissera enfin en paix. On le comprend. Car à vrai dire, qu'attendre d'un nouvel avatar du jeu vidéo le plus célèbre du monde, qui a déjà épuisé tous les prolongements possibles en arcades, avant de devenir un long métrage qui repoussait très très loin les limites de la nullité (quoique, tout de même, Jean-Claude en treillis turquoise contre Raul Julia et ses plateform-boots lumineuses auront bien réjoui quelques pervers !). Bref disons-le franchement, on avait très envie d'oublier ce «kumité» violent, où des super-combattants s'affrontent à grand renfort de techniques aussi complexes qu'efficaces, un concept amusant mais qui n'avait probablement rien à faire avec le cinéma. Il ne nous aura fallu que trois minutes pour réaliser notre erreur...

Une plaine battue par le vent, sous un ciel de plomb. Des éclairs zèbrent la nuit. L'endroit est désert. Et puis dans le lointain, on croit discerner des bruits sourds. Des bruits de coups. Puis des silhouettes. Mais l'obscurité est presque totale, et il est difficile d'être sûr. Un éclair jette alors une lumière brutale sur deux combattants, échangeant les coups à une vitesse vertigineuse : Ryu le karatéka nippon et Sagat le titan thaï. L'affrontement est rythmé comme un pugilat made in Hong Kong, le découpage est ouvertement recopié sur le final de **La Légende du Grand Judo** de Kurosawa, et le tout s'avère d'une barbarie tout à fait réjouissante, spécialement lors de la conclusion, qui voit Ryu lancer sa célèbre boule d'énergie (L'Ha-Do-Ken) sur un adversaire déjà bien mal en point, et dont le torse explose littéralement sous l'impact. Cut. Générique.
Ouch ! Après les toutes premières minutes de **Street Fighter II**, on se dit alors que ce cartoon dont on n'attendait rien pourrait bien s'avérer une très bonne surprise, et réussir là où le long métrage live avait lamentablement échoué : à savoir donner un véritable film de combats, vraiment assumé, crétin peut-être, mais au moins jouissif. Quelques secondes plus tard, on retrouvera Cammy, la belle Anglaise en treillis moulant, ici transformée en terroriste, qui broie entre ses chevilles la nuque d'un sénateur anti-drogue. Et nous voilà convaincus.
Il aurait pourtant fallu s'en douter. Sorti dans les salles à la fin du mois de juillet 94 au Japon, **Street Fighter II** a été très soigneusement conçu par *Capcom*, la société éditrice du jeu original, qui n'a pas hésité à dépenser des sommes faramineuses pour s'allouer les services de ce qui se fait de mieux actuellement dans le milieu de l'animation nippone, réunissant une équipe de free-lance virtuoses, qui ont transformé le video game brutal en un long métrage modèle grand sport. À leur tête, le réalisateur-scénariste Gisaburoh Sugii, un grand monsieur, assez peu connu de ce côté-ci de la Grande Muraille, mais qui a œuvré presqu'exclusivement dans le domaine d'une animation ultra-pointue, voire ouvertement expérimentale. Qu'on en juge. Né en 1940, Sugii a travaillé pour les plus grandes compagnies japonaises, fut directeur de l'animation au début des années soixante-dix sur un chef-d'œuvre définitif de l'«anime-arty», **Belladonna**, puis a œuvré aux côtés du grand Tezuka sur des séries télé comme *Dororo* ou *Le Roi des Singes*, avant de livrer récemment une jolie version de **Jack et le Haricot Magique**, ainsi qu'une adaptation du classique littéraire nippon : «Le Dit du Genji».
Un esthète donc, doublé d'un lettré de premier ordre, qui plonge avec **Street Fighter II** dans un univers fort éloigné de ses préoccupations habituelles : «*Quand j'ai commencé à travailler sur **Street Fighter II**, je connaissais assez correctement le jeu, même si je n'étais pas réellement un spécialiste. J'ai alors rencontré quelques-uns de ses créateurs. Au fil des discussions, j'ai réalisé qu'ils ont conçu tout un univers dans lequel évoluent leurs personnages, un univers que l'on ne voit jamais réellement dans le jeu, mais qu'ils avaient très précisément défini. Pour eux, la psychologie de chacun des personnages est dessinée. Je pense que c'est de là que vient le véritable phénomène de société qu'a engendré **Street Fighter II** de par le monde. Ce qui m'a finalement amené à me pencher peut-être un peu plus sur la personnalité des héros, sur leurs origines ethniques différentes les unes des autres. Un excellent moyen de s'immerger dans le script, tout en n'oubliant pas bien sûr d'orienter avant tout l'histoire vers le combat, puisque ne nous voilons pas la face, c'est bien pour cela que l'on vient voir **Street Fighter II**. Il fallait pouvoir retrouver à la fin du film le même type d'émotion que celle que l'on ressent quand on a fini le parcours d'un jeu vidéo. Une sensation de joie, d'excitation, mêlée de soulagement...*».

Démontant finement le mécanisme du jeu, analysant en profondeur les raisons de son succès, Sugii signe donc un scénario assez convenu mais imparable, dans lequel une organisation criminelle, Shadowlaw, dirigée par le puissant et terrifiant Vega, cherche dans le monde entier les Streetfighters afin de synthétiser leurs forces psychiques pour obtenir un combattant ultime, qui leur offrirait à la force des poings une domination définitive sur le monde. À cet effet, Vega envoie aux quatre coins du monde des androïdes qui enregistrent des combats de rue, traquant l'énergie vitale des vrais Streetfighters. Pendant ce temps, les agents d'Interpol, menés par Guile, cherchent à prendre de court le cruel Vega. Une course contre la montre qui permettra d'assister à des combats stupéfiants : l'Hindou Dhalsim et le sumotori Honda s'affrontent dans les faubourgs de Calcutta, Ken écrase l'Indien T. Hawk dans les docks de Seattle, Chun-Li à demi-nue pulvérise le boxeur Balrog, tandis qu'à Las Vegas Zangieff et Blanka se lancent dans la mêlée...
Ouf ! Impossible en fait de décrire tous les affrontements, incessants et joliment découpés, une performance à mettre au crédit d'un formidable directeur des combats, l'excellent Shinichi Tohkairin, responsable par le passé des scènes d'action de **Tokyo la Dernière Megalopolis**, et qui s'est plongé avec délice dans le monde des Streetfighters : «*J'adore les films de combats depuis mon enfance. Quand j'étais étudiant, je me suis mis au karaté avec beaucoup d'assiduité. Mais je ne savais pas que cela me servirait des années plus tard pour expliquer les mouvements de base aux animateurs ! Plus sérieusement, nous avons surtout cherché ici à retrouver le découpage et le timing des films de kung-fu de Hong Kong, une référence incontestée, tout particulièrement dans le combat entre Ryu* (un nippon ténébreux) *et Fei Long* (un clone de Bruce Lee), *qui alterne les assauts pieds et poings très exactement comme dans un Jackie Chan par exemple*».
Combats ciselés à l'extrême, cadrages audacieux, scénario efficace, décors joliment détaillés : Sugii livre donc au final bien plus qu'un simple nouvel avatar marketing d'un succès du video game, mais un véritable long métrage, qu'il aborda davantage comme un film que comme un cartoon, comme il tient à le souligner : «*Jusqu'à trente ans, j'ai pensé qu'il était important de se référer exclusivement au storyboard, de ne jamais dévier de ce plan déjà bien établi, ce qui est de toute façon presque impossible en animation, où on ne peut se permettre les improvisations offertes par un tournage avec des acteurs. Cependant, au fil des ans, je me suis aperçu qu'en discutant très étroitement avec l'équipe graphique, on pouvait orienter parfois l'histoire dans des directions insoupçonnées lors de la première rédaction du script, afin de pousser tel ou tel aspect d'un personnage. C'est ce qui nous est arrivé avec Chun-Li. Dans le scénario originel, nous avions une scène qui montrait la jolie combattante chinoise violée par Balrog dans son appartement. C'était un moment très violent, d'une intensité dramatique réellement douloureuse. Mais finalement, nous nous sommes aperçus que cette séquence ne cadrait pas du tout avec le personnage de Chun-Li, qui est une jeune femme forte et extrêmement courageuse, et au tout dernier moment, nous avons décidé de bouleverser de fond en comble le plan de travail originellement prévu, pour muer la scène de viol en un combat ultra-brutal, dans lequel la jeune femme terrasserait son adversaire. En travaillant ainsi, nous avons très exactement adopté les méthodes d'un tournage véritable, où à la seconde un réalisateur peut décider de tout changer. Et en se donnant ce type de liberté, faire d'un jeu vidéo un film de long métrage. C'est très rafraîchissant*».
Rafraîchissant, le mot est juste. Demandez à Bison, Vega et Balrog ce qu'ils en pensent ! Go on Street Fighters ! Celui-là est pour vous !

■ **Julien CARBON** ■
(Propos traduits par **Izumi SÔMA**)

PFC Vidéo présente une production **Capcom** ***STREET FIGHTER II : LE DESSIN ANIMÉ*** (***STREET FIGHTER II : THE ANIMATED MOVIE*** - Japon - 1994) **design des personnages** de Shukoh Murase **animation de** Yasuhiro Ohshima **direction des combats de** Shinichi Tohkairin **écrit et réalisé par** Gisaburoh Sugii
version française **1 h 38**



Tous les Street Fighters (de gauche à droite et de haut en bas) : Ryu, Ken, Chun-Li, Guile, Honda, Blanka, Zangieff, Dhalsim, Vega, Balrog, Sagat, Bison, T. Hawk, Cammy, Dee Jay et Fei-Long.



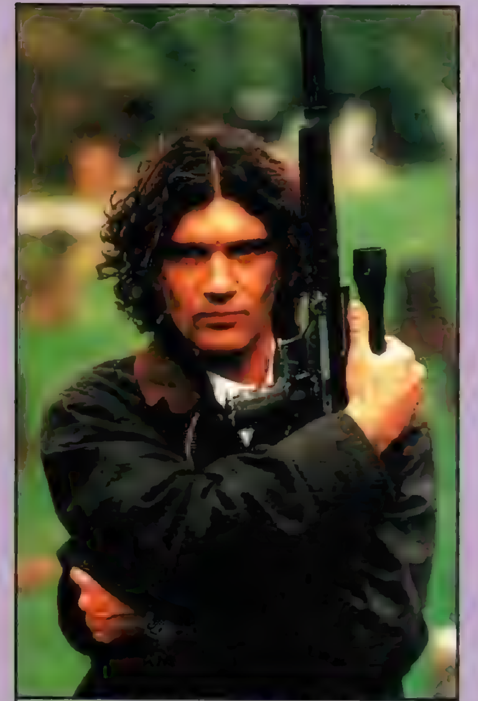
■ Richard Rath (Sylvester Stallone) et Electra (Julianne Moore) : le tueur et la vendeuse d'informations confidentielles ■

Deux «armes fatales», Stallone/Banderas, dans un thriller tout au premier degré.

ASSASSINS

Le tueur avance dans un bayou, les bottes aux pieds, une cravate impeccablement nouée sur une chemise blanche. Au bout de son arme, un pauvre hère qui sait que dans quelques secondes la mort viendra le cueillir. Un ciel d'automne, d'une noirceur déprimante, pèse sur la scène. Ce tueur implacable, qui s'apprête à exécuter un contrat, c'est Sylvester Stallone. Après la déception de Judge Dredd, l'Étalon Italien s'oriente donc vers un thriller glaçant avec Assassins de Richard Donner, et malgré les imperfections scénaristiques de l'objet, signe sa plus belle performance depuis FIST. Si !

Jade de William Friedkin et **Seven** de David Fincher, plus une flopée d'autres productions plus anecdotiques que l'on découvrira dans les mois à venir, semblent annoncer un bouleversement stupéfiant dans le monde du thriller. Fini les enquêtes menées le sourire au lèvre au volant d'un cabriolet rutilant, un téléphone portable dans une main, un 45 chromé dans l'autre et une bimbo siliconée sur le levier de vitesse : place à un univers âpre et cruel, ancré dans une réalité toujours plus déprimante, où la morale s'effrite inexorablement. Le phénomène est fascinant et s'il faudra attendre le verdict du box-office américain pour savoir si cette vague est partie pour durer (ce qu'on peut presque affirmer après les scores faramineux engrangés par **Seven** en un week-end), on peut d'ores et déjà noter que même les actioners d'antan, les grosses productions ultra-commerciales, comme **Assassins** justement, tentent eux aussi de surfer sur cette vague de l'amer. Le résultat, comme on va le voir est extrêmement étrange...
Imaginez qu'il y a seulement trois ans de cela, on ait annoncé un **Assassins** produit par Joel Silver avec Stallone et Banderas sous la direction de Richard **Arme Fatale** Donner. On aurait alors probablement hérité d'un buddy-movie clinquant, avec des explosions incessantes, une photo bleutée, des gunfights gentiment violents et une bande son ronflante à souhait, le tout pimenté de punch lines épatantes...
Vous pouvez tirer un trait sur tout ça, puisque **Assassins** joue ouvertement la carte de l'œuvre au noir, comme le souligne Joel Silver : «*C'est un film beaucoup plus glacial que brûlant. En fait, c'est typiquement un film des années 90, alors que l'on peut considérer que les* **Arme Fatale** *représentaient la quintessence du cinéma des années 80.* **L'Arme Fatale**, *c'était l'histoire de deux types en apparence antagonistes mais qui finissent par devenir amis et travaillent ensemble. À l'opposé,* **Assassins** *est l'histoire d'un homme qui cherche à en tuer un autre. C'est l'anti-buddy-movie absolu. Il n'y a plus ici de solidarité, mais des gens qui vivent seuls, dans un isolement total, ne conversant plus qu'avec leur ordinateur. Quelque part, c'est le monde dans lequel nous vivons. Et ce monde inédit au cinéma réclamait évidemment un nouveau Stallone, un Stallone comme on ne l'a jamais imaginé*».



■ *Miguel Bain (Antonio Banderas), un jeune loup aux dents très longues et tranchantes* ■

Nous y voilà. Le nouveau Stallone. LA raison d'être du film. À propos d'**Assassins**, vous avez tous déjà lu que Sly n'a jamais été aussi sobre, qu'il ne quitte pas une seule fois sa chemise, et qu'il reste d'un sérieux impeccable. Logique. Son personnage, Rath, n'est en effet pas exactement un joyeux drille. Tueur professionnel durant la guerre froide, il s'est imposé comme le numéro un ultime, un as de l'extermination. Mais les temps ont changé et le vieux loup est devenu un «free lance killer» évoluant dans un monde où les codes d'honneur ont volé en éclats. Fatigué, Rath aimerait bien raccrocher les gants. C'est alors qu'apparaît dans sa vie Miguel Bain (Banderas, of course), un jeune flingueur aux dents longues qui aimerait bien devenir calife à la place du calife, en éliminant ce professionnel légendaire aux méthodes surannées...
«*C'est le sujet classique du jeune lion qui veut prendre la tête de la meute*» souligne justement Stallone. «*Rath est un des personnages les plus passionnants que j'ai eu à interpréter parce qu'il vient d'une autre époque. Il a connu son heure de gloire durant la guerre froide, et a du mal à s'adapter au nouvel ordre mondial*». Le message est clair. Très intelligemment, Stallone fond ici sa propre histoire à celle d'un personnage qui ne fut pourtant pas écrit pour lui, puisque le scénario fut d'abord envisagé pour Wesley Snipes, puis développé pour Mel Gibson, qui, au flingue d'un tueur vieillissant préféra finalement le kilt de **Braveheart**.
L'événement est d'importance : en revêtant l'habit du flingueur, Sly accepte donc brutalement le fait qu'il est désormais un homme mûr, voire même une star d'un autre temps. Un temps où Rambo était présenté par Reagan comme le sauveur de l'Amérique, un temps où l'Étalon Italien cassait du Rouge avec application, des marais vietnamiens aux déserts d'Afghanistan. Un temps où il devenait Marion Cobretti, un flic aux méthodes pour le moins contestables, qui dégommait des graisseux au nom d'une justice immédiate. Les muscles huilés et le rictus sévère en moins, l'assassin Richard Rath est bien le même homme, le même Américain ■ ■ ■



■ *Un plâtre-mitrailleuse pour un «contrat» à remplir dans un cimetière* ■

■ Face à face Rath/Bain : même situation, même desir

■ ■ ■ ouvertement réac qui ouvre brutalement les yeux sur un pays qui a brûlé tous ses idéaux. Sévère.
Il y a donc quelque chose de touchant dans la façon dont Stallone contemple ici sa propre image, comme si brutalement, pour reprendre une expression des Frères Hugues (**Menace II Society**), c'est tout le continent Nord-Américain, ou plus exactement toute l'Amérique vue par le cinéma de genre, donc par les yeux de sa star la plus emblématique, qui se réveillait avec la gueule de bois. L'idée est superbe, et la rédemption de notre homme Sly devrait logiquement enthousiasmer ses fans les plus fervents, qui vont ici redécouvrir l'acteur derrière le sympathique viandeux, un véritable comédien, qui expose tout en finesse la face cachée des figures héroïques qui l'ont propulsé au firmament. S'il faut voir **Assassins**, c'est donc avant tout (uniquement?) pour Stallone. Grandiose.

Malheureusement, Sylvester ne réalise pas **Assassins**. Une décision que l'on peut cruellement regretter. Aux manettes, on retrouve en effet Richard Donner, dont il faudra bien un jour dire franchement qu'il n'a jamais conçu une véritable scène d'action qui se tienne (revoyez le final du premier **Arme Fatale**, histoire de vérifier). Pour lui aussi cependant, **Assassins** est d'une certaine façon le film de la rédemption. Grand maître du box-office pour la saga des **Arme Fatale** et plus récemment pour l'insulte au western que constituait **Maverick**, Donner se devait de relever le niveau, de prouver qu'il fut aussi à une époque bien lointaine un cinéaste tout à fait honorable (remember **La Malédiction**). L'occasion offerte par ce film sombre est donc idéale. Fort intelligemment, Donner s'entoure d'une équipe technique appropriée, la photographie étant ici confiée à l'excellent hongrois Vilmos Zsigmond, qui œuvra par le passé entre autres joyeusetés sur **Voyage au Bout de L'Enfer**, et remporta un Oscar pour son travail sur **Rencontres du Troisième Type**. Avec une maestria hallucinante, Zsigmond sculpte ici les silhouettes dans la pénombre, et arrive à donner des tonalités froides avec des éclairages pourtant d'une grande chaleur. Quand Stallone n'est pas à



■ Richard Rath :
le blues du refroidisseur ! ■

■ Un gunfight façon John Woo
dans un hôtel désaffecté ■



d'être le numéro 1, mais avec un décalage de 15 ans ■

l'image, il sauve souvent l'œuvre de l'indigence. Car on doit hélas avouer que Donner ne marche jamais réellement sur les traces du film noir classique que l'on attendait. Filmant d'une manière chaotique des scènes d'action proprement inutiles, il ne transcende guère son scénario que dans les séquences exposant les doutes d'un tueur épuisé, bref les séquences intimistes, qui demeurent la raison d'être de l'œuvre, et dans lesquelles apparaissent régulièrement des horloges, témoins implacables du vieillissement de Sly. Une belle idée qui ne suffit pas à emporter l'enthousiasme.

Pour la défense de Donner, il faut également avouer qu'**Assassins** est avant tout un film de producteur. Un film où malgré la volonté de revenir à un cinéma classique, les éléments d'un système très largement éprouvé doivent forcément être présents. C'est ce qui fait d'**Assassins** un film particulièrement étrange, et osera-t-on le dire, dangereusement bancal.

Même s'il avance masqué, Silver est donc présent derrière chaque séquence du film. Véritable «monsieur plus» de l'actioner, il met en place des scènes faussement spectaculaires mais finalement assez inutiles à la progression profonde du récit, jette dans les pattes de notre homme Sly un personnage féminin sans aucune consistance (Julianne Moore, littéralement transparente), explique très basiquement des éléments scénaristiques déjà bien assimilés par le spectateur, et surtout accentue l'aspect latin-lover barré d'Antonio Banderas, qui cabotine avec la même insolence que s'il était encore dans **Desperado**.

■ *Une situation tendue pour le tueur et sa protégée* ■

Le résultat est donc un film en équilibre instable, où les parti-pris les plus potentiellement excitants sont souvent désamorcés. Bien sûr, on évite ici la vulgarité formelle de **L'Expert**, qui cherchait lui aussi entre deux séances de musculation grotesque et quelques caresses humides à retrouver l'énergie d'un thriller classique, mais malheureusement, Donner voulant visiblement ménager la chèvre et le chou, n'ose jamais aller jusqu'au fond de l'abîme, là où Stallone l'attend pourtant déjà. **Assassins** est donc un film où le tueur ne tue personne (ce qui serait moralement inacceptable), où sont confrontés un Stallone brisé, jouant à la perfection, et un Antonio Banderas, comédien ultra-surestimé qui ne réalise pas qu'il est l'élément moteur d'un véritable drame et, s'amusant visiblement comme un enfant à l'idée de jouer face à une immense vedette du cinéma d'action, ancre son jeu sur tous les poncifs du film de genre eighties. En opposant ainsi deux conceptions du jeu d'acteur et deux conceptions du cinéma, Donner, oscillant entre classicisme et séduction outrancière, manque donc son retour. Mais au fond, qui y croyait réellement ? Reste tout de même ce plan, anthologique, d'une pudeur et d'une brièveté terrassante, durant lequel Stallone, vieilli, laminé et tournant presque le dos au spectateur, contemple sa main tremblante. Un aveu de fragilité qui rend **Assassins**, l'espace de quelques secondes, un film réellement bouleversant. Dommage quand même.

■ **Julien CARBON** ■

Warner Bros présente Sylvester Stallone - Antonio Banderas - Julianne Moore dans une production **Silver Pictures/Donner/ Shuler-Donner Productions** *ASSASSINS* (USA - 1995) **photographie de** Vilmos Zsigmond **musique de** Mark Mancina **scénario de** Andy Wachowski - Larry Wachowski - Brian Helgeland **produit par** Joel Silver - Bruce Evans - Raynold Gideon - Andrew Lazar - Jim Van Wyck - Richard Donner **réalisé par** Richard Donner

1er novembre 1995 **2 h 15**



■ *Jim Lovell (Om Hanks) : toute l'étoffe d'un héros 100% américain* ■

De l'art et la manière de transformer un échec en fable historique...

APOLLO 13

Un cinéaste sur orbite

RON HOWARD

Vingt ans ou presque après Les Jours Heureux, Ron Howard compte toujours autant de tâches de rousseur que Richie, même si une calvitie vient rappeler que les glorieuses seventies sont déjà bien lointaines. La quarantaine juvénile, le héros d'AMERICAN GRAFFITI siège désormais sur l'Olympe des cinéastes hollywoodiens les plus prisés. Enfant de la balle (il débute sa carrière d'acteur à l'âge précoce de 18 mois), partenaire de John Wayne dans LE DERNIER DES GÉANTS, Ron Howard rêvait depuis toujours de déserter le champ de la caméra pour crier «moteur !». En 1974, sous l'incontournable tutelle de Roger Corman, il dirige les tas de ferraille vrombissants de LÂCHEZ LES BOLIDES !. Trois téléfilms et un film après (la comédie macabre NIGHT SHIFT), il obtient son premier succès grâce à la blonde sirène de SPLASH. Des extraterrestres plus Aquaboulevard que Alien dans COCOON, des nippons colonisateurs dans GUNG HO, donjons et dragons pour WILLOW, pompiers et pyromanes dans la fournaise BACKDRAFT, l'invasion des États-Unis par les Irlandais des HORIZONS LOINTAINS, la gazette en délire du JOURNAL...

Ron Howard ne se fixe pas dans un genre ; il les collectionne. Un chaotique périple de la Terre à la Lune manquait cruellement à son album.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans la mise en œuvre d'un projet comme *Apollo 13* ?

Sans doute ce qui m'attire depuis toujours : raconter une histoire. Et dans le cas d'**Apollo 13**, une histoire que j'ai en tête depuis l'enfance. Voyager dans l'espace me fascine depuis que je suis tout gosse. Il ne s'agit pas de l'unique raison de mon intérêt pour **Apollo 13** ; il y a aussi ces hommes qui ne sont pas des héros, mais qui finissent par le devenir à force de volonté, de courage. Ces trois types surmontent les erreurs commises, oublient leurs peurs, leurs conflits. Voilà ce qui m'a passionné dans cette aventure spatiale : donner vie à des personnages en perpétuel conflit avec eux-mêmes. Cela ne signifie pas que j'aie pour autant délaissé l'exploit technique. Au contraire, allier le challenge technique et l'aventure humaine m'a permis de mettre **Apollo 13** sur orbite.

Est-ce le bon souvenir d'une première collaboration sur *Splash* en 1984 qui vous a soufflé le nom de Tom Hanks pour tenir le rôle de Jim Lovell ?

Si nous avons tourné **Splash** ensemble, cela ne signifie pas que nous nous sommes merveilleusement entendus. Au contraire, Tom Hanks n'était pas aussi mature qu'il l'est actuellement. Je dois aussi avouer que j'étais plutôt du genre orgueilleux. Ce n'est donc pas de nos «excellents» rapports sur **Splash** qu'est née cette nouvelle collaboration. Par hasard, j'ai appris que Tom partageait ma passion pour la conquête spatiale. Pratiquement onze ans après nous être quittés, j'ai demandé à le rencontrer. Nous sommes immédiatement tombés d'accord sur la conception du film. Le fait que Tom Hanks ne voyait pas en Jim Lovell une espèce de John Wayne, de cow-boy de l'espace m'a touché. Comme moi, il le



■ *Fred Haise (Bill Paxton) : le plus fragile des trois* ■



■ *Jack Swigert (Kevin Bacon), désigné au dernier moment pour intégrer la mission* ■

percevait comme un type en proie à des démons qu'il essaie de terrasser, en proie à la déception de ne pas avoir pu marcher sur la Lune. Tom émettait vraiment des idées très intéressantes sur le film et ses protagonistes. Plus qu'un interprète, il est devenu un collaborateur précieux à tous les stades de la production d'**Apollo 13**. Ce fut un bonheur car le Tom Hanks que je retrouvais n'était pas tout à fait celui que j'avais connu sur le plateau de **Splash**. En dépit de son statut de méga-star, c'est quelqu'un de très humble, avec qui il est facile de communiquer, à qui il est possible de faire des critiques sans pour autant provoquer un drame !

Comment expliquez-vous qu'en 1983 *L'Étoffe des Héros* fasse un bide aux États-Unis, et que douze ans plus tard *Apollo 13* explose allègrement le plafond des 150 millions de dollars de recettes ?

L'échec de **L'Étoffe des Héros** nous a sérieusement inquiétés. En fait, aucun film «sérieux» consacré à la conquête spatiale n'a vraiment fonctionné au box-office. Même le très respecté **2001, L'Odyssée de l'Espace** ! Ayant personnellement beaucoup apprécié **L'Étoffe des Héros**, je me suis fait beaucoup de mouron pour **Apollo 13**. Progressivement, j'ai pris conscience que nous avions un avantage sur le film de Philip Kaufman : nous nous limitons à une seule et unique mission tandis que **L'Étoffe des Héros** tourne de nombreuses pages du programme spatial des États-Unis. Peut-être le film était-il trop ambitieux, impliquait-il trop de données, de personnages ? Dans **Apollo 13**, nous pouvons nous concentrer sur une poignée restreinte de protagonistes. Au terme de l'aventure, on sait exactement qui ils sont. Dans **L'Étoffe des Héros**, vu l'ampleur du projet, Philip Kaufman ne pouvait guère s'attarder sur l'intégralité de ses personnages. De même, il passait d'une époque à l'autre. Impossible de s'installer dans une atmosphère, de la ressentir. Tout cela reste néanmoins secondaire. Ce qui importe dans **Apollo 13**, c'est le déroulement de la mission que nous avons fragmentée en trois parties distinctes comme toute bonne histoire : le début, le milieu et la fin.

L'action d'*Apollo 13* se déroule en 1970. Pourquoi avoir attendu 25 ans pour porter à l'écran cette histoire ?



■ Tom Hanks, Ron Howard, Bill Paxton, Kevin Bacon et cie : dans l'apesanteur réelle du KC-145 ■

■ ■ ■ En me lançant dans l'aventure, j'ai été étonné que personne n'ait jamais songé à produire **Apollo 13**. En fait, tout Hollywood y a pensé en même temps, lorsque la nouvelle de l'écriture du livre de Jim Lovell et Jeffrey Kluger s'est répandue. *Imagine*, la société que j'ai fondée avec Brian Grazer, s'est mise sur les rangs avant même que le bouquin ne soit entièrement rédigé. Nous n'avions qu'un synopsis de dix pages ! Nous nous sommes farouchement battus contre *Walt Disney*, Don Simpson-Jerry Bruckheimer et même Kevin Costner (1) pour emporter le morceau. Je me souviendrai toujours de ce coup de téléphone à une heure du matin pour m'apprendre l'heureuse nouvelle !

L'histoire d'*Apollo 13* est un constat d'échec technique. Paradoxalement, vous recyclez ce flop en victoire humaine contre les éléments !

C'est d'ailleurs ce qui m'a motivé dans le lancement du projet. Le livre à l'origine du film se titre «Lost Moon» et raconte l'histoire d'un rêve perdu. Pour Jim Lovell, l'astronaute et l'écrivain, la mission Apollo 13 sonne le glas des espérances américaines sur l'aventure spatiale. Un autre aspect de l'histoire tire une morale nettement plus nuancée : une fois un rêve réalisé, soit il ne reste plus de pari à relever, soit la concrétisation du rêve ne correspond pas réellement à ce qu'on escomptait. **Apollo 13** aboutit à une réflexion douce-amère qui dit explicitement que rien n'est simple. On s'y retrouve tous. Raconter l'exploit de Neil Armstrong posant le pied sur le sol lunaire aurait sans doute été intéressant, mais il y aurait manqué quelque chose de fondamental, une tension, puisque tout s'est déroulé comme sur des roulettes. Il me paraît plus stimulant de raconter un échec et voir ses protagonistes adopter un comportement héroïque pour s'en sortir. Plus que le parcours de Neil Armstrong, celui de Buzz Aldrin, le deuxième homme à avoir marché sur la Lune, porte les germes d'un scénario palpitant puisqu'il connut par la suite de graves problèmes psychologiques.

Comment avez-vous abordé le livre de Jim Lovell et Jeffrey Kluger ? C'est un pavé qui ne pouvait être restitué tel quel à l'écran !

Tout d'abord, j'ai passé des jours et des nuits avec Jim Lovell. Même si son livre «Apollo 13 - Perdus dans l'Espace» est extraordinaire, son adaptation nous a demandé une somme impressionnante de travail. Il a fallu le restructurer, le simplifier pour aboutir à un scénario présentable. Envoyer trois hommes dans l'espace demande la mobilisation de deux à trois cents personnes. Impossible à l'écran de mettre en scène une telle armada. Dans le livre, il y avait cette nuée de seconds couteaux, un nombre que nous avons considérablement réduit pour une compréhension maximale et une continuité narrative compréhensible par tous. Ce sont deux anciens journalistes, Al Reinert et William Broyles Jr. (2), qui m'ont permis de trier les informations du livre et d'en tirer un script viable. Parallèlement, nous avons travaillé à la conception visuelle d'**Apollo 13**. J'ai recruté Michael Corenblith, un directeur artistique qui avait auparavant travaillé en collaboration avec la NASA. Il a reconstitué le centre de contrôle de Houston, la capsule, l'intérieur des centres d'entraînement des astronautes... Rita Ryack, la chef costumière, tient une place aussi importante au sein de notre équipe. Cinq mois durant, elle a effectué des recherches dans les archives de la NASA pour retrouver les patrons des combinaisons originelles des astronautes. Elle a débusqué au passage de nombreux accessoires d'époque, notamment plusieurs paires de vrais gants spatiaux. Nous les avons utilisés. Vous pouvez aisément imaginer l'émotion de Tom Hanks, Kevin Bacon et Bill Paxton lorsqu'ils les enfilèrent. Tout le travail en amont du tournage allait dans ce sens, pour que le film n'intègre aucune image d'archives !

On est surpris que vous n'ayez pas confié les effets spéciaux du film à Industrial

ILS N'ONT PAS MARCHÉ SUR LA LUNE !

Les Américains sont tout de même des gens étranges. Ils investissent des millions de dollars (environ 55), et recourent aux talents de techniciens émérites couverts d'Oscars dans la très fidèle reconstitution de l'un des plus illustres bides de la conquête spatiale ? De la part de ceux qui prirent tant leur pied à arpenter, via Hollywood, les rizières vietnamiennes, cela n'étonne guère à vrai dire. Les Américains, qui aiment autant les confessions publiques que les excuses médiatiques, n'ont pas leur pareil pour tirer un avantageux parti de ce qui ressemble d'abord à un échec.

Le lundi 13 avril 1970, heure de Houston, un appel retentit dans la salle de contrôle de la NASA. Un signal d'alarme. À des dizaines de milliers de kilomètres au-dessus du plancher des vaches, trois astronautes (Jim Lovell, Fred Haise et Jack Swigert) se font du mouron car l'un des réservoirs d'oxygène de leur appareil vient d'exploser suite à un simple court-circuit. Plus question de planter un petit fanion à la surface de la lune. Anéantis, les trois hommes pensent surtout à sauver leur peau, confinés dans une capsule grande comme trois fois une cabine téléphonique. L'horreur, surtout que le pourcentage de gaz carbonique augmente dangereusement dans l'air, que la température baisse rapidement, que la trajectoire vers la Terre conduirait plutôt vers le vide spatial, vers une dérive éternelle, que toutes les [illegible] que l'ordinateur de bord n'émet plus la moindre information... Depuis leur «canot de sauvetage», Jim Lovell, Fred Haise et Jack Swigert suivent scrupuleusement les instructions de Houston. Au sol, des centaines de techniciens s'ingénient à trouver des solutions à des problèmes a priori insolubles. Encore faut-il, dernier obstacle, traverser l'atmosphère sans que le module ne fonde comme neige au soleil... 90 heures durant, les trois astronautes vivent l'enfer avant de se poser en plein océan. Ils auraient dû revenir le profil bas, la queue entre les jambes, mais ce sont désormais des héros applaudis par tout le pays... Hymne national, bannière étoilée, larmes, familles, uniformes : rien ne manque à l'appel du clairon, surtout pas les héros que Ron Howard veut ordinaires, des braves types qui pourraient craquer à tout instant, capables de bravoure et aussi de quelques mesquineries quand il s'agit de trouver un bouc émissaire à la catastrophe. Mais on sait d'avance qu'ils vont se serrer les coudes, vaincre leurs misérables chicanes, s'épauler les uns les autres...

Des surprises donc, dans **Apollo 13**, il n'y en a guère. Surtout pour ceux qui connaissent les détails de l'aventure. Et c'est justement là que Ron Howard excelle. Le suspense, il l'installe malgré tout. Malgré un dénouement obligatoire, connu de tous. Ça ne fait rien : on mord à l'hameçon, on tremble [illegible] NASA [illegible] point nommé... Si le spectateur sait que Jim Lovell, Fred Haise et Jack Swigert enfileront bientôt leurs charentaises, les naufragés l'ignorent. Et c'est justement leurs doutes, leurs espoirs brisés, cette trouille permanente qu'**Apollo 13** parvient à faire partager, à communiquer. Une jolie performance de la part de Ron Howard qu'on a connu plus mou, plus pépère derrière la caméra. Bien sûr, il force un peu la dose dans la mobilisation des foules en faveur des trois astronautes (le Pape y compris), même si les faits historiques lui donnent raison. Bien sûr, il laisse le compositeur James Horner se déchaîner sur une partition pompier. **Apollo 13** est un film très américain qui titille, qui flatte l'orgueil national. Mais on y prend plaisir, on y croit d'un bout à l'autre car la conviction des comédiens, la précision maniaque de la reconstitution, la perfection d'effets spéciaux invisibles vont dans le sens des poussées d'adrénaline savamment mitonnées par Ron Howard et son équipe.

■ Marc TOULLEC ■

UIP présente Tom Hanks - Kevin Bacon - Bill Paxton dans une production **Imagine** ***APOLLO 13*** (USA - 1995) avec Gary Sinise - Ed Harris - Kathleen Quinlan - Miko Hugues - Mary Kate Schellhardt - Max Elliott Slade - Clint Howard - Roger Corman **photographie de** Dean Cundey **musique de** James Horner **effets spéciaux optiques de** Digital Domain **scénario de** William Broyles, Jr & Al Reinert d'après le livre de Jim Lovell & Jeffrey Kluger «Apollo 13 - Perdus dans l'Espace» **produit par** Brian Grazer **réalisé par** Ron Howard

8 novembre 1995 **2 h 20**

■ *Apollo 13 au décollage : une maquette plus vraie que le modèle original* ■

Light and Magic, avec qui vous avez préalablement travaillé sur *Willow*. Pourquoi lui avoir préféré Digital Domain ?

Parce qu'*Industrial Light and Magic* n'était pas disponible ! De plus, cette société d'effets spéciaux coûte excessivement cher. Aujourd'hui, George Lucas, son patron, me fait un peu la gueule ! Il n'apprécie sans doute pas que je ne lui aie pas renvoyé l'ascenseur vingt ans après **American Graffiti**. Faute d'*Industrial Light and Magic*, Rob Legato et *Digital Domain*, la compagnie de James Cameron, ont décroché le contrat. Au commencement, les techniciens de *Digital Domain* ont manifesté quelques craintes car le réalisme était notre mot d'ordre. Le fantastique, la science-fiction vous permettent d'échapper à la réalité. Il n'y existe pas de notions d'erreur ou d'inexactitude. Par contre, en restituant la réalité, cette marge est mince, dangereusement mince. Concernant le lancement de la fusée par exemple, je tenais à ce que la caméra filme sous des angles impossibles et que les effets spéciaux soient absolument invisibles, car les plans de l'extérieur, de l'espace, sont nombreux depuis les hublots de la capsule. Je voulais impérativement les montrer comme on décrit un paysage depuis la cabine de pilotage d'un avion ou d'un hélicoptère. Pas question de faire étalage de notre maîtrise des effets spéciaux optiques dans **Apollo 13**. Ne pas y prêter attention pendant la projection est, selon moi, le plus beau compliment que l'on puisse faire au film. James Cameron lui-même m'a donné quelques conseils techniques ; ils m'ont été très utiles. Il m'a également recommandé Bill Paxton (3) pour tenir le rôle de l'astronaute Fred Haise. Lorsque *Digital Domain* nous livra les images du décollage de la fusée, ce furent des instants magiques. Nous étions à deux doigts de pleurer tellement les effets spéciaux collaient de près à la réalité, la supplantaient même.

Les dialogues d'*Apollo 13* regorgent de termes techniques, de noms dont le sens peut paraître pour le moins obscur aux spectateurs les moins férus de navigation spatiale !

En fait, le vocabulaire technique se trouvait déjà dans le livre de Jim Lovell et Jeffrey Kluger. Si j'ai davantage travaillé le côté émotionnel de l'histoire, nous avons également veillé à l'usage du jargon en embauchant sur le plateau des conseillers techniques, dont Dave Scott du programme Apollo 15. Ils étaient sans cesse là à surveiller le moindre détail, l'emploi de certains mots, le respect scrupuleux de toutes les procédures. Cela aurait pu agacer les comédiens d'avoir en permanence quelqu'un sur le dos en plus du réalisateur, mais le résultat fut contraire ; les gens de la NASA les rassuraient en leur donnant le sentiment qu'ils savaient très précisément ce qu'ils faisaient. Faut dire que tout allait dans ce sens sur **Apollo 13**. Sans utiliser les technologies modernes plus que nécessaire, nous avons eu accès, et c'est une première dans l'histoire du cinéma, au KC-135, un avion dont la vitesse et la position permettent de recréer l'apesanteur. Nous étions entre ciel et terre à flotter dans cet appareil ! Personne à Hollywood n'avait encore obtenu un tel privilège de la NASA. Nous y sommes parvenus à force de diplomatie. Et de tripes lorsqu'il a fallu monter à bord du KC-135 !



■ *Gene Franz (Ed Harris) : le héros pragmatique de la salle de contrôle* ■

Et, sans doute, pousser quelques murs pour pouvoir filmer en toute quiétude ?

Ironiquement, nous manquions d'espace ! Nous étions vraiment à l'étroit dans cette capsule scrupuleusement similaire à l'originale. L'exiguïté, nous la compensions par la planification de tous les problèmes potentiels, la préparation minutieuse des plans à mettre en boîte, des astuces techniques... Le but était, malgré certaines impossibilités, de placer la caméra au cœur de l'action, de coller au plus près aux comédiens afin que le spectateur soit en quelque sorte le quatrième astronaute.

N'avez-vous pas craint que l'enfermement d'une large portion du scénario dans la minuscule capsule finisse par lasser ?

La majorité des films consacrés aux sous-marins met à contribution le sentiment de claustrophobie et l'utilise comme élément dramatique. J'adore ces films, et tout particulièrement **Le Bateau** de Wolfgang Petersen qui distille une atmosphère inédite à l'écran jusqu'alors. Dans **Apollo 13**, mon ambition était de créer la même ambiance étouffante, confinée, et revenir sur terre, dans la salle de contrôle de la NASA, au moment choisi, lorsque l'enfermement devient trop oppressant. **Apollo 13** n'est pas le film d'un seul décor ; il se déroule tant dans la capsule que dans la salle de contrôle et chez la famille de Jim Lovell. Dans la réalité, tout s'est passé ainsi. Et pour moi, le plus important consistait à respecter ■ ■ ■


■ Les astronautes dans le couloir d'embarquement : le compte à rebours commence... ■

■ ■ ■ scrupuleusement les faits. Mon scénario s'y tient solidement sans jamais dévier. De toute manière, à quoi bon chercher des idées, du suspense ailleurs, puisque le récit originel contenait à profusion tout ce que nous aurions pu rechercher ?

À la vision du film, on a le sentiment que vous avez voulu répondre à toutes les questions que le néophyte peut se poser sur les conditions de voyage dans l'espace. Vrai ?

Plus j'en apprenais sur la mission Apollo 13, plus je me passionnais pour le moindre détail. Je voulais qu'ils soient tous dans le film parce qu'on revient aux questions que chacun d'entre nous se pose de manière très pragmatique. Si un astronaute venait dîner chez vous, vous lui poseriez des questions comme celles-ci : «Comment était-ce ?», «Comment faisiez-vous pour faire pipi ?», «Comment se soigner ?», «Et le froid ?»... Vous resteriez assis des heures à l'écouter répondre ! Lorsque j'ai commencé à travailler sur **Apollo 13**, je me suis effectivement rendu compte à quel point les gens s'intéressaient au moindre détail. Cet aspect documentaire, il fallait qu'il soit dans le film afin de ne pas décevoir l'attente du public. **Apollo 13**, ce n'est ni une métaphore, ni une fable. Pour répondre aux questions des gens, j'ai attentivement écouté les astronautes, lu sur le sujet tout ce qui me tombait sous la main et dramatisé l'ensemble pour relever la sauce !


■ Fred Haise et Jim Lovell : solidaires à 200% ■

Les séquences dans la salle de contrôle comptent parmi les plus marquantes, notamment parce qu'elles reflètent la frénésie, voire la pagaille qui pouvait réellement y régner, y compris dans les moments les plus décisifs...

Pour ces scènes, j'ai dû me métamorphoser en général. La frénésie qui règne dans la salle de contrôle crée une énergie que je devais capter, véhiculer sur l'écran. Ce qui ressemble à un capharnaüm est en fait la conjugaison des efforts de tous les comédiens, le fruit de leurs efforts individuels. Chacun s'est surpassé pour honorer la mémoire de la personne dont il reprenait la fonction. De plus, il s'est engagé entre les acteurs une véritable compétition : ils savaient que j'accepterais toute proposition qui enrichirait leur personnage et apporterait quelque chose au scénario. Tous effectuaient donc des recherches pour en apprendre le plus possible, pour s'identifier étroitement à leur rôle. Beaucoup venaient quotidiennement sur le plateau avec de nouvelles idées susceptibles de leur donner un peu plus de temps de présence à l'écran. D'où cette saine compétition qui confère aux séquences de la salle de contrôle une sorte d'ébullition permanente. Entre ces scènes, celles dans la capsule et les moments passés en compagnie de la femme de Jim Lovell, j'ai eu l'impression de tourner trois films différents. Pas évident du tout dans la mesure où il était impossible de tourner en continuité. Le challenge consistait à calculer toutes les images, tous les plans pour que la tension croisse parallèlement sur tous les théâtres de l'action. C'était comme une conversation téléphonique à trois. Tous sont connectés, mais comment savoir comment réagissent les autres interlocuteurs ?

Entre la salle de contrôle et la capsule, vous égratignez les média qui oublient totalement la mission Apollo 13. Du moins jusqu'au jour où les choses se gâtent...

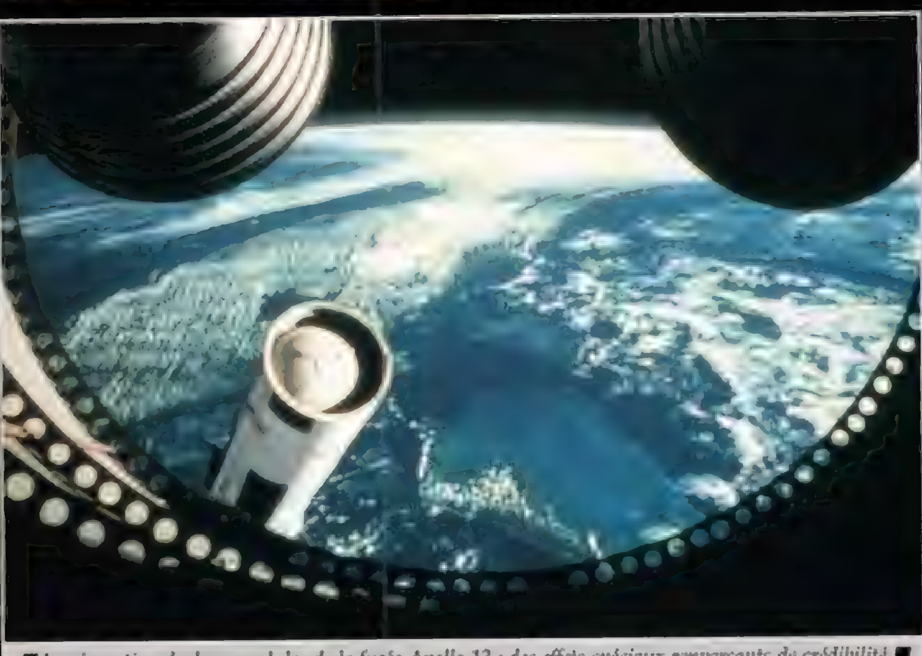
Les médias ne font que refléter l'opinion publique. Plus aux États-Unis qu'ailleurs. Pour vendre des journaux et pousser vers le haut l'audimat d'une émission télé, il est capital de donner aux gens ce qu'ils demandent, à savoir du sensationnel, des émotions fortes. Ce qui est valable aujourd'hui l'était déjà, mais à un degré moindre, en 1970. Naturel que la télévision et la presse écrite ne se soient guère intéressées à la mission Apollo 13 jusqu'à l'instant où tout a basculé. Logique : les trains qui arrivent en temps et en heure ne mobilisent personne. Par contre, les accidents ferroviaires... **Apollo 13** n'émet aucune critique à l'égard des média ; il rapporte seulement leurs réactions face à la tragédie. J'étais parmi les gens qui scrutaient leur écran de télévision le 13 avril 1970 !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

(1) *Imagine*, la compagnie de production de Ron Howard et Brian Grazer, acquiert les droits du livre de Jim Lovell et Jeffrey Kluger pour 650.000 dollars. Au box-office nord-américain, **Apollo 13** en est aujourd'hui à un peu plus de 170 millions de dollars de recettes.

(2) Ron Howard ne signale pas qu'une poignée d'autres scénaristes ont travaillé sur le manuscrit d'**Apollo 13**, notamment John Sayles (**Hurlements**, **Piranhas**, **L'Incroyable Alligator**, **L'Homme de Guerre**).

(3) James Cameron et Bill Paxton, qui se sont rencontrés lorsqu'ils travaillaient à la construction des décors des productions Roger Corman, ont trois films en commun, **Terminator**, **Aliens** et **True Lies**.


■ La séparation de deux modules de la fusée Apollo 13 : des effets spéciaux renversants de crédibilité ■

une star dans les étoiles

TOM HANKS

Pour avoir été atteint du Sida dans PHILADELPHIA et avoir élevé le neuneu au rang de gloire nationale américaine dans FORREST GUMP, Tom Hanks décroche deux années consécutives l'Oscar. Unique. Amoureux de la sirène Darryl Hannah dans SPLASH, flic pour rire dans DRAGNET et TURNER & HOOCH, entraîneur d'une équipe féminine de base-ball dans UNE ÉQUIPE HORS DU COMMUN, comique névrosé dans PUNCHLINE, adulte télécommandé par l'âme d'un gosse dans BIG, yuppie dans LE BÛCHER DES VANITÉS... Le comédien empile rôles «faciles» et paris risqués. Les défis, il les relève tous jusqu'à la consécration. À 41 ans, formé au théâtre et sur la scène des cabarets les plus minables des États-Unis, Tom Hanks est actuellement la plus humble, la plus modeste, la plus abordable des méga-stars hollywoodiennes.

On raconte volontiers que vous vous passionnez pour l'aventure spatiale depuis de très longues années. Info ou intox ?

Je rêve d'une telle aventure depuis des années ! Je me souviens encore du jour où Neil Armstrong a mis le pied sur la Lune. J'avais dix ou onze ans ! Je me souviens encore de cet instant magique, solennel : ma famille entière était réunie autour de la télévision, personne ne bronchait. On n'entendait pas un souffle dans la pièce. Même si la retransmission des images ne brillait pas par sa bonne définition, l'émotion y était. Lorsque Neill Armstrong a prononcé : «Un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité», nous avons explosé de joie ! Toute l'Amérique était aux côtés de ce type, là haut dans les étoiles. L'intensité de l'événement m'a instantanément convaincu que je deviendrai à mon tour astronaute. Un rêve qui a duré dix ans ! Finalement, j'ai dû me rendre à l'évidence. N'étant pas brillant en maths et en physique, je devais y renoncer. J'ai choisi de me lancer dans une carrière de comique. Une longue période de vache enragée avant que Ron Howard ne me choisisse pour **Splash** ! Longtemps après cette première expérience commune, Ron Howard a appris qu'incarner un astronaute m'intéressait. Peu après, il me transmettait le scénario d'**Apollo 13**.

La rencontre de Jim Lovell, votre personnage, a été un facteur déterminant dans la manière d'aborder votre rôle. Racontez-nous en un peu plus...

En guise de premier contact, Jim Lovell m'a envoyé un télégramme le soir des Oscars pour me dire «Félicitations pour la statuette et bienvenu sur **Apollo 13**». Rencontrer la personne dont on interprète le rôle est une expérience étrange. Jim et moi avons passé quatre jours ensemble chez lui. Nous avons longuement discuté, notamment à partir des morceaux du module d'Apollo 13 qu'il a conservés. Un soir, il m'a emmené dans son petit avion pour me demander d'identifier les étoiles. C'était en quelque sorte un passage à la pratique car, pendant le dîner, il m'a briefé sur les astres, la carte du ciel. Aucun astronaute, Jim Lovell y compris, ne possède vraiment de dispositions pour les souvenirs verbaux. Mais lorsque vous apprenez à les connaître, à parler leur langage, vous êtes en mesure d'appréhender l'expérience fantastique qu'ils ont vécue. Désormais, après le succès du film, je pense que Jim Lovell va vivre un enfer : toute sa vie on lui fera remarquer qu'il ne ressemble pas du tout à Tom Hanks ! Lorsqu'on approche des légendes vivantes comme lui, on s'aperçoit vite que l'on est en présence de types ordinaires. Leur comportement héroïque découle d'une situation extrême dans laquelle ils se sont engagés à fond. J'ai souvent demandé à Ron Howard si je ferais un astronaute crédible. Avant, les astronautes, je les voyais comme des balèzes, provenant tous du même moule ! Côtoyer Lovell a constitué la meilleure préparation qui soit à **Apollo 13**. Il faut l'entendre parler pour comprendre la solitude de l'astronaute, l'aveuglement enivrant subi face à l'immensité spatiale. Le désarroi, James Lovell ne l'a pas ressenti plus de cinq minutes ! À vrai dire, la formation d'astronaute est si stricte, si précise que votre comportement face à un accident, à un imprévu ne peut être que professionnel, froid, méthodique. Vous réalisez aussi que la mort survient si rapidement que nous n'auriez pas le temps de souffrir un seul instant. J'avoue que son raisonnement m'a impressionné, troublé.

Devenir astronaute, même de manière fictive, ne semble pas être une entreprise de tout repos. La volonté de Ron Howard d'adhérer étroitement à la réalité vous a contraint à une discipline de fer...

Ron Howard nous a tous envoyés dans le camp d'entraînement de la NASA à Huntsville en Alabama. C'est là que les astronautes se préparent à leur mission. Tout d'abord, nous avons embarqué dans un simulateur de vol, puis sur le manège d'une centrifugeuse. J'avoue que cela m'a plus d'une fois retourné l'estomac. J'ai même maigri de manière assez significative ! Ensuite, afin de nous familiariser avec la sensation d'apesanteur, nous avons poursuivi notre entraînement, comme de véritables astronautes ! Nous sommes restés, de longues heures, au fond d'une piscine chauffée à 25° afin que le corps ne se refroidisse pas. Nous portions une sorte de scaphandre de 60 kilos, nous marchions, menions diverses opérations de manœuvres spatiales ! Vraiment très dur. Finalement, Bill Paxton, Kevin Bacon et moi avons suivi une formation théorique. Il s'agissait pour des ingénieurs de la NASA de nous enseigner le sens du vocabulaire utilisé dans ce genre de mission, de nous apprendre la fonction de la plupart des 500 boutons et interrupteurs de la capsule. Le tournage en véritable apesanteur constitua le bouquet final, des instants réellement éprouvants. C'est Ron Howard qui a eu cette idée géniale afin de rendre le film plus authentique encore. De la NASA, il a obtenu l'embarquement dans le KC-135, un jet qui monte à la verticale à la vitesse de mach 1 et qui plonge à la même vitesse pour permettre quelque 25 secondes d'apesanteur. À raison de deux vols par jour pendant deux semaines, ce fut particulièrement exténuant pour les huit acteurs et techniciens. Les moteurs du KC-135 faisaient un tel boucan que nous étions obligés de hurler pour communiquer ; lorsque l'appareil modifiait sa trajectoire nous tombions... En apesanteur, nous pesions deux fois notre poids normal. Si la sensation de battre des ailes s'avère assez étourdissante, l'organisme souffre. Chaque jour, nous passions un certain temps à nettoyer l'avion du fait des malaises gastriques. Nous évitions de trop bouger la tête à cause du tournis et des nausées. Chacun d'entre nous a, à une reprise au moins, vomi son déjeuner ! Les gens de la NASA nous donnaient une sorte de calmant qui nous assoupissait ! Ceci dit, nous préférions travailler dans des conditions aussi difficiles que de nous retrouver dans un studio attaché à des harnais que nous avions d'ailleurs préalablement testés. Un vrai cauchemar ! Mais nous avions aussi l'occasion de bien nous marrer de temps à autre, surtout lorsque Bill Paxton se grattait le casque au lieu de la tête !

A ce niveau de préparation, de reconstitution, ne vous êtes-vous pas totalement pris au jeu à un moment ou à un autre ?

Oui, dans la séquence du décollage de la fusée. Nous étions tout trois engoncés dans nos combinaisons, dans le cockpit. Des micros nous permettaient de parler et un enregistrement sur cassette des bruits reconstitués du lancement nous mettait dans l'ambiance. A ce moment précis, j'y ai vraiment cru. J'ai cru que je partais pour la Lune. J'étais Tom Hanks, astronaute de la NASA. Je ne suis pas prêt d'oublier le vertige de ces instants !

Comment expliquez-vous aujourd'hui que l'échec de la mission Apollo 13 ait une notoriété comparable aux premiers pas de Neil Armstrong sur la Lune ?

Même si Apollo 13 n'a pas connu l'impact glorieux des premiers pas de Neil Armstrong sur la Lune, son retentissement psychologique sur l'Amérique a été important. Pourquoi ? Parce qu'en 1970, l'Amérique traversait une mauvaise passe. La défaite au Vietnam semblait inéluctable, l'économie était instable, chacun semblait être en quête d'un bonheur individuel, le premier choc pétrolier n'était pas très loin... Est alors intervenu ce pépin à bord d'Apollo 13. Un incident qui a permis à la nation de s'unir, de se serrer les coudes, de prier dans un même élan de solidarité. Quand James Lovell a lancé l'appel : «Houston, nous avons un problème», l'Amérique n'a pas tourné le dos comme elle l'avait si longtemps fait à propos du Vietnam. Bien au contraire, comme un seul homme, nous avons surmonté la peur, remonté la pente parce que nous avons enfin décidé de nous montrer solidaires l'un de l'autre. En ramenant l'équipage d'Apollo 13 sur Terre, l'Amérique est sortie d'une période de gestation, de doute. Dès lors, le pays a connu des années de prospérité jusqu'au milieu des années 80 où, de nouveau, la crise nous a soufflés. Ce n'est pas grave, vous voyez, de trébucher ! L'important est de se relever, de reprendre la marche en avant.

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■



■ *Tom Hanks : première étape de l'après-**Forrest Gump*** ■



*Mel Gibson est William Wallace dans **Braveheart** : une fresque épique à la mesure d'une figure mythique*

MEL GIBSON

DU PLOMB, DES RIRES ET QUELQUES KILTS...

Onze enfants ! Mel Gibson naît au sein d'une véritable tribu, d'une équipe de foot au grand complet en somme. En Australie ? Non, dans l'État de New York, le 3 janvier 1956. Son prénom, Anne Patricia Reilly, une Irlandaise très pratiquante, le tire de Mel-Columbcille, le diocèse où elle voit le jour. Petit cinquième de la famille, Mel Gibson connaît les rigueurs d'une éducation catholique stricte, coup de trique pour le maintenir dans le droit chemin. On ne badine pas chez les Gibson. Le pays des kangourous, il en foule pour la première fois le sol après que son père, Hutton, ait bénéficié d'un sérieux avancement. La compagnie ferroviaire qui l'emploie le nomme conducteur de locomotive. Pour éviter que ses fils aînés aillent se battre au Vietnam, les parents Gibson s'installent en Australie dès 1968. Australien, Mel le devient à force de coups de poings. Traité de «sale amerloque» par les autres gosses, il se fait respecter. Que faire après les études ? Entre cuisinier et journaliste, il hésite. À son insu, sa grande sœur Sheila l'inscrit au National Institude of Dramatic Arts de Sidney. Mel Gibson prend goût à la comédie et mord un beau jour à l'hameçon que lui lance un ancien toubib du nom de George Miller en quête du Max idéal...

1977/78

Pour un comédien de théâtre formé aux grands classiques du répertoire, Mel Gibson endure un premier film des moins avouables, un film qui ne souligne absolument jamais l'expérience acquise sur scène. C'est **Summer City** (**American Summer** dans les bacs à solde vidéo, son seul réseau de distribution). Sous la direction d'un certain Christopher Fraser, le beau Mel, curieusement teint en blond, joue la transparence totale, jusqu'à la fadeur, dans cette chronique qui cherche son inspiration du côté d'**American Graffiti**. Du rock'n roll, des filles à draguer, une virée le temps d'un week-end... Auprès de Sandry, Boo et Robbie, il y incarne Scollop, un jeune type à peine sorti de l'adolescence. Son avenir ? Il l'attend avec indolence. Le surf, sa seule passion, il compte bien le pratiquer longtemps encore. Bref, Scollop est un neu-neu faisant pâle figure entre une forte gueule chaud-lapin et un timoré qui ne jure que par le mariage. La virée des quatre copains, après un début sous le signe de la gaudriole, finit mal, un père excessivement possessif ayant décidé de venger le dépucelage de sa fille par le sang. Un très mauvais film, semi-amateur, qui ne dégoûte pourtant pas Mel Gibson du cinéma, même s'il retourne sur les planches de théâtre en attendant de meilleurs jours cinématographiques.

1979

Mel Gibson sort tout juste diplômé de l'école de théâtre du National Institute of Dramatic Arts de Sidney, un vivier de jeunes talents dans lequel George Miller lance ses filets. Il cherche un interprète à Max, un flic de la Sécurité Routière confronté aux meurtriers de sa petite famille. Un flic avide de vengeance, qui plaque tout pour se lancer aux trousses du Coupeur de Doigts et de son gang de déjantés hystériques. Un bout d'essai : Mel Gibson est engagé sur le champ pour **Mad Max**. *«Mel n'avait pas à jouer beaucoup. Il intériorise beaucoup et a relativement peu de choses à faire. Ses dialogues ne doivent pas excéder les vingt lignes. Si le comédien marque, c'est surtout par sa présence»* témoigne George Miller qui ne s'attendait pas à ce que sa nouvelle recrue devienne du jour au lendemain une star. Le pourquoi de ce succès brutal ? En partie le décalage entre l'aspect lisse du héros (cuir impeccable, rasé de près, les cheveux courts et le visage rassurant) et la sauvagerie ambiante, une sauvagerie qu'il applique lui-même dans une vengeance désormais proverbiale. Une star est née, une légende cinématographique aussi. Et dire que Mel Gibson se présente à la décisive audition au lendemain d'une bagarre, le visage tuméfié, constellé d'ecchymoses ! La gueule de l'emploi en somme.

Mad Max n'est pas encore sorti sur les écrans australiens que Mel Gibson embraye sur **Tim**, son contraire. Le comédien abandonne un temps le cuir noir du flic des routes pour les débardeurs échancrés et shorts étroits (un look qui ferait fureur dans les clubs gays !) d'un jeune type de 25 ans attardé mental, Tim Melville. Maçon, il accepte de travailler le samedi pour une vieille fille, Mary Horton, la quarantaine bien tapée. Tondre la pelouse, tailler les haies... Au fil des travaux de jardinage, Miss Horton s'entiche de son protégé, cible des quolibets de quelques piliers de bar. Elle lui apprend à lire, l'amène à la plage et, c'était inévitable, le prend pour mari. Inspiré d'un roman de Coleen McCullough («Les Oiseaux se Cachent pour Mourir»), **Tim** rompt sans ménagement l'image d'un Mel Gibson viril, guerrier, brutal. Mais qui veut vraiment voir ce Mel Gibson-là, à contre-emploi ? Pas grand monde car le film de Michael Pate (un second couteau hollywoodien revenu sur son sol natal) ne connaît aucune carrière à l'extérieur de l'Australie. Là, toutefois, le comédien décroche le Prix d'Interprétation de l'Australian Film Institute.

1980

Mad Max récolte les fruits de sa légende naissante au box-office lorsque Mel Gibson accepte la proposition d'un vieux routier très respecté du cinéma australien, Tim Burstall, à savoir porter béret et mitrailleuse. Le film : **Attack Force Z** (disponible dans les bacs à solde vidéo et parfois visible en double-programme sous le titre **Force de Frappe** !). Un Z en effet. Il se déroule en pleine Deuxième Guerre Mondiale sur une île au large de la Chine. Là, Nouvelle-Zélande, Australie et Grande-Bretagne envoient leur fameuse Force Z, c'est-à-dire un super-commando mené par le Lieutenant Kelly (Gibson) chargé de retrouver un homme d'État japonais partisan de la paix. L'homme serait dans la carcasse de son avion. Sur la route : plein de cruels «Japs» que Kelly et ses hommes (dont Sam Neill) dessoudent au fur et à mesure qu'ils se présentent dans leur ligne de mire. Un rôle de froid et courageux militaire inintéressant au possible. N'est pas le Clint Eastwood de **Quand les Aigles Attaquent** qui veut !

À cette époque, une kyrielle de producteurs proposent à Mel Gibson une foule de copies et ersatz de **Mad Max** : l'acteur les repousse en bloc. À l'invitation de George Miller, producteur et officieusement co-réalisateur, et de son ami Steve Bisley (dont il est le partenaire dans **Summer City** et **Mad Max**), il joue les figurants anonymes dans le thriller nucléaire **Réactions en Chaîne** (**Chain Reaction**) de Ian Barry.

1981

Retour de Mel Gibson au cinéma après quelques participations à des séries TV australiennes (*The Sullivans*, *Tickled Pink*, *The Hero*, *The Oracle*). Ce come-back, il l'effectue dans le beau **Gallipoli** dont il partage la tête d'affiche avec Mark Lee. Réalisé par Peter Weir, **Gallipoli** met Mel Gibson dans la peau de Franck Dunne, un aventurier qui vagabonde d'une ville australienne à l'autre, participant à des sprints, un sport très populaire. Son rêve : ouvrir une boutique de bicyclettes avec le gain des paris. Contre Archy, il perd en monnaie sonnante et trébuchante ce qu'il gagne en amitié. Son nouvel ami réussit à le convaincre de s'engager dans la cavalerie pour s'en aller combattre les Turcs, alliés des Allemands, à Gallipoli. Incapable de monter à cheval, Franck reporte son attention sur l'infanterie, un corps «ingrat». Il retrouve Archy au Caire pour quelques bons moments avant le massacre des tranchées, à Gallipoli, sur le sol turc.

Une belle histoire d'amitié virile. Mel Gibson se la joue décontracté, y compris dans l'épreuve que constitue la traversée d'un désert. Une décontraction, une nonchalance qui se brise net lorsque de la vigueur de ses jambes dépend le sort d'un bataillon et de son ami en première ligne. ■ ■ ■

1982 La grande année pour Mel Gibson. Pressé par *Warner Bros*, le distributeur international de **Mad Max**, George Miller tourne **Mad Max 2**, **Road Warrior** aux États-Unis. Une résurrection pour un cinéaste décidé à arrêter le cinéma après le tournage éprouvant du premier **Mad Max** et l'accident fatal qui endeuilla l'équipe. «*Si Mad Max a remporté ce succès phénoménal, c'est parce qu'il s'inscrit dans la plus pure tradition hollywoodienne. Son héros aurait pu être aussi bien un samouraï qu'un cow-boy. À partir de là, nous avons vu s'ouvrir d'autres possibilités, une chance de développer tout ce qui était latent dans le premier film*» explique George Miller. De longues années ont passé depuis. Dans ce futur proche, ruiné par un affrontement entre les grandes puissances au Moyen Orient, Max erre sans but sinon celui de survivre, de s'approvisionner en essence, l'enjeu principal de toutes les luttes. Ce précieux carburant, il le négocie auprès de survivants retranchés dans un camp fortifié que ne tardent pas à assiéger Humunger et sa horde de barbares. À lui de se faufiler entre les véhicules rivaux à bord d'un camion-citerne lors d une course-poursuite anthologique...

Crasseux, le cuir fatigué, un harnais métallique autour de la jambe gauche, des cicatrices partout sur le corps, un œil dangereusement poché... Mel Gibson impose l image du héros récalcitrant en ces lendemains d'Apocalypse. Un héros tout relatif, qui hésite à s'engager dans la lutte contre les pirates de la route d'Humungus, égoïste car pensant d'abord à remplir le réservoir et quelques jerricans de son Turbo-Interceptor.

1983 Le téléphone de l'agent de Mel Gibson sonne très souvent après la sortie de **Mad Max 2**. Notamment à l'autre bout de la ligne : le producteur Albert Broccoli qui pense sérieusement à lui pour la succession de Roger Moore dans le rôle de James Bond. Des pourparlers commencent et dureront jusqu'en 1994, année de l'arrivée de Pierce Brosnan.

Plutôt que de taquiner la starlette et le Walter PPK, Mel Gibson préfère tourner le plus gros budget du cinéma australien : **L'Année de tous les Dangers** (**The Year of Living Dangerously**), mis en scène par l'homme de **Gallipoli**, Peter Weir. Il change de registre pour donner corps à Guy Hamilton, journaliste australien envoyé comme correspondant d'une station de radio à Djakarta. En cette année 1965, tandis que gronde la guerre civile, il obtient grâce à la naine Billy Kwan (Linda Hunt), l'exclusivité de l'interview du chef de l'opposition dans la clandestinité. Avide de scoop, Hamilton trahit sa maîtresse, l attachée d'ambassade Jill Bryant (Sigourney Weaver), en publiant une information confidentielle : l'imminence d'un putsch militaire. «*J'ai particulièrement apprécié ma participation à **L'Année de tous les Dangers** car mon personnage n'est pas décrit comme un héros, une figure positive dès le début. Guy Hamilton serait même plutôt du genre superficiel, égoïste et intéressé*». Un héros pas si éloigné de Mad Max en fait, les deux hommes n'étant pas des Zorro mais des opportunistes variablement héroïques. Mais, au fil du récit, Guy Hamilton évolue dans le bon sens, se bonifie même si la fuite vers l'Europe clôture son aventure indonésienne.

Après **L'Année de tous les Dangers**, Mel Gibson enchaîne au théâtre sur «Mort d'un Commis Voyageur», une façon de refuser catégoriquement les juteuses propositions cinématographiques qui affluent, y compris celle de Sergio Leone qui lui offre une participation importante dans **Il Était une Fois en Amérique**.

1984 Star depuis peu de temps, Mel Gibson se démène comme il peut avec les aléas du vedettariat. Avec les poings en cette année durant laquelle, à Toronto, il cogne quelques photographes trop collants. Mel Gibson n'est pas toujours, loin s'en faut, le plaisantin adorable qu'il paraît être. Un journaliste américain venu de New York en Nouvelle-Zélande sur le tournage du **Bounty** en sait quelque chose : après cinq minutes d'interview, Mel Gibson le plaque pour ne plus revenir. Il n'aimait tout simplement pas ses questions ! Son mauvais caractère, Richard Donner, futur complice des **Arme Fatale**, le traduit en une formule simple et évocatrice : «*Mel contient en lui beaucoup de colère et d'hostilité*».

Le Bounty donc. À Clark Gable et Marlon Brando succède Mel Gibson dans l'uniforme de Fletcher Christian. En cette année 1888, il voyage pour la troisième fois sous les ordres du Capitaine William Bligh (Anthony Hopkins). Paisiblement jusqu'au jour de la mutinerie à Tahiti. Cette version du **Bounty** signée Roger Donaldson ne ressemble pas aux deux illustres précédentes : Bligh n'est pas l'infâme esclavagiste interprété par Charles Laughton en 1935, mais un officier de marine tentant vaille que vaille d'endiguer des événements qui le dépassent. Si le mauvais rôle ne lui incombe pas vraiment, qui est alors Fletcher Christian, héroïque selon Gable et Brando ? Pour transmettre une conception moins manichéenne de ce Second Lieutenant, Mel Gibson visite la maison du personnage, potasse les comptes-rendus de l'Amirauté, discute de ce matériel biographique avec un psychiatre londonien. Ses conclusions : «*Christian était beaucoup plus jeune qu'on ne l'imagine. Il avait seulement vingt-deux ans lorsqu'il s'est embarqué sur le Bounty. C'est un personnage plus trouble qu'il ne paraît*». Un personnage inconséquent dont le devoir passe au second plan après qu'il ait goûté aux charmes d'une jolie Vahiné.

L'entêté, l'obstiné, c'est Mel Gibson dans **La Rivière** (**The River**) mis en images par Mark Rydell. Il s'agit de son tout premier film tourné dans son pays natal (les prises de vues du **Bounty** se sont essentiellement déroulées en Nouvelle-Zélande et à Tahiti). «*Lorsque j'ai lu le script, j'ai trouvé que c'était une illustration du Rêve américain : votre vie peut être une réussite si vous êtes honnête et travailleur. Un rêve montré de façon réaliste. Mon personnage, Tom Garvey, sait ce qu'il est et ce qu'il veut : le Rêve Américain n'est possible pour lui que s'il vit selon ses principes. L'acquisition de biens matériels ne constitue pas son souci majeur. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on le laisse donner à ses enfants cette existence dure mais équilibrée dans l'environnement naturel qui est le sien. Tom Garvey est un vrai paysan qui ne veut pas entendre parler de barrage, de modernisation dès qu'on touche à la terre de ses ancêtres. C'est un homme libre et qui veut le rester*». Un homme pas très sociable que ce Tom Garvey, fermier dans une vallée du Tennessee inondée tous les automnes par les crues d'une rivière. Malgré l'endettement, les inondations et les incertitudes du lendemain, il refuse de vendre ses hectares à Joe Wade (Scott Glenn), un négociant en maïs désireux d'immerger la vallée pour en faire un bassin de retenue doté d'un barrage. Quitte à travailler dans une usine métallurgique assiégée par des ouvriers grévistes pour boucler les fins de mois, Tom Garvey continue de se battre. Quand ce n'est pas contre son banquier et Joe Wade, c'est contre les éléments... Un beau personnage rustique pour Mel Gibson, de ces pionniers prêts à tout sacrifier pour récolter les fruits de leur labeur sur une terre qui leur appartient.

L'année 84, Mel Gibson la termine sur **Mrs. Soffel** signé Gillian Armstrong, une belle lovestory entre le condamné à mort Ed Bibble et le rôle-titre (Diane Keaton), honnête et pieuse mère de famille, épouse du directeur de la prison où le détenu attend la pendaison en compagnie de son frère (Matthew Modine). Peu à peu séduite par ce voleur accusé du meurtre d'un épicier, Mrs. Soffel se fait sa complice dans l'évasion en lui fournissant des limes, puis devient sa maîtresse. Aussi sobre que se montre Mel Gibson, qui dissimule sa peur de la mort derrière une façade désinvolte, c'est Diane Keaton qui tire la couverture à elle, merveilleuse de pudeur dans le rôle d'une pratiquante fervente découvrant l'ivresse du grand amour romanesque.

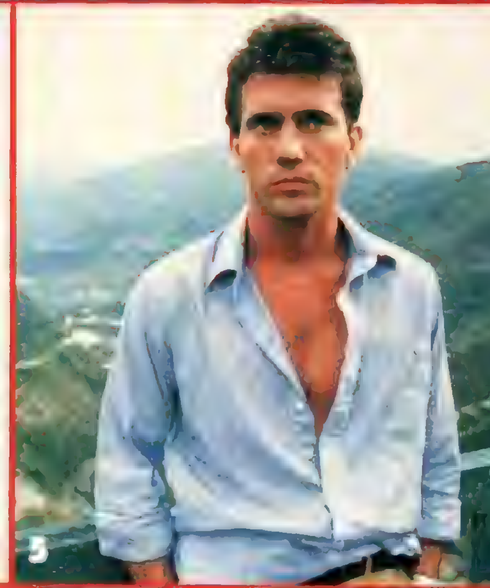
1985 Ni **Le Bounty** ni **La Rivière**, encore moins **Mrs. Soffell** n'ont été des succès significatifs pour Mel Gibson. Les scores au box-office sont honnêtes, sans plus. Quoi de mieux, pour remonter la pente, que de jouer les valeurs sûres ? Pour la troisième et dernière fois, Mel Gibson rentre donc dans les défroques élimées de Mad Max pour **Mad Max 3 : Au-delà du Dôme du Tonnerre**. Toujours au volant, George Miller demande à son ami George Ogilvie, un homme de théâtre essentiellement, de le seconder dans la mise en scène de cette entreprise gigantesque en regard des deux précédentes aventures du Road Warrior. «*Nous entrons dans une ère où tout le pétrole a disparu, et où Max, à sa manière, est un prince : il a su survivre. Et même s'il fait incontestablement partie du monde post-apocalyptique qui l'entoure, il ne compte que sur lui-même. Toutefois, il ne peut maintenir cette attitude parce que ce dont il a besoin pour garder son autonomie - sa caravane de chameaux par exemple - doit être dérobé à autrui. Et lorsqu'il devient clair que l'appât du gain n'est pas une raison suffisante pour lui faire tuer un homme, sa compassion ébranle l'univers tout entier. Il traverse des ténèbres et des épreuves au terme desquelles il annonce une renaissance. La mort de l'ancien et l'affirmation du nouveau*». Ce nouveau, selon George Miller, est un Max touareg, intrus dans la Ville du Troc fondée par Entity (Tina Turner). Au terme d'un combat dans le Dôme du Tonnerre et d'un exil dans le désert, l'ex-flic de la Sécurité Routière devient le guide d'une tribu d'enfants, le Sauveur dont ils entretiennent la légende depuis toujours... Un Mad Max plus doux donc, quasi-christique, bien loin «*du tueur avec des principes moraux*» décrit par Mel Gibson. Ce qu'elle gagne en générosité, sa légende le perd en force brute, tribale et barbare. Le comédien, en quête d'une image rénovée, se prête à la révision du mythe. Mais Mad Max, le vrai, survit toutefois au toilettage commandité par le studio producteur, *Warner Bros*, en quête d'un public familial que lui soustraient les excès du chapitre 2 de la saga. Le troisième est le dernier. De Mad Max, Mel Gibson n'en veut plus, en dépit des régulières rumeurs de come-back au Turbo-Interceptor.

1987 Une année de vacances et Mel Gibson reprend du service. Le producteur Joel Silver et le cinéaste Richard Donner songent aussitôt à lui pour tenir le rôle du flic kamikaze Martin Riggs dans **L'Arme Fatale**, alias **Lethal Weapon**. Ancien des Forces Spéciales de la CIA en Asie, il broie du noir depuis la mort de sa femme. Suicidaire, il trouve un nouveau partenaire en la personne de Roger Murtaugh (Danny Glover), un paisible père de famille qui dégaine rarement. Des tempéraments diamétralement opposés. Les deux flics s'engueulent, s'opposent, se découvrent l'un l'autre et démantèlent un réseau de trafiquants de drogue constitué d'ex-agents des Forces Spéciales. «*Pour **L'Arme Fatale**, j'ai adopté un régime sévère, je me suis laissé pousser les cheveux et j'ai pris l'allure négligée qui me paraissait correspondre à l'état de mon personnage. Riggs est un homme qui s'est replié sur lui-même. Il mène, depuis la disparition de son épouse, une vie quasi-végétative. Il est complètement vidé, il n'attend plus rien de l'existence et flirte dangereusement avec la mort. C'est un homme instable et vulnérable, mais il y a aussi en lui une sorte de bouffonnerie tragique qui me le rendait particulièrement attachant. C'est un rôle à facettes que j'ai eu un énorme plaisir à tenir*». Et Mel Gibson, enthousiaste, de se mettre deux mois avant le tournage à la culture physique, de s'entraîner au tir, aux arts martiaux, notamment le jiu-jitsu, de côtoyer la police de Los Angeles en mission contre des dealers... Très porté sur la bouteille, au point que son médecin le met en garde contre son foi en piteux état, la star prend, lors de ce stage forcé de remise en forme, de bonnes résolutions. Ses qualités athlétiques retrouvées lui valent dans **L'Arme Fatale** son plus important succès à ce jour ■ ■ ■











1 - *Un flic motorisé pour une vengeance saignante* (***Mad Max***)

2 - ***Mad Max 2*** *: plus sauvage, plus barbare, plus rapide, plus cuir que l'original.*

3 - *Franck Dunne, sprinter fourvoyé dans une guerre qui n'est pas la sienne* (***Gallipoli***).

4 - *Une nouvelle conception de Fletcher Christian, un mutin légendaire* (***Le Bounty***)

5 - *Guy Hamilton, un reporter égocentrique et avide de scoops* (***L'Année de tous les Dangers***).

6 - *Un look touareg pour un héros adouci par Hollywood* (***Mad Max 3 : Au-delà du Dôme du Tonnerre***).

7 - *Tom Garvey, un fermier obstiné solidement attaché à sa terre* (***La Rivière***).



8 - *Mel Gibson & Diane Keaton : le prisonnier et sa bienfaitrice* (***Mrs Soffel***).

9 - *Martin Riggs, le plus kamikaze, les plus suicidaire des flics américains* (***L'Arme Fatale***).



1 - Entre la restauratrice Michelle Pfeiffer et le flic Kurt Russell, Dale McKussic, un dealer en quête de rédemption (**Tequila Sunrise**)

2 - Mel Gibson/Danny Glover, un duo de flics ultra-rentables (**L'Arme Fatale 2**).

3 - Mel Gibson/Goldie Hawn : de l'action pour rire (**Comme un Oiseau sur la Branche**).

4 - Gene Ryack : un pilote très préoccupé par le remplissage de poche (**Air America**).

5 - **Hamlet** : une interprétation décente pour une mise en scène pénible.

6 - **L'Arme Fatale 3** : on y vide quelques chargeurs entre deux éclats de rire.

7 - Daniel McCormick : pilote d'essai destiné au congélateur (**Forever Young**).

8 - Justin McLeod : un paria soupçonné de pédophilie (**L'Homme sans Visage**).

9 - Un cow-boy aussi doué pour le tir que pour les cartes dans un western burlesque (**Maverick**).

10 & 11 - William Wallace : héros national écossais. Une légende célébrée par un comédien-réalisateur au mieux de sa forme (**Braveheart**).

mel gibson

■ ■ ■ Entre dépression psychotique et humour de potache, le Mel Gibson de **L'Arme Fatale** assoit pour de bon son statut de grande vedette hollywoodienne. Payante pour lui la formule «flic par deux» chamailleurs et copains comme cochons ! Le comédien y gagne également une image de sportif et vante désormais les mérites de pilules vitaminées dans des spots publicitaires pour la télévision.

1988 *«Sans la participation de Mel Gibson,* **Tequila Sunrise** *n'aurait jamais vu le jour»* avoue Robert Towne, son réalisateur-scénariste. Mel Gibson est ici Dale McKussic, rouage capital dans le trafic de drogue à Los Angeles et dont le meilleur ami de longue date est un flic, Nick Frescia (Kurt Russell). Ses supérieurs le pressent de plus en plus pour le faire tomber. *«Dale McKussic traîne derrière lui un lourd passé. Bien qu'il n'ait tenu qu'un rôle d'intermédiaire et n'ait jamais été en contact avec de jeunes drogués, il a sa part de responsabilité dans leur déchéance. Il en a pris conscience et tente désespérément de se ranger. Mais cet homme discret et effacé n'est pas encore parvenu à liquider son passé. Il sait que ses moindre faits et gestes sont observés par une meute de policiers. Il y a de quoi devenir paranoïaque».* Dale McKussic ou le père tranquille du trafic de dope. *«Mel a son honnêteté, sa pureté et son innocence féroce»* justifie Robert Towne. Un beau rôle effectivement, de malfrat «honnête» soucieux de consacrer plus de temps à son jeune fils.

1989 De «gentil» dealer, Mel Gibson passe de l'autre côté de la barrière pour l'inévitable **L'Arme Fatale 2** (**Lethal Weapon 2**) de Richard Donner. *«Martin Riggs était au plus bas lorsque nous faisions sa connaissance dans* ***L'Arme Fatale****. Il parvenait à résoudre certains de ses problèmes personnels, à surmonter ses tendances suicidaires. La porte est désormais ouverte à une nouvelle approche du personnage ; c'est un des éléments qui m'ont donné envie de tourner cette suite. Mais, bien sûr, Riggs reste accro au danger. C'est sa drogue, et il ne saurait s'en désintoxiquer du jour au lendemain. La différence avec le premier, c'est qu'il évalue mieux les risques et n'a plus envie de mourir».* Auprès de son «sidekick» Martin Murtaugh (Danny Glover) et d'un exaspérant comptable de la pègre traqué par ses anciens employeurs (Joe Pesci), Martin Riggs harcèle Arjen Rudd, un trafiquant de drogue sud-africain protégé par l'immunité diplomatique.
De **L'Arme Fatale** à cette première séquelle, Martin Riggs perd en sérieux, octroie à la rigolade une place plus importante sur son emploi du temps... Gag après gag, le personnage se métamorphose en clown, Mel Gibson ne se faisant jamais prier pour en rajouter dans la gaudriole et le second degré.

1990 La perspective de **L'Arme Fatale 2** drainant vers les caisses de *Warner Bros* de gros bénéfices, Mel Gibson caresse le public dans le sens du poil en mixant une deuxième fois humour hénaurme et action trépidante. Dans **Comme un Oiseau sur la Branche** (**Bird on a Wire**) de John Badham, le comédien récidive, dans la peau de Rick Jarmin, une petite fripouille compromise dans un trafic de drogue. Ayant témoigné contre ses complices, il se place sous la protection du FBI, change régulièrement de nom, de résidence, de travail. Aujourd'hui mécanicien à Detroit, le passé, des ripoux, et Sorenson (David Carradine), fraîchement sorti de prison, le rattrapent. Un malheur n'arrivant jamais seul, son ancienne maîtresse (Goldie Hawn) le retrouve par hasard. *«Devant commencer* ***Comme un Oiseau sur la Branche*** *quelques jours après* ***L'Arme Fatale 2****, je craignais un peu ce brusque changement de registre».* Un changement modeste à vrai dire, le jeu commun des deux films consistant à balancer une plaisanterie, se chamailler avec son ou sa partenaire et enchaîner sur une séquence d'action.

Dans un autre domaine, **Air America** s'adonne également à la comédie, satirique celle-là. Sous la double influence de **MASH** et **Good Morning Vietnam**, la superproduction lourdement déficitaire de Roger Spottiswoode confie à Mel Gibson le personnage de Gene Ryack, jovial baroudeur converti à un bouddhisme qu'il interprète à sa façon. Pilote sur une base secrète au Laos (nous sommes en 1969), il assure un pont aérien avec le Vietnam en compagnie d'autres têtes brûlées. Trafic d'armes, de drogue, tout est bon pour ces hommes. Pas si cupide que ça, Gene Ryack abandonne une précieuse cargaison pour embarquer dans son appareil l'intégralité de la population d'un village menacé. Un acte héroïque qui boucle laborieusement un de ces films transparents, impersonnels, qui contribuèrent à la faillite de sa compagnie de production, *Carolco*.

1991 Lorsqu'est rendue publique l'interprétation d'**Hamlet**, la tragédie de Shakespeare, par Mel Gibson, tout le monde pense à une blague. Malheureusement, ce n'en constitue pas une ! La star prend tellement au sérieux le projet qu'il le produit sous la bannière *Icon*, sa compagnie fraîchement créée. *«On ne vous propose pas un rôle aussi riche et aussi consistant tous les jours»* dit-il. Le rôle d'Hamlet, fils du roi du Danemark empoisonné par son rival Claudius, lequel convole aussitôt en noces avec la veuve. Hanté par le fantôme de son père, Hamlet mène la vie dure à sa mère Gertrude, à Ophélie et aux autres membres de la cour du château d'Elseneur. *«J'ai maintenant une idée plus précise sur le personnage. Mais je crois qu'il m'échappe encore. Il possède tant de facettes, tant de contradictions. Je suis presque parvenu à le comprendre. Mais Hamlet est tellement plus intelligent que moi».* Plus intelligent que le réalisateur Franco Zeffirelli en tout cas, coupable d'une mise en scène plombée, purement décorative. *«C'est l'un des rares films que j'aurais mieux fait de ne pas faire»* conclut l'acteur fourvoyé, respectueux cependant du texte original à la ligne près.

1992 Le parti-pris humour/action de **L'Arme Fatale 2** s'accentue dans **L'Arme Fatale 3** (**Lethal Weapon 3**). On reprend les mêmes devant la caméra (Gibson/Glover/Pesci) et derrière (Silver/Donner) et on recommence en y ajoutant un nouvel élément, féminin et plus coriace qu'à l'accoutumé. *«Il y a dans* ***L'Arme Fatale 3*** *un retournement de situation intéressant. Dans le premier, Murtaugh aidait Riggs à sortir de son marasme. Cette fois, c'est Riggs qui soutient Murtaugh et lui permet de surmonter ses épreuves»* signale Mel Gibson. Ainsi, Martin Riggs prouve à son partenaire qu'il n'a rien du flic en bout de course condamné à une retraite prématurée. Une chasse aux ripoux trafiquants d'armes le rajeunit tandis que Riggs flirte avec l'impétueuse inspecteur Lorna Cole (Rene Russo). Produit et tourné à toute berzingue, **L'Arme Fatale 3** triomphe. Prêt pour un quatrième, Mel ? Non ! *«Enfin, si on m'offre un énorme paquet de pognon, je ne sais pas si je pourrais résister. J'ai quand même six gosses à nourrir !».*
Forever Young a dû quelque temps remplir les assiettes de ces affamés. *«Le scénario m'a ému dès les premières pages. J'ai tout de suite aimé sa simplicité, son romantisme».* Et voilà donc Mel Gibson en Hibernatus, candidat à la cryogénisation après que sa promise soit tombée dans le coma en 1939. Près d'un demi-siècle après, Daniel McCormick, téméraire pilote d'essai, est involontairement libéré de son caisson-congélateur par des gosses. Dérouté dans ce monde étrange, il s'abrite dans la maison d'un de ses sauveurs, fils unique d'une jolie maman en quête d'un compagnon (Jamie Lee Curtis)... De la réalisation figée de Steve Miner, Mel Gibson ne se montre guère satisfait, regrettant de ne pas avoir lui-même assuré la fonction de metteur en scène.

1993 C'est ce qu'il fait pour la première fois sur **L'Homme sans Visage** (**The Man without a Face**), un authentique mélo qu'il n'envisage pas, au départ, d'interpréter. *«Les acteurs que j'avais contactés, dont Jeff Bridges et William Hurt, se sont défilés. Je me suis alors dit que j'étais aussi bien placé qu'un autre pour incarner ce personnage dont je connaissais bien les ressorts. Le tournage m'a demandé un gros effort car je devais me lever tous les matins à cinq heures, me soumettre à trois heures de maquillage, bien préparer les scènes et y tenir mon rôle».* Celui de Justin McLeod, ancien professeur défiguré dans un terrible accident et désormais reclus dans sa maison du Maine. Les soupçons d'une liaison coupable avec un étudiant mort rejaillissent sur lui du fait de son amitié avec Chuck Norstadt, un gamin gravement malade malmené par sa famille. *«Un film sur l'espoir, l'amour et la dignité humaine»* dixit le comédien-réalisateur qui, paniqué à quelques jours du tournage, appelle Clint Eastwood et Peter Weir afin de leur demander conseil.
Cette année-là, *Icon*, sa société de production, accouche de **Ludgwig Van B**, biographie de Beethoven signée Bernard Rose, et Mel Gibson dément formellement toute participation à une version cinéma de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** où il aurait été John Steed.

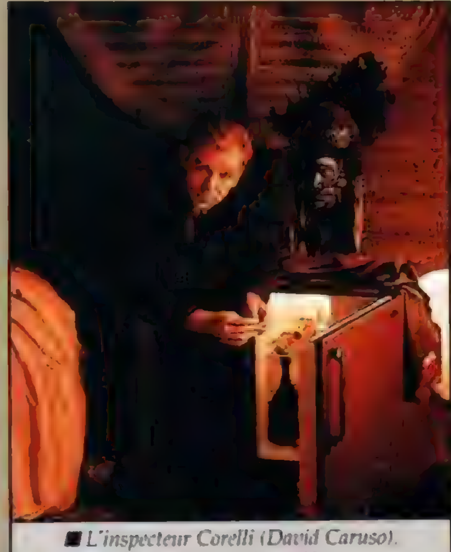
1994 Depuis toujours, Mel Gibson rêve de tourner un western, et les naufrages de «Renegades» chez *Carolco*, puis de «Pancho Villa and Tom Mix» de Tony Scott le frustrent énormément. Il cherche un sujet et tombe sur **Maverick**, adaptation cinéma d'une série TV de 1957. À l'origine du projet, le comédien le propose à son complice Richard Donner. OK immédiat. *«Bret Maverick est un héros nonchalant, à l'humour placide dont le style correspond assez à celui de Mel»* approuve le coproducteur Bruce Davey. Il dit vrai. Mel Gibson s'identifie étroitement avec ce cow-boy as du poker. Des saloons les plus sordides de l'Ouest au riche tournoi sur le casino flottant du Commodore (James Coburn), il tape abondamment le carton, flanqué de la tricheuse Annabelle Blansford (Jodie Foster) et du marshall Zane Cooper (James Garner, interprète du Maverick originel)... **Maverick**, c'est **L'Arme Fatale 3** au Far West, une pantalonnade poussiéreuse dont Mel Gibson ne sort pas grandi malgré la foule qui se bouscule aux portes des salles de cinéma.

1995 L'abandon d'**Assassins** au profit de Sylvester Stallone, de **Sandblast** en faveur d'Eddie Murphy, le désir d'incarner le pompier du remake de **Farenheit 451**, des incertitudes sur la reprise du rôle de Simon Templar dans **Le Saint** pour le cinéma, la prévision du **Ransom** de Ron Howard (où il devrait interpréter un millionnaire offrant une récompense à celui qui lui ramène son fils kidnappé)... Mel Gibson ne manque pas de projets sur le feu. Gentil, il fait une apparition «morphing» dans **Casper** et prête sa voix à l'amoureux John Smith dans **Pocahontas**, le dessin animé *Walt Disney*. Méchant, il menace de casser la gueule à l'auteur d'une biographie non autorisée où il passe pour un ivrogne doublé d'un amateur de filles faciles.
Ses forces, Mel Gibson les investit en tant que cinéaste-interprète de **Braveheart**, grandiose et cruelle épopée. *«Un film comme* ***Braveheart*** *requiert un engagement total, une discipline rigoureuse et une grande concentration. Je me suis durement entraîné, j'ai fait une cure de vitamines, j'ai consulté chaque jour mon chiropracteur. Il n'était pas question de sortir le soir...».* Un sacerdoce obligé à la mémoire de William Wallace, héros de l'Écosse délivré du joug des Anglais en ces années 1300. Un héros historique, authentique, galvanisé par l'assassinat de sa tendre Murron, les volte-face de ses compatriotes, la misère de son peuple, l'amour de la Princesse Isabelle (Sophie Marceau). *«J'ai voué plus d'un an de ma vie à ce film. Chaque minute a été une récompense».* Et **Braveheart** une merveille de reconstitution historique emportée par un vrai souffle épique et la conviction d'acier d'un Mel Gibson à son zénith.

■ Marc TOULLEC ■

Le dernier film malade de William Friedkin prouve qu'Hollywood marche bien au Prozac !

JADE


■ L'inspecteur Corelli (David Caruso), en proie au doute ■

Un millionnaire assassiné, des histoires de cul croustillantes, un inspecteur qui s'acharne sur un couple, ses meilleurs amis, pour découvrir la vérité... Comment le réalisateur de FRENCH CONNECTION et POLICE FÉDÉRALE LOS ANGELES allait-il se sortir du bourbier concocté par le scénariste de BASIC INSTINCT et SLIVER ? En faisant, envers et contre tous, SON cinéma. Sec, troublant, déprimant...

La dernière apparition de William Friedkin dans ces pages date de 1987. À l'époque sortait **Le Sang du Châtiment** (**Rampage**), un film fragile, complexe, désespéré et désespérant, vidé de toute certitude et donc entièrement livré au doute, sur un jeune serial-killer angélique face auquel la justice échoue à décider s'il est sain de corps et d'esprit, ce qui l'enverrait illico sur la chaise électrique. Pour le réalisateur de **L'Exorciste**, **French Connection**, **Cruising** et **Police Fédérale Los Angeles**, **Le Sang du Châtiment** fut un suicide terrible. Se coupant du grand public, Friedkin ramassa les miettes : ses fans qui le considèrent encore comme l'un des plus grands cinéastes en activité. Deux ans plus tard, au marché du film de Cannes, les accros se précipitent à un mystérieux **Rampage's Director's Cut** fabriqué, après le bide de la première version aux États-Unis, pour une reprise sur les écrans américains. Stupéfaction ! Cela demande évidemment à être vérifié, ou revu, mais ce nouveau montage incluant des scènes écartées à l'origine, laisse un très mauvais souvenir aux rares qui l'ont vu : toutes les ambiguïtés ont été soigneusement gommées et le tueur est exécuté. Réquisitoire pour la peine de mort ? Adaptation provocatrice pour le marché américain ? Ou maladresse de la part d'un réalisateur qui semble avoir de plus en plus de mal à imposer son cinéma ?

Son film suivant, **La Nurse**, conçu dans la foulée du succès mondial de **Simetierre**, est une catastrophe. Pour son grand retour après **L'Exorciste** dans un genre qui l'a consacré, Friedkin s'enlise dans une histoire de nounou livrant des bébés en offrande à un arbre maléfique. Malgré les efforts du réalisateur à installer une atmosphère bien pesante, l'ensemble est trop crétin pour ne pas penser à un faux pas.
L'année dernière sort dans l'indifférence générale **Blue Chips**, un film de basket ball avec Nick Nolte et Shaquille O'Neal. Bien qu'il soit largement supérieur à la moyenne des films du genre et aborde des thèmes assez personnels, on se dit alors que la carrière de Friedkin est terminée, que l'homme est rentré dans le rang. Par fatigue... Ou pour survivre...

L'annonce l'année dernière du tournage de **Jade**, réalisé par William Friedkin, produit par Robert Evans (**Le Parrain**), interprété par David Caruso, Linda Fiorentino (**Last Seduction**) et Chazz Palminteri (**Coups de Feu sur Broadway**), excita immédiatement. Ce serait le grand retour du réalisateur au polar, un genre qu'il a transfiguré de film en film. Mais la présence au scénario de Joe Eszterhas (**Basic Instinct**, **Sliver**) mit plutôt le projet sur la pente du thriller psychologique, sous-genre moribond qui engendre un bon film pour trente navets. C'est dire si l'attente de **Jade** fut partagée entre enthousiasme et inquiétude. Car il n'y en allait pas que de la réussite d'un film, mais aussi du futur d'un réalisateur dont le cinéma radical semble ne plus avoir sa place dans l'industrie hollywoodienne.
Variation sur le même thème que **Basic Instinct** - le flic amoureux de la (supposée) meurtrière -, **Jade** est donc difficilement résumable. En dire un minimum sur les personnages, c'est en dévoiler un maximum sur l'intrigue. Sachez malgré tout que l'inspecteur David Corelli (Caruso) enquête sur le meurtre d'un milliardaire. Les premiers indices recueillis font apparaître, dans cette affaire touchant également le procureur de San Francisco (Richard Crenna), une femme à l'identité mystérieuse et à l'activité sexuelle intense, surnommée Jade. Au cours de son investigation mouvementée - on tente de l'éliminer -, Corelli découvre que Jade ne serait autre que Trina (Fiorentino), sa vieille amie aujourd'hui psychologue, mariée à Matt Gavin (Palminteri), un avocat important, lui aussi compagnon des années de faculté. Malgré ses supérieurs qui veulent lui retirer l'affaire pour cause d'implication personnelle, Correlli persiste et se persuade progressivement de la culpabilité de Trina...

Lors de la sortie de **Kiss of Death**, David Caruso livrait le fond de sa pensée sur **Jade**, qu'il avait juste achevé de tourner : *«Il y a du suspense, de la violence, du sexe... Si **Jade** ne marche pas, je ne comprendrai vraiment jamais ce que veut le public»*, s'enthousiasmait-il. Bien que rassemblant tous les éléments d'une parfaite équation commerciale (Friedkin + le scénariste de **Basic Instinct** + la star de ***New York Police Blues*** + la nouvelle actrice sulfureuse d'Hollywood), **Jade** ne devrait pourtant pas déplacer les foules (mais pourvu qu'on se trompe). La raison en est sûrement que Friedkin oppose à l'avalanche de clichés du script un traitement de l'histoire «bizarre», d'une sécheresse incroyable, faisant de **Jade** un film beaucoup plus complexe qu'il en a l'air et donc moins abordable. Car c'est bel et bien sur ce canevas scénaristique qui ne lui correspond absolument pas (un banal whodunit avec interrogatoires et coups de théâtre à répétition), que Friedkin parvient néanmoins à bâtir progressivement un film profondément personnel, c'est-à-dire, comme l'ensemble de son œuvre, entièrement tourné vers l'humain en perdition. Et **Jade** de se positionner comme l'anti-**Basic Instinct** absolu. En ne versant jamais dans le côté défouloir, extraverti, du film de Verhœven et des nanars qu'il a engendrés, Friedkin place **Jade** sous le signe de la frustration, un sentiment évidemment partagé par le personnage principal Corelli.
C'est ainsi que tous les «arguments de vente»


■ Corelli entre ses amis d'enfance, Matt Gavin (Chazz Palminteri) et son épouse Trina (Linda Fiorentino) ■

■ *Corelli dans les tripots du Chinatown de San Francisco. Atmosphère...* ■

du film sont intégrés dans cette logique de la frustration : le sexe n'est pas joyeux (peu de désir, on pleure pendant l'acte), l'identité du coupable est dévoilée naturellement, sans aucun effet, le final reste en suspens, et l'action se soustrait aux standards hollywoodiens. Il faut voir par exemple les quelques cascades de **Jade** : ce qu'un cinéaste «commercial» aurait filmé sous cinq angles différents, avec force ralentis et montage à rallonge, Friedkin l'arrache à ses risques et périls caméra à l'épaule, avec une brutalité qui fait passer le John Mc Tiernan d'**Une Journée en Enfer** (employant souvent la même méthode) pour un réalisateur grossier. Il faut voir également la fermeté avec laquelle Friedkin ne sert pas la soupe à un scénario dont on peut supposer qu'il en tenait une sacrée couche dans son rapport à l'Asie et ses célèbres mystères. Renseignements pris dans un tripot, course dans un théâtre où se joue une pièce traditionnelle, poursuite automobile dans Chinatown pendant une procession... Friedkin évite bien de se frotter à ces clichés : il les traverse, encore une fois brutalement, et leur préfère pour créer l'atmosphère du film, la partition de James Horner, proprement terrifiante, et la photo superbe, intime, très seventies d'Andrzej Bartowiak.

Si **Jade** n'atteint jamais les sommets de la carrière de Friedkin, il constitue néanmoins un film obsédant, troublant, bouleversant par moments, qui ne connaît pas le sens du mot compromis, même dans ses défauts. Dans l'Hollywood des années 90, où la chasse au spectaculaire et la traque perpétuelle du «best action hero» sont des lois de plus en difficiles à transgresser, **Jade** apparaîtra comme un parti-pris dangereux, un film «contre», une œuvre... pure. C'est déjà énorme, et laisse plein d'espoir pour le futur d'un cinéaste rappelant ici qu'il est indispensable.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente David Caruso dans une production **Paramount Pictures** *JADE* (USA - 1995) avec Linda Fiorentino - Chazz Palminteri - Michael Biehn - Richard Crenna **photographie de** Andrzej Bartkowiak **musique de** James Horner **scénario de** Joe Eszterhas **produit par** Robert Evans - Craig Baumgarten - Gary Adelson **réalisé par** William Friedkin

29 novembre 1995 — **1 h 35**



■ *Les époux Gavin : une étreinte dépassionnée, quasi-désespérée* ■



■ *Trina, une beauté ténébreuse à l'identité double* ■

JUDGE DREDD

PRESSE ZAPPING

Sylvester Stallone et un héros aux méthodes radicales : deux raisons pour voir JUDGE DREDD par le petit bout de la lorgnette. L'occasion pour les Critics de ressortir leurs formules toutes faites...

Bien que très fraîchement accueilli par son public potentiel, **Judge Dredd** a plutôt eu bonne presse. Il faut dire que la couverture médiatique, énorme, d'un tel film se passe généralement d'un regard critique. Il suffit souvent d'écrire le titre et de poser une photo de Stallone agrémentée de trois informations (histoire, budget, vie privée de Stallone) pour boucler son papier promo et n'émouvoir personne. Mais dans la presse, c'est connu, il y a les rebelles, ceux qui ne se soustraient pas à une quelconque logique commerciale, refusent en bloc le plan marketing et revendiquent à longueur de texte le droit à l'indépendance. On les appelle les Critics. En l'an de disgrâce 1995, ils font régner la loi cinématographique et appliquent leur sentence au box-office. Fruits d'une expérience d'ADN ayant débouché sur un clônage en règle, les Critics livrent une guerre sans merci aux terribles attaché(e)s de presse qui les harcèlent... (rhô d'accord, j'ai encore pété un plomb...).
Je reprends : ces critiques intègres n'ont donc pas aimé **Judge Dredd** - c'est bien, ils ont du goût - et le disent - c'est bien, ils ont du courage. On attend alors, fiévreux, une analyse pertinente de ce naufrage dans l'adaptation du comics culte anglais, une réflexion passionnante sur la place, le cul entre deux chaises, du film de Danny Cannon, une interprétation brillante d'un mode de production qui trouve ici ses limites... Mais bon, cela demanderait un peu de travail, alors mieux vaut débattre du film en ces termes : **Judge Dredd** est fasciste et Stallone aussi et en plus Stallone est nul. C'est facile, sans risques, et on se sent plus intelligent, après !

fachos, les marrons !

On connait bien la référence fasciste en matière de cinéma : l'inspecteur Harry. Vous savez cet enculé de Clint Eastwood qui prônait l'auto-défense dans les années 70, mais maintenant on n'est plus très sûr. Mais bon, ce qui marche pour l'un ne marche pas forcément pour l'autre - cela s'appelle de la vigilance - et pour Stallone, pas besoin de recul. Ça faisait longtemps que ses films n'avaient pas donné l'occasion de dire qu'il était faf (**Rocky 5** et sa logique d'extermination des boxeurs ?, **Arrête ou ma Mère va Tirer !** et son discours alarmiste sur la déliquance sénile ?), et du coup, on va pas rater **Judge Dredd**.

Ainsi, INFOMATIN s'inquiète dans son chapeau : *«Sur fond d'idéologie douteuse, Stallone fait le ménage à coup de kalachnikov»*. Cherchez pas, l'idéologie douteuse, c'est forcément le fascisme (ah non, le communisme, c'était dans les années 50, mon pote).
LES ÉCHOS (co... co... co... ...) lui emboîte le pas dans le non-dit significatif. Après un titre tonitruamment débile : *«Débilité tonitruante»*, le texte explique : *«À l'évidence conçu pour les chères têtes blondes que, décidément, on prend pour de vrais idiots, ce film attristant par sa débilité tonitruante et sa morale manichéenne n'étonne même pas»*. Cherchez pas, morale manichéenne, c'est fascisme aussi.
LE PROGRÈS, lui, lâche le mot, mais en marchant sur des œufs : *«(...) **Judge Dredd** s'avère un brin bavard. C'est fou ce qu'ils peuvent avoir à se raconter. Ces discussions nous aident à suivre le cours de l'histoire, certes, mais il faut bien dire qu'on s'en fiche un peu. En plus c'est souvent pour dire des âneries un tantinet «facho». Bref, on préférait **Robocop**»*. **Robocop**, ce grand film libéral bizarrement inspiré du comics *Judge Dredd* !
Plus couillu, le Critic d'À SUIVRE attaque son papier sèchement : *«À moins que vous ne soyez un chaud partisan de la peine de mort, vous trouverez comme moi ce film très politically incorrect... voire facho»*.
Un avertissement décliné par LIBÉRATION dans son résumé de l'histoire : *«En 2139, ce qui reste de la civilisation, après une joyeuse salve de guerres atomiques, s'est ramassé dans des foutoirs urbains où il pleut tout le temps et où règnent «le crime et la dépravation» (dixit le dossier de presse qui a sa carte au FN)»*. Ce qui constitue une attaque personnelle à l'auteur du dit dossier de presse, notre estimé pigiste Julien Carbon, dont la signature est fréquente dans les pages télévision de... LIBÉRATION (et j'arrête là, parce qu'il ne faut pas laver son linge sale dans la famille des autres !).
Quant à LES INROCKUPTIBLES (aux INROCKUPTIBLES, vous êtes sûr ?), ils surtitrent : *«La société idéale selon Stallone Musclor a de quoi faire mouiller les droites les plus dures»*, puis titrent : *«Rêve de faf»*, avant de développer un point de vue à sens unique, très virulent, et peut-être aussi faf que le fascisme qu'il est censé dénoncer.

délit de sale gueule

Bon, le fascisme, passe encore si l'acteur est beau et bon (Harrison Ford dans **Jeux de Guerre** par exemple, ça va). Mais Stallone, sa gueule et son jeu ne reviennent pas à certains.
LA VOIX DU NORD ouvre le ban : *«Contrairement à Arnold Schwarzenegger et Bruce Willis, Sylvester Stallone ne prend pas un plaisir masochiste à se caricaturer et semble inconscient de l'image misérable qu'il véhicule»*. Une image misérable soigneusement entretenue par certains média, fermant les yeux sur les réussites de l'acteur pour mieux lui cracher dessus en cas de défaillance.
OUEST FRANCE en rajoute une couche et n'épargne pas à l'occasion le Judge Hershey : *«Stallone fait du Stallone et offre un visage inexpressif digne d'un reportage animalier. Sa partenaire, Diane Lane, ne semble pas dépaysée. L'ancienne compagne de*



■ *Stallone : son arme est aussi grosse que son fascisme* ■

Christophe Lambert, qui s'y entend en regard bovin, est l'interprète fade d'un personnage sans intérêt».
TÉLÉRAMA persiste dans l'attaque gratuite : *«Il pèse des tonnes, avec son armure et sa grosse moto, il aboie plus qu'il ne parle, et l'essentiel de son jeu est concentré dans le rictus carnassier qui envahit en toute occasion l'écran»*. C'est vrai que Stallone dans **Judge Dredd** en fait ni plus ni moins que Clint Eastwood dans **L'Inspecteur Harry**, mais les Critics ont la mémoire courte.
LA CROIX L'ÉVÉNEMENT attire lui l'attention sur un détail d'importance : *«À suivre : le centimètre d'amplitude qui, dans la moue du héros, traduit ses états d'âme»*. Comme si le Judge Dredd devait sortir de l'Actor's Studio (déjà mauvais, le film aurait été catastrophique !).
Quant aux filles de 20ANS, elles continuent, après **Batman Forever** (voir numéro précédent), d'aligner proprement les super-héros, avec humour, et alors on leur pardonne : *«LA TAC-TIC* (de Stallone) *: Un regard turquoise (merci les lentilles) de merlan frit, une bouche qui tombe, et quelques strips chastes dans les vestiaires»*. Et d'ajouter : *«HAPPY END : Bof. Au lieu de prendre le contrôle de Méga Cité et de culbuter sa collègue qui n'attend que ça, il choisit de reprendre son job sur sa "moto-crottes"»*.
Ce qui vaut quand même mieux que toutes les accusations de fascisme réunies pour démolir un film !

■ **Zébulon** ■



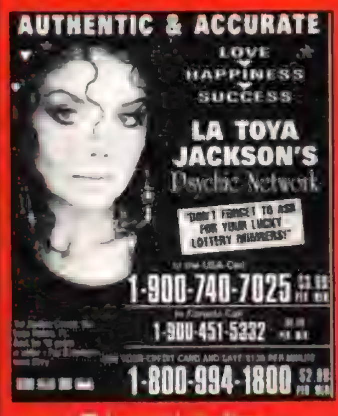
■ *Stallone : une sale gueule. En plus, il pue sous les bras* ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

Spécial «ils sont givrés»

(ou alors ils dégivrent sévère)



■ *La pub de La Toya. À elle, pas besoin de lui [illegible] elle est dans la bande !* ■



■ *Le Michael [illegible]* ■



■ *Le Michael [illegible]* ■

■ Les membres de la famille Jackson ont l'air d'avoir tous complètement pété les plombs. La Toya est devenue voyante par téléphone et passe des pubs dans des revue à scandales pour attirer les gogos. Ses prédictions doivent être du même tonneau que sa voix quand elle chante : complètement fausses. Quand à Michael, il sombre dans la parano la plus totale. Invité pour la cérémonie de remise des MTV Video Awards, l'ex-Bad avait tellement peur d'être reçu comme un chien qu'il a prévu le coup. A l'entrée de la salle, il a fait placer une cinquantaine de jeunes comédiens chargés de hurler «Michael ! Michael ! We love you ! Aaaahhh !» pour faire bien. Dans la salle, de peur de se faire huer, il a exigé que *MTV* passe une bande d'applaudissements enregistrés après son numéro au cas où le public réagirait mal. Heureusement pour lui, et pour les gens de *MTV* aussi d'ailleurs, il a remporté un triomphe et la bande est passée à la poubelle. Autre paranoïa, le roi de la pop est de plus en plus obsédé par son image. Il exige que toutes les photos publiées dans la presse soient retouchées et vérifiées par ses soins. Il faut dire que le «scream» est en [illegible] lement d'opérations de chirurgie [illegible]thétique que l'état de son visage [illegible]quiète. Les médecins lui auraient d'ailleurs fortement [illegible] de ne pas rester près d'un [illegible] de peur de se voir fondre.

■ En Chine Populaire, les films américains connaissent un grand succès. Il faut dire que les distributeurs chinois ont trouvé le truc pour traduire les titres des gros films d'action. Chaque star devient un personnage récurrent. Par exemple, dans la Cité Interdite, Schwarzennegger est connu comme Le Diable. **Terminator** est devenu «Le Diable Terminator», **Kalidor** «L'Étoile Rouge du Diable», **Un Flic à la Maternelle** «Le Diable Roi des Enfants», et **Junior** «Le Diable Jr». Logique. Pour Stallone, on a trouvé le charmant nom de Guerrier. Ainsi **Cliffhanger** s'intitule «Le Guerrier de la Montagne», **Demolition Man** «Le Super Guerrier de la Police» et **Judge Dredd** «Le Super Guerrier de la Police de tous les Temps». Mais Sly a un supérieur redoutable puisque Steven Seagal a été élu Général Guerrier derrière la Grande Muraille. Là-bas, **Piège en Haute Mer** devient «Le Général Guerrier Diabolique», et **Terrain Miné** «Le Général Guerrier dans une Impasse». On termine par le plus mignon. Pour les Chinois, Demi Moore est surnommée Pêche Colorée. **Proposition Indécente** s'est donc transformé en «La Transaction de Pêche Colorée» et **Harcèlement** en «Les Secrets de Pêche Colorée». Les distributeurs chinois ne savent pas encore si le prochain film de Demi, **Striptease**, va s'appeler «Pêche Colorée sans la Peau» ou «Le Noyau de Pêche Colorée».

■ Une autre histoire de titre. *Miramax* a acquis les droits américains de **Gazon Maudit** et se retrouve bien embêté. Comment donc traduire le titre ? Bien sûr «The Cursed Lawn», traduction littérale, ça sonne bien, mais vu que cette expression n'a aucun deuxième sens en anglais, le public américain pourrait croire qu'il s'agit d'un film d'horreur avec un démon surgissant du jardin. Ça «brainstorme» donc très fort dans les bureaux de *Miramax*. Aux dernières nouvelles, ils hésitaient entre une référence poétique genre «A Bird in the Bush» (un oiseau dans le buisson) ou jouer sur le côté français genre «French Twist». Un des publicitaires s'est dit que ce ne serait pas mal d'organiser un petit tapage autour du film et a proposé «She's Licking my Wife's Pussy» ou «Pussy from Hell». Il paraît qu'il s'est fait virer aussi sec !

■ Jack Nicholson a fait très fort au dernier festival de Venise. Venu là pour promouvoir **Crossing Guard**, le dernier film de Sean Penn, il s'est adonné au rituel des séances photo. Voulant faire le malin, il est monté sur une gondole, a emprunté la rame et le chapeau du gondolier et s'est mis à chanter en hurlant «O Sole Mio». Mais le gros malin n'est plus aussi svelte que dans le temps. Il a perdu l'équilibre et s'est écroulé de tout son long dans le canal cradingue de la Cités des Doges. Quand on l'a retiré de l'eau, il paraît qu'il ne sentait pas vraiment la rose. Le photographe, bien gentil, lui a remis le film de ses exploits. L'imbécile !

■ Une chose étrange est arrivée lors de la post-production de **Dangerous Mind**, sorte de «Cercle des poètes disparus in the hood» avec Michelle Pfeiffer, qui remporte un gros succès outre-Atlantique. Andy Garcia, qui joue le petit ami de la belle Michelle, a vu son rôle complètement disparaître au montage. Les producteurs ont pensé qu'une histoire d'amour alourdirait l'histoire de cette prof d'anglais qui enseigne dans un collège d'un quartier réputé difficile. Du coup, trois semaines de tournage ont été foutues en l'air. Vous avez dit gaspillage ?

■ On sait que les producteurs de **USS Alabama** ont demandé à Quentin Tarantino de venir jeter un œil à leur scénario et d'y ajouter une ou deux blagues. C'est ainsi que deux marines se foutent sur la gueule pour savoir quel est le meilleur dessinateur du Surfer d'Argent et qu'un officier devient un cinéphile féru de films de guerre. Bref, Tarantino a rajouté deux ou trois conneries dans un script plutôt aride à l'origine. Ce que l'on sait moins, c'est le montant de ces quelques heures de boulot pour le père Quentin. Il a touché 650.000 dollars. Ça fait 1.625.000 francs la blague.

■ Scène de ménage à une soirée entre Kate Moss, le top-model le plus maigre du monde, et son petit copain Johnny Depp. La jeune femme aurait filé un coup de poing en plein dans la figure de Johnny. Par la suite, elle se serait excusée en lui disant : «Désolé, je suis un peu irritable, mais, il faut me comprendre, je n'ai pas mangé depuis un an !».
(Bon écoute Choumchoum, y'a pas de quoi en faire un fromage : Tarantino, 1.625.000 francs la blague, et toi que dalle, d'accord. Mais le truc si tu veux, c'est que Tarantino c'est drôle... Zébulon)

■ A l'époque où tout allait bien entre Roseanne Barr et son ex-mari Tom Arnold, la grosse star déclarait à qui voulait bien l'entendre que son Tom chéri possédait un engin aux proportions gigantesques. Aujourd'hui, après un divorce houleux, les termes sont moins élogieux et Roseanne est largement revenue sur ses dires, accusant même la chose d'être parfois défaillante. D'ailleurs, quand on demande à Tom Arnold ce qu'ils pense des rétractations de son ex-femme, il répond : *«Vous savez, même un Boeing 747 paraît petit quand il atterrit dans le Grand Canyon»*. A propos d'avion, on ne peut pas dire que tout cela vole très haut.

■ Une étude dans un canard américain a montré que 21% des personnes interrogées faisaient l'amour avec la télé allumée. À votre avis, quel est le film qui leur donne le plus envie de se jeter l'un sur l'autre ? **Basic Instinct** ? **Neuf Semaines et Demie** ? **L'Orchidée Sauvage** ? Tout faux. Le film qui excite le plus les Américains quand il passe à la télévision, c'est **Le Magicien d'Oz**. Alors quand le lion part à la recherche du courage, l'épouvantail à la recherche de l'intelligence, l'homme de fer à la recherche d'un cœur et Dorothy à la recherche du chemin pour rentrer chez elle, 21 % des couples américains se jettent sur leur canapé à la recherche... d'un peu d'action.
*(Ah oui, mais alors là je comprends. On parle tellement partout du **Magicien d'Oz** comme d'un chef-d'œuvre, que les gens se disent tous : chouette chéri, y'a un chef-d'œuvre ce soir à la télé ! Et après, ils voient le film, et ça n'a tellement rien à voir avec **L'Arme Fatale** que paf, un petit coup et au lit. Ce qui m'étonne en fait, c'est qu'il y ait 79% de couples qui, en regardant **Le Magicien d'Oz** ne pensent pas à se toucher... Zébulon)*

■ **John CHOUMCHOUM** ■


BRUCE WILLIS
JANE MARCH
dans
COLOR OF NIGHT
Dans sa version intégrale exclusive à la vidéo, un thriller torride à vous glacer les sangs
BRUCE WILLIS JANE MARCH
Un tueur
COLOR OF NIGHT
VIDEO FILM OFFICE
Actuellement en vente partout



■ Johnathon Schaech ■

the doom generation

Boire des bières, taper l'incruste dans des boites techno, fumer des cigarettes, manger des nachos et baiser, il n'y a que ça qui intéresse la Lolita perverse Amy Blue et le presque niais Jordan White, deux adolescents à la dérive. Des purs produits de la génération *MTV*. Ils croisent leur oiseau de malheur en la personne de Xavier Red, un vagabond étrangement séduisant. En faisant sauter la tête d'un caissier de supérette d'un coup de fusil, ce dernier entraîne les deux teen-agers dans une cavale dantesque et loufoque, une sorte de remake d'**Easy Rider**, mais sans grosses bécanes. Traqués, ils mettent les bouts et croisent des personnages aussi dangereux que haut en couleurs, dont un groupuscule nazi usant d'une grosse cisaille pour castrer ses victimes...

Défini comme *«un cauchemar psychédélique, surréaliste, post-moderne, sexy et comique jusqu'à l'outrage»*, **The Doom Generation** est l'œuvre de Gregg Araki, un cinéaste underground jusque là cantonné dans le cinéma gay. *«**The Doom Generation** est mon premier film hétérosexuel mais il est beaucoup plus subversif, provoquant et osé que les précédents»* affirme-t-il. À raison quoique le côté hétéro s'étiole souvent sous les assauts répétés de Xavier Red (une version destroy du personnage incarné par Terence Stamp dans le **Théorème** de Pasolini) qui drague ouvertement Jordan White et lui vante les vertus du triolisme. Sorte de mauvais trip, de road-movie déjanté, fleuri par le vocabulaire le plus ordurier jamais entendu (à faire rougir les malfrats de **Reservoir Dogs** !), **The Doom Generation** aboutit à un constat nihiliste sous forme de conclusion apocalyptique. Une petite apocalypse locale où nazillons castrateurs et agents de l'État se vident de leur sang sur le drapeau américain. Parfois pénible dans ses excès sanglants, volontiers gore (les têtes et bras sautent allègrement), ironiquement dégueu surtout lorsqu'il cadre en gros plan un hot-dog baveux, *«**The Doom Generation** est le film le plus adolescent dégling' qui mettra fin à tous les films adolescents dégling' et, oh yeah, c'est aussi une comédie et une belle histoire d'amour»* dixit toujours Gregg Araki. Une comédie qui fait grincer les dents et une love-story qui s'épanouit dans une combinaison amoureuse comme il ne s'en pratique pas dans ***Classe Mannequin*** et ***Le Miel et les Abeilles***. D'ailleurs, au public de ces nobles représentants de la création française, nous déconseillons formellement **The Doom Generation**.

■ Marc TOULLEC ■



■ Rose McGowan ■

Haut et Court présente James Duvall - Rose McGowan - Johnathon Schaech dans une production **UCC Images/The Teen Angst Movie Company/Desperate Production/Why Not Productions** ***THE DOOM GENERATION*** (USA/France - 1995) avec Cress Williams - Skinny Puppy - Dustin Nguyen - Heidi Fleiss **photographie de** Jim Fealy **musique de** Curve - Love a Rockets - Cocteau Twins - The Wolfgang Press - Meat Beat Manifesto - Lush - Babyland **produit par** Andrea Sperling - Gregg Araki - Nicole Arbib - Pascale Caucheteux - Grégoire Sorlat **écrit et réalisé par** Gregg Araki

15 novembre 1995 **1 h 24**

(Lire également article in *Impact* 57)



■ *Nick Hope (ci-dessous avec Claire Benito et deux groupies)* ■

bad boy buddy

Buddy, c'est de la graine de tueur en série, mais son parcours se détourne vite des sentiers sanglants et fantasmatiques empruntés par Ted Bunty, Henry Lee Lucas et autre Ed Kemper. À 35 ans, Buddy sort enfin du misérable et crasseux deux pièces dans lequel l'élève une mère honteuse d'avoir été mise enceinte par un repris de justice. Et quelle éducation ! Privation, obscurantisme (pour freiner son désir de liberté, Mère lui raconte que l'air extérieur est nocif), inceste, flagellation... Les choses ne s'arrangent pas lorsque réapparaît Pop après 18 ans d'absence. Au terme de retrouvailles particulièrement corsées, Bubby étouffe ses parents. Prudemment, il s'évade de son cloaque et découvre le monde. Un monde auquel il se heurte comme on se taperait la tête contre un mur. Au fil des rencontres, de candides assassinats, il intègre un groupe rock dont il devient le chanteur vedette. L'amour, il le trouve en la personne d'Angel, une infirmière bien en chair dévouée aux malades mentaux...

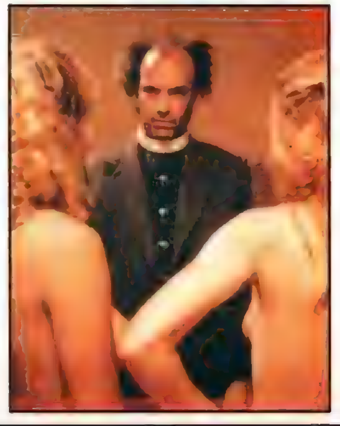
Quel film ! Un conte de fée moderne, adulte, provocateur, libre de toute contrainte moraliste et plastique. Un **Forrest Gump** sans concession, l'histoire d'un neuneu qui n'est ni Tom Hanks ni un quelconque Enfant Sauvage. Un film qui tourne le dos à tout ce que le cinéma commercial, et d'auteur même, produit actuellement. Né en 1951 du côté d'Amsterdam, Rolf de Heer possède cette différence, cette autonomie artistique et cette volonté de pourfendre les tabous qui font la puissance du Paul Verhœven période hollandaise. Réalisateur d'un film pour enfants (**Tail of a Tiger**), de deux films de science-fiction (**Incident at Raven's Gate** et **Epsilon**) et auteur d'une cinquantaine de documentaires industriels, le cinéaste ne caresse pas le spectateur dans le sens du poil. Bad Boy Bubby part sur une première partie claustrophobique, suffocante, incommodante à force de saleté, de dépravation. Lorsque l'intrigue se prolonge à ciel ouvert, Rolf de Heer voltige du comique au tragique, du picaresque à la love-story, de l'humour noir à l'émotion pure. Impossible d'enfermer **Bad Boy Buddy** dans un genre. En roue libre, il décolle lorsque Buddy, vociférant dans un micro les mots qu'il a appris durant sa démente odyssée, amorce sa carrière de rock-star des antipodes devant un public déchaîné. Des instants magiques qui doivent autant à la personnalité de Rolf de Heer qu'à la fabuleuse interprétation de Nick Hope, un comédien plus qu'habité, hanté de l'intérieur par son personnage.

■ Marc TOULLEC ■

ABI Films et **Alain Taïeb Productions** présentent Nick Hope dans une production **Fandango/Bubby PYT/Australian Film Finance Corp/Domenico Procacci et Georgio Draskovic** ***BAD BOY BUBBY*** (Australie/Italie - 1993) avec Claire Benito - Ralph Cotteril - Carmel Johnson **photographie de** Ian Jones **musique de** Graham Tardif **écrit, produit et réalisé par** Rolf de Heer

1er novembre 1995 **1 h 52**







■ *Hugh O'Connor* ■

le manuel d'un jeune empoisonneur

Le thème du tueur en série inspire de plus en plus les cinéastes. À tel point qu'aujourd'hui, on peut se permettre d'affirmer qu'il est bel et bien devenu un genre à part entière. Il a ses hits (**Le Silence des Agneaux**), ses films-culte (**Henry, Portrait of a Serial Killer**), ses auto-parodies volontaires (**C'est Arrivé près de chez vous**), ses auto-parodies involontaires (**Tueurs Nés**), ses parodies tout court (**Fatal Instinct**, **Le Silence des Jambons**) et ses perles noires. **Le Manuel d'un Jeune Empoisonneur**, inspiré d'un fait divers anglais, en est une. Un film méchant, violent, malsain, glauque et... très drôle.
1961, dans la banlieue de Londres. Graham (incroyable Hugh O'Connor) est un adolescent de 14 ans d'une rare intelligence et apparemment sans histoire. Une seule chose le passionne : la chimie. Il s'enferme des heures entières dans sa chambre pour jouer avec son kit du parfait «petit chimiste». Il répertorie toutes ses expériences dans un cahier parfaitement tenu. Sa passion se transforme en obsession quand il découvre l'Antimoine, un poison mortel qui, traité d'une certaine façon, peut donner naissance à un diamant pur. Mais ses expériences échouent et faute de pureté ultime, il ne reste que le poison. Graham décide alors de se spécialiser dans la toxicologie et multiplie les expérimentations... sur sa famille et ses amis. Avec des résultats excellents. Il écarte un rival amoureux grâce à un petit sandwich «assaisonné». Sa belle-mère meurt dans d'atroces souffrances après une longue maladie bien entretenue par les «remèdes», à base d'Antimoine et de Thallium (un métal lourd qui détruit doucement tous les organes), que lui administre régulièrement Graham. Sa sœur devient borgne. Et son père finit à l'hôpital. Une réussite totale, donc. Un peu trop peut-être. La police s'étonne, enquête, et le petit Graham se retrouve pensionnaire dans un hôpital psychiatrique pour une durée indéterminée. Huit ans plus tard, Graham, toujours aussi machiavélique, s'arrange pour mystifier un psychiatre et faire croire en sa guérison. Le patient empoisonneur est déclaré guéri et remis en liberté. Il se fait embaucher dans une usine d'optique bourrée de produits chimiques. Tout un monde d'expérimentation s'ouvre alors devant notre petit génie...
Ne vous y trompez pas, le ton badin et humoristique de ce résumé, qui est aussi celui adopté par le film, cache en fait une des œuvres les plus morbides et les plus malsaines jamais vues à ce jour. Le film est divisé en trois parties que l'on pourrait séparer ainsi : 1) Graham à la maison, 2) Graham chez les fous, 3) Graham à l'usine. Trois parties traitées de façon radicalement différentes. La première ressemble à une comédie noire à l'ambiance très british mais jamais surfaite, pas comme ce pudding congelé et sans saveur qu'est **Petits Meurtres entre Amis**. La seconde nous entraîne dans un véritable cauchemar éveillé où l'atmosphère de folie et de paranoïa est presque palpable. Quand à la troisième partie, elle s'apparente plus au thriller. Le récit développe un suspense autour de la culpabilité et des exactions de Graham. Le tout baignant dans une morbidité ambiante renforcée par des scènes-choc effrayantes, voire carrément traumatisantes. Benjamin Ross, dont c'est le premier film, nous propose un voyage dans l'univers de ce petit génie psychopathe obsédé par la chimie. On vous conseille d'accepter l'invitation, le film est passionnant. Mais, attention, nous ne vous offrons aucune garantie d'en ressortir indemne.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Haut et Court présente Hugh O'Connor & Antony Sher dans une production **Mass Production** ***LE MANUEL D'UN JEUNE EMPOISONNEUR (THE YOUNG POISONER HANDBOOK*** - Grande-Bretagne/France/Allemagne - 1995) avec Charlotte Coleman - Paul Stacey - Charlie Creed-Miles - **photographie de** Simon Mein **musique de** Robert Lane & Franck Strobel **scénario de** Jeff Rawle & Benjamin Ross **produit par** Sam Taylor **réalisé par** Benjamin Ross

18 octobre 1995 **1 h 40**

traque sur internet

Traque sur Internet le confirme, on se souviendra plus d'Irwin Winkler/producteur que d'Irwin Winkler/réalisateur. D'un côté : **Rocky**, **On Achève bien les Chevaux**, **Le Point de non Retour**, **L'Étoffe des Héros**, **Raging Bull**, **Les Affranchis**... Un palmarès éloquent ! De l'autre : **La Liste Noire** (sur la chasse aux sorcières à Hollywood, avec De Niro : transparent), **La Loi de la Nuit** (remake des **Forbans de la Nuit**, avec De Niro encore : involontairement drôle) et ce **Traque sur Internet**, accessoirement thriller high-tech surfant sur un phénomène neuf, mais surtout véhicule pour Sandra Bullock, soudainement promue star et «femme la plus sexy de l'année» aux États-Unis, ce qui a quand même surpris l'intéressée en premier (et on la comprend !).
Sandra Bullock est donc ici Angela Bennett, une as de l'informatique rivée devant son ordinateur, vivant quasiment en autarcie, qui devient rapidement par un tour de passe-passe l'ennemie numéro un d'un groupe d'infoterroristes piratant les gros systèmes informatiques dans le but de «vous verrez bien». En guise de macguffin, une disquette magique qui permet d'infiltrer tous les réseaux voulus, de modifier les fichiers, et éventuellement de donner une nouvelle identité, un nouveau passé à un individu. C'est exactement ce qui arrive à Angela Bennett, désormais Ruth Marx, une prostituée dont le casier judiciaire est bien garni. Recherchée à la fois par la police et les terroristes informatiques, Angela se retrouve dans de beaux draps...
Sorte de **Fugitif** au féminin saupoudré d'un soupçon de **La Firme**, **Traque sur Internet** repose entièrement sur l'incapacité de l'héroïne à prouver sa réelle identité, ce qui permet aux scénaristes de se fourrer dans un sale pétrin d'invraisemblances et de vaines justifications, dont la plus «drôle» est quand même l'amnésie de la maman d'Angela, atteinte de la maladie d'alzheimer ! Si on peut plus se fier à sa mère, alors... Totalement tirée par les cheveux, l'intrigue a donc du mal à exister, comme le film dans son ensemble, plongé dans un grave état de léthargie. Rien ne semble réveiller son mauvais déroulement, pas même une poignée de scènes d'action indigentes, dont cette poursuite automobile qui se termine dans le fossé avant d'avoir débuté, ou cette partie de cache-cache dans un manège de chevaux de bois, figure imposée au coefficient faible que Winkler rate pourtant de façon magistrale. **Traque sur Internet** pourrait se contenter d'un joli zéro pointé s'il ne s'avérait finalement remarquable en un point particulier : sa rare laideur. Si des gros machins informes comme **Harcèlement** ou **Sliver**, à ranger dans le même genre, déploient un éventail conséquent de luxes pour, à défaut d'intéresser, en mettre plein les mirettes, **Traque sur Internet** et son gros budget refusent de bout en bout de se livrer à une quelconque mise en scène, à la moindre exploitation de l'espace ou de la lumière, au minimum de mise en valeur des acteurs. Ainsi, la pauvre Sandra Bullock, dont le personnage est déjà à la base ingrat (genre vieille fille coincée du cul), se fait défigurer au bout de trois quarts d'heure, puis passe le reste du film avec un pantalon mal taillé lui dessinant une culotte de cheval assez déplacée. Très sexy ! **Traque sur Internet** pose en fait la question du suspense en des termes nouveaux : il y est moins question de l'avenir de l'héroïne que de la faculté du réalisateur à, non pas réussir, mais simplement tenter quelque chose, comme faire du cinéma par exemple. Cela a le mérite de retenir l'attention et, comme Irwin Winkler ne tentera on s'en doute rien, d'être cohérent dans la nullité.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Columbia TriStar Pictures Films présente Sandra Bullock dans ***TRAQUE SUR INTERNET*** (***THE NET*** - USA - 1995) avec Jeremy Northam - Dennis Miller - Diane Baker - Ken Howard - Ray McKinnon **photographie de** Jack N. Green **musique de** Mark Isham **scénario de** John Brancato & Michael Ferris **produit par** Irwin Winkler & Bob Cowan **réalisé** (?) **par** Irwin Winkler

18 octobre 1995 **1 h 54**



■ *Sandra Bullock* ■

■ *Nicole Kidman* ■

prête à tout

Adulé pour **Drugstore Cow-boy** et **My Own Private Idaho**, Gus Van Sant semblait intouchable. Le chouchou de la presse américaine et des branchés d'Outre-Atlantique qui voyaient en lui «le renouveau du cinéma américain». Eh bien, le «futur du cinéma» remet brusquement les pieds sur terre après le bide d'**Even Cowgirls Get the Blues**. Ce film devait le consacrer, il l'a mis au ban d'Hollywood. En ce sens, **Prête à tout** peut être lu à deux niveaux : soit comme l'œuvre d'un cinéaste justement prêt à tout pour revenir vers son ancien état de grâce, soit comme un constat amer, un film cynique et ironique sur une Amérique où la réussite passe par la manipulation de sa propre image.
Suzanne Stone, une jeune et jolie provinciale, n'a qu'un but dans l'existence : devenir une célébrité du petit écran. À force d'audace et de ténacité, elle réussit à se faire embaucher sur une chaine régionale. Elle devient l'égérie de la station. Jusque-là, nous tenons les prémisses d'une «success story» comme tant d'autres. Mais Suzanne est mariée au beau Larry, son amour de jeunesse, qui se révèle un boulet encombrant dans son ascension vers la gloire et la fortune. Alors qu'elle réalise un reportage sur les jeunes, Suzanne rencontre Jimmy, Russel et Lydia, trois adolescents un peu paumés complètement fascinés par la jeune femme. En même temps, elle trouve la solution à son problème. Elle manipule habilement les trois gamins et les entraine dans un plan machiavélique avec pour seul but la disparition de son cher et tendre époux.
Van Sant joue tout sur la personnalité de Suzanne, remarquablement interprétée par une surprenante Nicole Kidman. Il expose même des tranches du récit à la première personne avec une Suzanne s'adressant directement à la caméra. Il traite son histoire sur un mode d'humour noir grinçant, avec un peu trop de recul sans vraiment s'attacher aux autres personnages qui passent presque tous pour de gentils débiles. Du coup, l'histoire ne nous touche que par instants, ne nous fait rire que par moments, et laisse une impression d'immense froideur.

■ **Didier ALLOUCH** ■

AFMD présente Nicole Kidman & Matt Dillon dans une production **Rank Film Distributors** en association avec **Columbia Pictures** *PRÊTE À TOUT* (*TO DIE FOR* - USA - 1995) avec Joaquin Phoenix - Alison Folland - Casey Affleck - Dan Hedaya - Kurtwood Smith **photographie de** Eric Alan Edward **musique de** Danny Elfman **scénario de** Buck Henry d'après le roman de Joyce Maynard **produit par** Laura Ziskin **réalisé par** Gus Van Sant

6 décembre 1995 **1 h 47**

dolores claiborne

Les romans de Stephen King portés à l'écran se suivent et ne se ressemblent pas. Rien de fantastique dans celui-là. **Dolores Claiborne** se place dans la veine réaliste de l'écrivain, auprès de **Stand by me**, **Misery** et **Les Évadés**. Les lecteurs de «Dolores Claiborne» ne retrouveront pas le livre fidèlement adapté. Ce qui n'occupe qu'une vingtaine de pages dans un pavé qui en compte 400 prend à l'écran une importance capitale. C'est même le nerf de l'intrigue, la pierre angulaire : les rapports conflictuels entre Dolores Claiborne et sa fille Selena. Journaliste à New York, celle-ci intercepte une dépêche, selon laquelle sa mère est le suspect numéro 1 dans une affaire de meurtre. Le meurtre de la vieille et impotente Vera Donovan dont elle fut pendant 40 ans autant l'esclave que la domestique. Surprise par le facteur à l'instant même où elle allait abattre un énorme rouleau à pâtisserie sur sa patronne agonisante, Dolores Claiborne se défend néanmoins d'être coupable. L'Inspecteur John Mackey, frustré de ne pas avoir pu 20 ans auparavant la boucler pour le prétendu assassinat de son mari, mène l'enquête, bien décidé à prendre sa revanche sur cette force de la nature, cette femme que rien se semble ébranler. Précipitamment, Selena revient sur Little Tall Island, l'île de son enfance, ce bout de Nouvelle Ecosse caviardé de douloureux souvenirs. De souvenirs sales comme ce père alcoolique, brutal et incestueux qui rend l'âme en se brisant la nuque dans un puits pendant que toute la région lève la tête pour contempler une éclipse du soleil...
De Taylor Hackford (**Officier et Gentleman, Contre toute Attente, Soleil de Nuit**), on ne présageait pas un thriller aussi efficace, magistralement bâti autour de flashesback. Un thriller qui renvoie au **Chut...Chut, Chère Charlotte** et **Qu'est-il Arrivé à Baby Jane ?** des sixties. Du suspense dont les femmes se taillent la part du lion. Les hommes dans **Dolores Claiborne** ? Un père confit dans le whisky et porté sur les charmes juvéniles de sa fille, un flic galvanisé par une revanche à prendre coûte que coûte, un rédacteur en chef adepte de la promotion canapé... Des faibles en regard de Dolores Claiborne, énergique, généreuse en formules cassantes («Parfois, être une garce, c'est tout ce qui reste à une femme»), dure à la tâche. Une véritable muraille qui, au fil du récit et des retours vers le passé, se fissure, avoue ses faiblesses à sa fille. Le film raconte ce que le roman de Stephen King minimise : leurs retrouvailles, le règlement difficile de leur contentieux. Une facette psychologique jamais pompante, malgré un petit côté **Prince des Marées**.
Sur la forme, **Dolores Claiborne** flatte pendant plus de deux heures le regard. Une merveille, cette photographie hivernale, remplie de couleurs dures, acier, exclusive aux îles à l'aube de la morte saison. Si Kathy Bates et Jennifer Jason Leigh sont à la hauteur de leur immense talent dans des rôles sur mesure, Christopher Plummer (un Sherlock Holmes mémorable dans **Meurtre par Décret**) et Judy Parfitt (terrible puis pathétique dans la peau d'une rombière aristocratique et maniaque de propreté) tirent également leur épingle de cette énigme adroitement et joliment contée.

■ **Marc TOULLEC** ■

UFD présente Kathy Bates & Jennifer Jason Leigh dans une production **Castle Rock** ***DOLORES CLAIBORNE*** (USA - 1994) avec Christopher Plummer - Judy Parfitt - David Strathairn - Eric Bogosian - John C. Reilly - Ellen Muth **photographie de** Gabriel Beristain **musique de** Danny Elfman **scénario de** Tony Gilroy d'après un roman de Stephen King **produit par** Taylor Hackford & Charles Mulvehill **réalisé par** Taylor Hackford

11 octobre 1995 **2 h 12**



■ *Kathy Bates & David Strathairn* ■



■ *Kevin Bacon & Christian Slater* ■

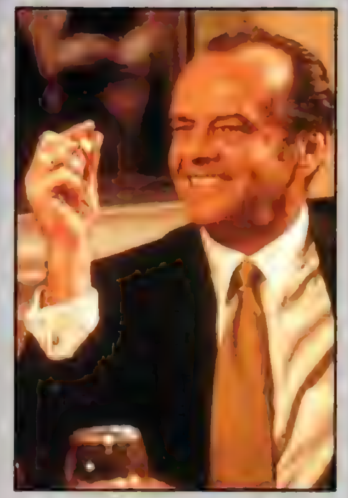
meurtre à alcatraz

A l'image de **Luke la Main Froide** et du plus récent **Les Évadés**, **Meurtre à Alcatraz** raconte une histoire carcérale aussi belle que dure à base de volonté, persévérance et fierté. Plus ancré dans la réalité car inspiré d'un fait divers, le film de Marc Rocco revient sur les événements épouvantables qui ont conduit la justice à plancher sur le cas d'Alcatraz, cette prison restée tristement célèbre pour ses conditions de détention terribles.
À la fin des années 30, le jeune Henri Young, 17 ans, écope d'une lourde peine pour avoir dérobé 5 dollars à un commerçant dans le but d'aider sa petite sœur. Au terme d'une tentative d'évasion ratée, Young est pris en grippe par le directeur Milton Glenn qui teste sur lui une méthode inédite de réhabilitation : le prisonnier passe trois ans dans un cachot, plongé dans le noir et régulièrement molesté par Glenn. Le retour de Young à la vie carcérale «normale» débouche en quelques heures sur un nouveau drame : au réfectoire, il s'empare d'une cuillère et transperce le cou de celui qui a balancé le plan de l'évasion. Risquant la peine capitale, Young est défendu par James Stamphill, un jeune avocat commis d'office, qui retournera les accusations directement vers Alcatraz et tentera de prouver que si Young est bien l'arme du crime, la prison en est le commanditaire...
À l'heure où, en Alabama, les autorités pénitentiaires remettent des chaines aux pieds des prisonniers et les obligent à casser des cailloux, un film comme **Meurtre à Alcatraz** ne peut pas faire de mal. Sa principale qualité réside d'ailleurs dans la puissance du fait divers et l'envie flagrante du réalisateur à en tirer des leçons qui s'imposent. Sans enfoncer les portes ouvertes ni sombrer dans un discours démago, **Meurtre à Alcatraz** rappelle de façon très claire que la répression représente pour celui qui la subit un obstacle à une éventuelle rééducation, à un hypothétique apprentissage de l'humanité. Pire, elle peut transformer un voyou en criminel. Le message passe donc sans difficulté, renforcé par la «folie» d'Henry Young (Kevin Bacon, intense) et les explosions de violence de Milton Glenn (Gary Oldman, terrifiant). Tout ceci ferait finalement un bon film si Marc Rocco ne jouait pas constamment l'épate, dans une mise en scène qui fait appel aux pires boursouflures visuelles du cinéma pompier, avec caméra scotchée au plafond et travellings suffisants dès que l'angoisse du plan simple se fait sentir. C'est évidemment insupportable mais, à titre d'exception, on pardonnera beaucoup à Mark Rocco : car le gras de sa réalisation n'entame pas la chair de son sujet.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

AMLF présente Christian Slater & Kevin Bacon dans une production **Le Studio Canal +/Wolper Organization** *MEURTRE À ALCATRAZ* (*MURDER IN THE FIRST* - USA - 1995) avec Gary Oldman - Embeth Davidtz - Brad Dourif - William H. Macy - R. Lee Ermey **photographie de** Fred Murphy **musique de** Christopher Young **scénario de** Dan Gordon **produit par** Marc Frydman & Mark Wolper **réalisé par** Marc Rocco

13 septembre 1995 **2 h 02**



■ Jack Nicholson ■

crossing guard

Faire l'acteur, Sean Penn n'y tient plus guère. S'il répond présent à l'invitation de Brian de Palma de se friser les cheveux et de porter binocles dans **L'Impasse**, l'ex-fiancé de Madonna n'aspire plus qu'à une carrière derrière la caméra. Malgré le douloureux échec du beau et grave **Indian Runner** (les spectateurs américains se comptent par dizaines !), Sean Penn récidive. Il aborde un sujet tout aussi douloureux que celui de son premier film. Ivre au volant, John Booth renverse une petite fille. Il la tue, prend la fuite et écope de six ans de prison. À sa sortie, rongé par les remords, il bénéficie de toute l'affection de ses parents. Mais Freddy Gale, lui, n'a pas pardonné la mort de sa gamine. Il détruit son mariage, fréquente assidûment un club de strip-tease, entretient des effeuilleuses, ingurgite des hectolitres de whisky... Une vie de patachon en attendant le jour de la vengeance, l'exécution de John Booth qui, croit-il, le délivrera de ses démons. Après une première tentative avortée (il oublie le chargeur de son arme !), Freddy Gale donne soixante-douze heures de sursis à sa cible avant de revenir. Pendant ces trois jours, Booth entrevoit la possibilité d'un futur plus souriant en compagnie de JoJo, une jeune peintre, tandis que Freddy s'enfonce dans le marasme, de plus en plus dépressif, de plus en plus déterminé...

Très proche d'**Indian Runner** dans le ton, l'atmosphère, le rythme, **Crossing Guard** pose une question : est-il possible de pardonner à celui qui, accidentellement, causa la mort de votre enfant ? La réponse, Jack Nicholson (fabuleux de concentration et de refus des tics qui contribuèrent à sa popularité) la trouve au terme d'une descente aux enfers, au terme de la déchéance morale. C'est autant sa trajectoire psychologique que celle de John Booth que dépeint ce film souvent solennel, comme engourdi, mortifié par l'enjeu de sa conclusion. À des années-lumière du manichéisme hollywoodien, **Crossing Guard** forge après **Indian Runner** la personnalité d'un réalisateur-comédien accro de questions auxquelles on ne peut répondre par un opportunisme commercial.

■ Marc TOULLEC ■

Pyramide présente Jack Nicholson dans une production **Miramax** ***CROSSING GUARD*** (***THE CROSSING GUARD*** - USA - 1995) avec David Morse - Anjelica Huston - Robin Wright - Piper Laurie - Richard Bradford - John Savage - Priscilla Barnes - Kari Wuhrer **photographie de** Vilmos Zsigmond **musique de** Bruce Springsteen **produit par** Sean Penn & David S. Hamburger **écrit et réalisé par** Sean Penn

15 novembre 1995 **1 h 55**

clockers

Les faubourgs de New York, de jeunes Noirs sans avenir qui plongent dans la délinquance, le racisme, la drogue, une société manœuvrée par l'homme blanc... On connaît la musique, une partition des dizaines de fois entendue depuis le tout début de la vague Black Cinema des années 90. Son initiateur : Spike Lee dont la vigueur, la virulence des messages ne baisse pas en intensité. Spike Lee le pourfendeur d'injustice. Spike Lee le «Brother» qui cogne dur, qui montre du doigt sans mâcher ses mots. Des mots et des images qui font souvent mal, qui atteignent souvent leur cible. Quitte à culpabiliser l'Amérique Blanche. À raison. Évidemment, les détracteurs de **Clockers** émettent déjà des réserves sur la paranoïa d'un cinéaste qui fait porter aux Blancs le chapeau de tous les problèmes de la communauté noire, qui vise à la division du pays en deux camps rivaux. Ennemis presque. Une guérilla personnelle précédant de peu l'acquittement d'O.J. Simpson ? Spike Lee entretient le doute sur ses intentions pour, dans le dénouement, conclure à la responsabilité de la société tout entière : la société est le tueur ultime, le trafic de crack une sombre dérive du capitalisme. Aucun manichéisme là-dedans, sinon la volonté de démonter la mécanique de la vente de la drogue, une métaphore à peine opaque sur le fonctionnement d'une grande entreprise. Lucide, Spike Lee fait entendre l'opinion des femmes. La voix de la raison.

Adapté d'un best-seller de 600 pages de Richard Price (1), **Clockers** découle de la description d'un gang de jeunes Noirs vendeurs de crack. Le produit de leur commerce illicite, ils le refilent à un maquereau œuvrant derrière la façade d'un drugstore. Sans scrupules, Rodney ordonne à l'un de ses dealers, Strike, d'abattre le patron d'un restaurant. Un gêneur, un concurrent embarrassant. Mais c'est son grand frère, Victor, qui commet le meurtre. Un type pourtant honnête ce Victor, respectable, mais il préfère se charger du meurtre plutôt que de laisser son jeune frangin commettre l'irréparable. La mission accomplie, un flic du genre coriace et juste, un rien paumé, Rocco Klein (formidable Harvey Keitel) mène l'enquête, flanqué d'un comparse, Larry Mazilli (John Turturro), nettement moins engagé. Les deux policiers pourraient aisément boucler l'affaire, mais la détermination du premier à aller au-delà des apparences portera finalement ses fruits. La vérité tout simplement.

De loin, **Clockers** est le film le plus violent de Spike Lee. Une violence tant graphique que verbale, toujours argumentée, toujours justifiée. Plus mature que tous les descendants de **Boyz'n the Hood** (**Menace II Society** & cie), ce dernier Spike Lee fait une fois de plus la démonstration de la virtuosité de son auteur. Mouvements de caméra, intégration de mini-clips vidéo dans l'intrigue, d'images de jeux vidéo même... Le clou de cette débauche visuelle : le reflet de Mekhi Phifer dans les yeux de Harvey Keitel. Mais les facéties graphiques de Spike Lee ne s'épanouissent jamais au détriment du message, du contenu. Si le film embraye sur le polar classique avec poursuite du coupable et tous les clichés musclés du genre, le constat est accablant pour l'Amérique. Et ce n'est pas la liberté retrouvée de O.J. Simpson qui va arranger les choses. De l'issue de ce procès pourrait naître un prochain Spike Lee.

■ **Emmanuel ITIER** ■

(1) Propriétaire des droits du roman de Richard Price, *Universal* demanda à Martin Scorsese de réaliser le film. Celui-ci, mobilisé par **Casino**, préféra le produire et en confier la mise en scène à Spike Lee qui, du coup, réécrivit le script initial de l'écrivain.

UIP présente Harvey Keitel & John Turturro dans une production **40 Acres & Mule Filmworks Productions** ***CLOCKERS*** (USA - 1995) avec Mekhi Phifer - John Turturro - Delroy Lindo - Keith David - Isaiah Washington - Pee Wee Love - Regina Taylor **photographie de** Malik Hassan Sayeed **musique de** Terence Blanchard **scénario de** Spike Lee et Richard Price d'après le roman de Richard Price **produit par** Martin Scorsese - Spike Lee - John Kilik **réalisé par** Spike Lee

22 novembre 1995 **2 h 08**



■ *Harvey Keitel, Mekhi Phifer & John Turturro* ■



■ *Katrin Cartlidge & Con O'Neill* ■

3 steps to heaven

De nationalité anglaise, **3 Steps to Heaven** n'aura pas la même popularité qu'un **Petits Meurtres entre Amis**. Présenté à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes 1995, c'est néanmoins un de ses petits thrillers «autres» comme les affectionnent les cinéastes britanniques. Bien que d'origine grecque, Constantine Giannaris donne un cachet tout british, entre Stephen Frears et Charles Crichton, à cette histoire de vengeance hors des sentiers battus. Si l'ombre de la **La Mariée Était en Noir** de Truffaut plane sur le film, **3 Steps to Heaven** trouve un ton qui lui est propre. Sous diverses fausses identités - elle s'appelle tour à tour Suzanne, Candy et Billie -, une énigmatique jeune femme applique sa justice. Gare aux trois débauchés qui ont causé la mort de son petit ami, noyé dans la Tamise au terme d'une soirée pour le moins destroy. Angel Farnham (une fripouille de modeste pointure), Harry Roberts (un député travailliste homosexuel) et Andrea Wallis (l'animatrice lesbienne d'un jeu télévisé) sont dans son collimateur. Un à un, elle les piège. Mais, à chaque reprise et malgré elle, l'issue est fatale pour sa proie. L'un passe par dessus un balcon lors d'une valse virile avec un gangster, le député, accoutré et harnaché façon sado-maso, expire d'une fracture du crâne dans la cave de son cottage assiégé...

Images granuleuses, sexualité explicite, vocabulaire cru... **3 Steps to Heaven** s'apparente à une balade à l'ironie mordante et dont les aspects sordides s'effacent au profit d'un savoureux et caustique sens de l'humour. Réaliste, sans chichi esthétisant ou narratif, c'est l'histoire en trois temps d'une vengeance sans commune mesure avec celles que l'on connaît, lourdement armées et jusqu'au-boutistes dans l'auto-justice. Aux fusillades et passages à tabac, Constantine Giannaris préfère la cruauté du sort, les hasards malencontreux et les accidents fatals. Des choix qui lui réussissent fort bien.

■ **Marc TOULLEC** ■

Films sans Frontière présente Katrin Carlidge dans une production **British Film Institute/Channel Four/Maya Vision** ***3 STEPS TO HEAVEN*** (Grande-Bretagne - 1994) avec Frances Barber - James Fleet - Con O'Neill - David Cardy - Stuart Laig **photographie de** James Welland **musique de** John Eacott **produit par** Rebecca Dobbs **écrit et réalisé par** Constantine Giannaris

25 octobre 1995 **1 h 30**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988: Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray



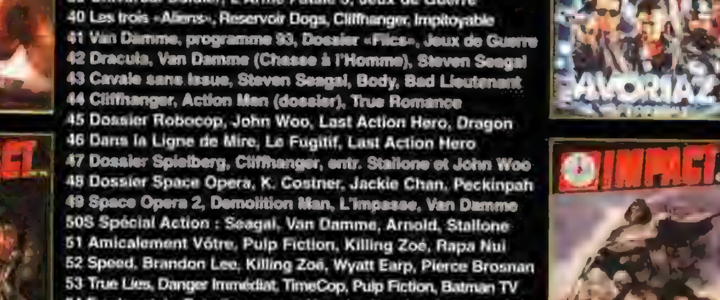
IMPACT

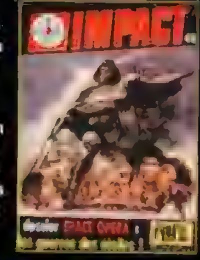
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dosiler «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
28 Robocop 2, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995







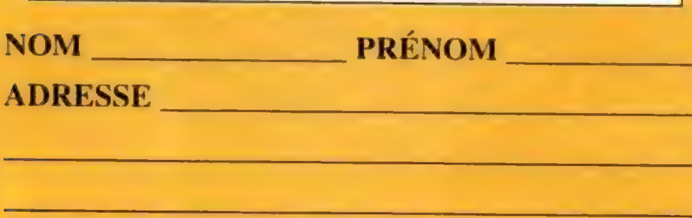




Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.



NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES		26	27	29	30	32	33	34	35	36
37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63
64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90
91	92	93	94	95								
IMPACT		1	2	3	4	5	6	7	8	9	11
12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
51	52	53	54	55	56							

vidéo

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Tom Berenger - Gabriel Byrne - Jamie Lee Curtis - Melanie Griffith - Anjelica Huston - Christophe Lambert - Dolph Lundgren - Sharon Stone - Jeff Wincott

Des réalisateurs ? Rod Hardy - Dennis Hopper - Bruce Malmuth - Joseph Mehri - Deran Sarafian - Yves Simoneau

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Sharon Stone dans La Mort en Dédicace* ▲

la mort en dédicace

Un Sharon Stone inédit, bien que la future révélation de **Basic Instinct** ne tienne ici qu'un rôle secondaire, celui de Serena Black, ancienne maîtresse et agent de Bruce Simmons, un écrivain en mal d'inspiration qui galère au point de subsister comme vendeur immobilier. Même dans cette profession, il échoue. À la rue, Simmons se réfugie dans la vaste demeure dont il a la charge. Eddie Hale, un énigmatique inconnu qui se dit nouveau gérant d'un supermarché, lui loue une des chambres de cette immense villa dont les précédents locataires, la famille Carroll, ont été assassinés sans que leurs cadavres aient été retrouvés. Eddie Hale, prétendu ancien étudiant en psychologie et passionné de criminologie, fournit à son «logeur» de troublantes informations sur les meurtres, affaire dont il fait le thème de son livre. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre que sa pseudo muse est l'auteur du massacre, un serial killer obsédé par Dieu et désireux de faire de lui son biographe attitré, histoire de passer à la postérité...
Un petit suspense qui se déroule surtout en huis-clos, l'essentiel du film tenant aux rapports ambigus entre Eddie Hale et Bruce Simmons, le tueur en série et l'écrivain qui se refuse à ses confidences. Si le chef-d'œuvre n'est pas au rendez-vous, **La Mort en Dédicace** tient tranquillement la route, principalement grâce à Tom Sizemore, glaçant dans la peau d'un psychopathe poli, amical, dont le recul par rapport à ses actes donne froid dans le dos.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *LA MORT EN DÉDICACE (WHERE SLEEPING DOGS LIE* - USA - 1991) avec Dylan McDermott - Tom Sizemore - Sharon Stone - Mary Woronov - Richard Zavaglia **réalisé par** Charles Finch

dead on

Un modeste thriller érotique comme il s'en produit des paquets depuis **Liaison Fatale** et **Basic Instinct**. Pilote de ligne et chaud lapin, Ted Beaumont est marié avec la riche Marla, propriétaire de la Pan Pacific, la compagnie aérienne où il travaille. Avec sa dernière maîtresse en date, Erin Davenport, il imagine le crime parfait, un échange de meurtres inspiré de **L'Inconnu du Nord Express** d'Hitchcock. Alors qu'Erin semble s'être débarrassée sans problème de l'encombrante épouse, Ted hésite à supprimer le mari rival. Après quelques tergiversations et malgré les soupçons d'une femme flic, il organise l'accident du petit avion de Dexter Davenport. Mais l'affaire prend une autre tournure lorsque réapparaît la prétendue morte...
Femmes fatales, femmes perverses et manipulatrices se disputent ici les faveurs d'un homme faible, dupe et influençable. Le dindon de la farce en somme. **Dead On** est écrit par une femme qui règle quelques comptes et cela se sent. En dépit de l'adresse d'un scénario de machination bien montée, le film rate le coche. La faute en incombe à des interprètes de seconde catégorie et à une mise en images, certes propre, mais très impersonnelle.

M6 Vidéo présente *DEAD ON* (USA - 1993) avec Matt McCoy - Shari Shattuck - Tracy Scoggins - David Ackroyd - Trisha Melynov **réalisé par** Ralph Hemecker

1er championnat de combats extrêmes

Voyant ses divers projets reportés aux calendes grecques (**Northmen** sur les vikings et un scénario sur les Texas Rangers), John Milius, alias le cinéaste kaki au revolver, cherche à meubler son temps libre. S'il co-signe parfois un script (**Danger Immédiat** parmi les derniers), le réalisateur de **L'Aube Rouge** continue à s'emmerder, attendant qu'un studio donne le feu vert à une de ses lubies nietzchiennes. Quatre ans après le bide de **Flight of the Intruder**, aucun producteur ne lui a encore demandé de reprendre du service. Toujours plein de bonnes idées viriles, John Béret Vert Milius pense alors à organiser, produire un de ces tournois d'arts martiaux fantasmés par les auteurs de films de kickboxing. **Bloodsport**, **Kickboxer** et leurs innombrables copies trouvent donc un relais au quotidien. A Denver, Colorado. Là, sur un ring grillagé en forme d'octogone, des athlètes d'horizons divers se mesurent, les poings nus, sans protection sinon des bandages. Tous les coups, ou presque, sont permis : de tête, de genou dans les gencives, de coude dans les arcades sourcilières, strangulations, fractures... Méchant. Interdit cependant de frapper dans les parties les plus sensibles d'un mâle normalement charpenté. Enjeu : un titre et une prime de 60.000 dollars. Seize combattants s'affrontent ainsi dans ce **1er Championnat de Combats Extrêmes** qui est en fait le deuxième d'une série qui promet d'être longue (une demi-douzaine de rencontres musclées à ce jour). Lutte, kickboxing, kung fu, ninjitsu comptent au menu d'empoignades généralement courtes, violentes. Pas de longues joutes à la **Kickboxer** ici. La présentation des concurrents et un bref historique des disciplines complète le métrage et permet au documentaire d'atteindre l'heure trente réglementaire. De la noblesse, de l'élégance dans ces duels ? Niet. À moins de fréquenter assidûment les gymnases, les techniques paraissent confuses, les combats se bouclant très souvent par des uppercuts en plein visage. Douloureux ; le sang coule. Trois speakers (un journaliste sportif permanenté et sourire Pepsodent, un ancien lutteur à toque et un cascadeur tout lisse) assurent la fonction d'un Thierry Roland avec tout ce que cela suppose en commentaires partisans, en considérations morphologiques et répétitions systématiques. De concert, le trio souligne les valeurs familiales dont le Brésilien Royce Gracie se fait le porte-drapeau, les carrures variablement impressionnantes... Leur conclusion : tous ces gens-là sont «des êtres humains extraordinaires de générosité» ! Effectivement généreux en bourre-pif dans le groin !

Polygram Vidéo présente *1er CHAMPIONNAT DE COMBATS EXTREMES (THE ULTIMATE FIGHTING CHAMPIONSHIP* - USA - 1994) avec Royce Gracie - Pat Smith - Jason DeLucia - Johnny Rhodes - Minuki Ichihara **réalisé par** Mark Lucas & Rorion Gracie



▲ *Matt McCoy dans **Dead On*** ▲



▲ *Royce Gracie dans **1er Championnat de Combats Extrêmes*** ▲



▲ *Tom Berenger dans L'Escorte Infernale* ▲

l'escorte infernale

Réalisateur, Dennis Hopper s'est gratifié de plusieurs excellents films (**Easy Rider, Colors, Hot Spot**...). La **Escorte Infernale** constitue une agréable récréation derrière la caméra dans la carrière du méchant de **Speed** et **Waterworld**. Un petit road-movie sans prétention aucune. Il s'agit juste de regrouper quelques copains (Dean Stockwell, Gary Busey, Seymour Cassell) dans des emplois de vedettes invitées. L'un est vendeur de voitures, l'autre officier jamais en mal de plaisanteries douteuses sur les Marines, le troisième colonel plus préoccupé par le golf que la protection de son pays... Les rôles principaux incombent à Tom Berenger et William McNamara. Tous deux incarnent Rock Reilly et Eddie Devane, deux Marines chargés de convoyer une prisonnière aussi charmeuse que rusée, Toni Johnson (la blonde Erikia Eliniak dont les «nubus» firent forte impression dans **Piège en Haute Mer**). Comme chien et chat (le premier est un dur du genre coincé, l'autre un magouilleur à l'aube de la quille), les deux hommes peinent à livrer leur «colis» à bon port. Du genre à provoquer une panne en glissant un Tampax dans le réservoir du fourgon, la captive n'est pas mauvaise fille (de l'air !) pour autant ; ses matons finissent par prendre fait et cause pour elle...

L'Escorte Infernale joue autant sur l'opposition amicale et virile de ses deux héros que sur les formes d'Erika Eleniak et les péripéties nonchalamment menées. Jamais sérieuse, cette version décontractée de **La Dernière Corvée** (où Jack Nicholson et Randy Quaid remplissaient la même fonction que nos deux troufions) peut décevoir de la part de Dennis Hopper (flanqué de l'énorme tarin bidon d'un VRP en articles de sex-shop !). Mais faut prendre d'abord ce film pour ce qu'il est : un divertissement dénué de toute ambition et de tout message.

Warner Home Vidéo présente ***L'ESCORTE INFERNALE*** (***CHASERS*** - USA - 1993) avec Tom Berenger - Erikia Eleniak - William McNamara - Gary Busey - Frederic Forrest - Crispin Glover - Dean Stockwell - Seymour Cassell - Dennis Hopper **réalisé par** Dennis Hopper



▲ *Tobin Bell dans Profil d'un Serial Killer* ▲

profil d'un serial killer

Deuxième réalisation du producteur Pierre David après **Scanner Cop**. Il met en scène William Morano, tueur en série connu sous le sobriquet de «tueur Picasso». Malmené par une mère excessivement autoritaire, doué d'humour («Je suis un céréale killer» dit-il au journaliste auquel il s'apprête à trancher les cordes vocales), très rusé, Morano persécute Selby Younger, spécialiste en psychologie criminelle. Après deux ans d'incarcération et une période comme cobaye pour nouveaux médicaments, Morano s'évade pour tuer encore, les proches de Selby Younger surtout, semant sur sa trajectoire des indices opaques. Son objectif : faire un gosse à sa charmante proie. Celle-ci et son petit ami, le flic Cole Grayson, tendent un piège au tueur en série...

L'ombre du **Silence des Agneaux** plane sur cette production opportuniste, très banalement ficelée, au suspense poussif. Pierre David mise trop sur une bande sonore chargée de bruits inquiétants et une musique très **Psychose** pour créer le suspense. En vain. Dans la peau de William Morano, le second couteau Tobin Bell (la brute hirsute qui fait l'ouverture de **Mort ou Vif**) donne dans la menace suave à la Hannibal Lecter. Serial killer albinos et mystique, il est pourtant ce qu'il y a de meilleur dans cette série B par ailleurs soporifique.

PFC Vidéo présente ***PROFIL D'UN SERIAL KILLER*** (***INFERNO*** - USA - 1994) avec Kim Delaney - Gary Hudson - Tobin Bell - Pamela Grier - Andrew Prine - Cyndi Pass **réalisé par** Pierre David



▲ *Jeff Wincott dans Traqués* ▲

killing machine & traqués : les gros bras de JEFF WINCOTT

Depuis quatre ou cinq ans, Jeff Wincott baffe, castagne, décanille, applique sévèrement la loi dans les productions *Image Organization*. Des séries B de confection potable, généreuses en plaies, impacts de balles et fractures diverses. De **Police Parallèle/Mission of Justice** à **Martial Outlaw** en passant par **Feu à Volonté/Open Fire** et **La Loi des Arts Martiaux**, le comédien-cogneur n'incarne que des flics héritiers de Bronson, Eastwood et Gibson. Des coriaces à l'instar de Kurt Bellmore, héros de **Traqués**, le polar le plus ambitieux de la firme *PM Entertainment*. Joseph Merhi, le réalisateur, met effectivement le paquet. Une poursuite entre une moto et un fourgon sur le périphérique intérieur de Los Angeles (merci Speed), des cascades aériennes de grosses voitures, des carambolages titanesques, des explosions que ne renierait pas Joel Silver, des ralentis systématiques pour mieux insister sur l'importante logistique du projet... Du grand luxe pour une production indépendante à petit budget. Le scénario ? Parce que son partenaire Doc a été abattu par un flic ripoux, Kurt Bellmore cherche des poux dans la tête de ses supérieurs et constate rapidement que ceux-ci sont en cheville avec un malfrat très cruel du nom d'Underwood, concernant une sombre et ancienne histoire de drogue. Cibles des gangsters et des keufs, Bellmore et sa femme Anabella finissent par triompher en passant entre les balles. En dépit de quelques navrants faux raccords, **Traqués** tient sa principale promesse : en donner plus que la majorité des films de sa catégorie. Plus de cadavres, plus de pyrotechnie et un héros dont les jeans résistent miraculeusement à une glissade sur l'asphalte pendant cinq bonnes minutes.

Stoïque, Jeff Wincott l'est encore davantage dans **Killing Machine**, un sous-**Nikita** à la sauce machiste. Ancien tueur à gages officiellement brûlé vif dans un incendie, Harlin Garrett se réveille partiellement amnésique, doté d'un nouveau visage. Pris en main malgré lui par une branche très officieuse de la CIA, il exerce de nouveau ses talents de liquidateur. Sous la pression de Green, Garrett supprime donc un homme politique homosexuel. Ordre lui est aussi donné de séduire Anna Kendall, une jolie scientifique venant de découvrir l'origine du virus du Sida, à savoir des laboratoires des services secrets. Amoureux, il retourne son arme contre ses commanditaires...

Décors dépouillés, commentaires en voix off du héros («D'où viens-je ?» et autres formules existentielles genre «Dans quel état j'erre ?»), violences distinguées... David Mitchell, le réalisateur, essaie de donner l'illusion d'une grande classe qu'il ne possède pas un seul instant, pillant autant Luc Besson que John Woo. Mais il ne suffit pas de vider le cadre de tous ses accessoires et de filmer un tireur tenant deux flingues pour se hisser au même niveau. Faut ramener **Killing Machine** à ce qu'il est : une série B très ordinaire où, comme à l'accoutumée, Michael Ironside joue les salauds machiavéliques à la solde du gouvernement.

PFC Vidéo présente ***TRAQUÉS*** (***LAST MAN STANDING*** - USA - 1994) avec Jeff Wincott - Jillian McWhirter - Jonathan Fuller - Jonathan Banks - Ava Fabian **réalisé par** Joseph Merhi

PFC Vidéo présente ***KILLING MACHINE*** (USA - 1994) avec Jeff Wincott - Michael Ironside - Terri Hawkes - David Campbell - Calista Carradine **réalisé par** David Mitchell



▲ *Jeff Wincott dans Killing Machine* ▲



▲ Le Capitaine Erhardt Von Rheinders ▲

the cockpit

Un superbe manga animé né de l'imagination de Leiji Matsumoto, l'auteur d'*Albator*. Mais nous sommes loin du space-opera, de la science-fiction et des boucaniers du cosmos ; Matsumoto se passionne aussi pour la Deuxième Guerre Mondiale, sujet qu'il décrit dans moult bandes dessinées guerrières. **The Cockpit** se situe en 1944/45, alors que les forces de l'Axe, Allemands et Japonais, subissent des défaites de plus en plus cuisantes. Plutôt que de prendre position dans les lignes Alliées, Leiji Matsumoto s'installe dans le camp rival pour trois histoires courtes. La première, **Vol dans les Cieux**, est la plus mélancolique. Un pur chef-d'œuvre. Accusé d'avoir fui devant l'ennemi, le Capitaine Erhardt Von Rheinders, un as de l'aviation, reçoit pour ordre d'embarquer à bord d'un appareil révolutionnaire afin de convoyer un savant atomiste et sa fille. Dilemme : de l'arrivée du scientifique à bon port dépend l'issue de la Deuxième Guerre Mondiale. S'il survit au voyage et aux attaques des Spitfire anglais, cela signifie qu'usage sera fait de la première bombe atomique, contenue dans la soute de l'avion, sur une grande capitale ennemie. Plutôt que de porter ce fardeau devant l'Histoire, Rheinders préfère, après une ultime action héroïque, saborder sa mission.

Dans **L'Escadron Fleur de Cerisier**, l'aviation japonaise abat sa dernière carte maîtresse dans le Pacifique. Pour envoyer par le fond un porte-avion américain protégé par une nuée de chasseurs, le commandement décide de l'usage de l'Ooka, un avion-roquette suspendu à un gros appareil-lanceur. Aucune chance que le kamikaze, en l'occurrence le Lieutenant Yamaoka, échappe à la mort. **L'Escadron Fleur de Cerisier** raconte avec pudeur, délicatesse, poésie, ses dernières heures à vivre, de précieux instants que le son cristallin du koto (une sorte de mini-harpe horizontale) rend magiques, figés dans le temps. Les duels aériens sont, à l'instar de **Vol dans les Cieux**, d'une superbe fluidité, magiquement chorégraphiés dans les loopings, pirouettes, explosions. Du grand art qui tient la dragée haute tant au **Porco Rosso** d'Hayao Miyasaki qu'aux classiques live du film de guerre (**Le Crépuscule des Aigles** tout particulièrement).

Paradoxalement, ce sont des **Soldats-Motards** qui bouclent **The Cockpit** sur un mini-conte dans la logique des précédents, tragique et beau. Lors de la progression du rouleau-compresseur américain à Zelabanka, deux soldats japonais, le jeune Kodaji blessé au ventre et le roublard Utomiya, embarquent dans un side-car flambant neuf après réparation. Leur objectif : traverser les lignes ennemies pour rejoindre une base déjà conquise. Poursuivis par un motard yankee, ils se jettent dans la gueule du loup. Très jolie, émouvante et souvent drôle, cette parabole qui s'ouvre et se boucle sur la description d'une carcasse trouée d'impacts de balles d'un side-car «qui pleure des larmes de rouille».

Mis en images et écrit par trois auteurs différents, tous sous le parrainage étroit de Leiji Matsumoto, **Vol dans les Cieux**, **L'Escadron Fleur de Cerisier** et **Soldats-Motards** aboutissent discrètement à la même conclusion révisionniste, au même sentiment d'amertume : les Américains ont usurpé la victoire, un message enfoncé par une voix-off toute en rhétorique.

Kazé Animation présente *THE COCKPIT* (Japon - 1993). Réal.: Yoshiaki Kawajiri, Takashi Imanishi & Ryosuke Takahashi. Scén.: Yoshiaki Kawajiri, Takashi Waguri & Ryosuke Takahashi d'après le manga de Leiji Matsumoto. Prod.: Leiji Matsumoto/TTNS/Tokuma Shoten Publishing. Dur.: 1 h 15. Diffusé en version originale sous-titrée.

road flower



▲ Christophe Lambert dans *Road Flower* ▲

Curieux que ce thriller soit resté inédit sur les grands écrans hexagonaux car il s'élève à un niveau nettement supérieur aux derniers navets de Christopher Lambert (**Highlander 3** et **La Proie**). C'est sous la tutelle de Deran Sarafian (qui l'a également dirigé dans **Deux Doigts sur la Gâchette**) que le comédien incarne ici Jack, un brave type au volant de sa voiture sur une route tra versant une zone désertique. Le hasard veut qu'il croise le chemin de Cliff, un fou furieux que son beau frère défie après que son véhicule lancé à grande vitesse soit passé à quelques centimètres de son fils. Le duel aboutit à la mort du père brûlé vif dans la carcasse de sa voiture. Cliff et ses trois complices choisissent de supprimer les témoins gênants, à savoir Jack, sa femme et sa fille, une adolescente sexy. Censé avoir été achevé d'une balle dans la tête par le plus peureux des forcenés, Jack remonte jusqu'à Cliff dont il rencontre le frère derrière les barreaux...

Bien sûr, **Road Flower** n'arrache pas à **Duel** et autre **Hitcher**, ces classiques du suspense routier, leurs titres de gloire. Mais Deran Sarafian (**Terminal Velocity** tout dernièrement) mélange avec adresse les incontournables ingrédients du genre que sont l'engrenage de la violence, un bonhomme très quelconque qui se forge une stature héroïque, un méchant qui pète les plombs, la famille menacée, les comparses déjantés (un «as» du calcul mental et une mythomane pousse-au-crime), les barrages automobiles, l'empoignage finale... Le réalisateur recourt au cinémascope, un format qui sied à merveille au cadre, et tente d'installer une atmosphère oppressante dans le repaire des cinglés. Du boulot honnête. Quant à la présence de Christopher Lambert, elle constitue un magnifique exemple de transparence. Logique après tout qu'aucun distributeur français de cinéma n'ait fait attention à lui !

TF1 Vidéo présente *ROAD FLOWER* (USA - 1993) avec Christophe Lambert - Craig Sheffer - Michelle Forbes - Christopher McDonald - David Arquette - Josh Brolin - Richard Sarafian **réalisé par** Deran Sarafian



▲ Corey Michael Eubanks dans *Savage Killer* ▲

savage killer

Un curieux film au croisement du kickboxing et de la description d'une famille texanne de tarés. Ainsi, chargé de convoyer une jaguar, un certain Johnny est kidnappé par deux brutes épaisses obéissant au doigt et à l'œil à leur père Rance, et qui violent régulièrement leur jolie cousine. Enchaîné comme un chien, Johnny est affranchi : doué de ses poings, il portera les couleurs de ses ravisseurs dans un tournoi annuel de castagne où se précipitent les richards de la région. Pour le motiver, ses geôliers enlèvent Heather, sa petite amie. Le shérif Wilson lui-même mise gros (50.000 dollars) sur sa victoire, un espoir déçu avant une véritable chasse à l'homme...

Dire que **Savage Killer** tient les promesses de son sujet serait mentir. La mise en scène tâtonne maladroitement, le narcissique Corey Michael Eubanks affiche une musculature typique des salles de gymnastique et une inexpressivité totale... Scénariste, producteur et vedette de ce **Savage Killer**, le sieur Eubanks se sert généreusement la soupe. Mais les intentions sont bonnes, modelées par tous ces films (générés par **Massacre à la Tronçonneuse**) consacrés aux familles les plus dégénérées du continent nord-américain. Dommage que le réalisateur ne sache pas un instant créer une atmosphère insalubre, préférant mettre l'accent sur les cascades automobiles et les uppercuts, éléments indispensables à toute production *PM* digne de ce nom.

TF1 Vidéo présente *SAVAGE KILLER* (*FORCED TO KILL* - USA - 1993) avec Corey Michael Eubanks - Michael Ironside - Rance Howard - Don Swayze - Mickey Jones - Clint Howard **réalisé par** Russell Solberg



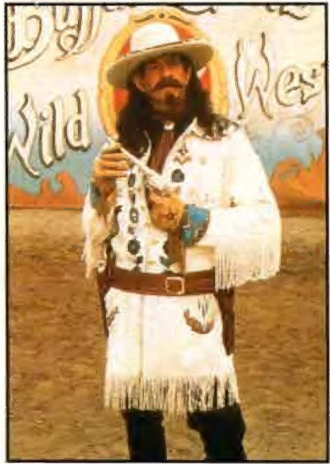
▲ Dolph Lundgren dans *Pentathlon* ▲

pentathlon

Trois ans que ce film traîne en quête d'un distributeur. Faut dire que les meilleures volontés ont été surprises par l'indigence et le manque de moyens de cette production, ambitieuse seulement sur le papier. Après un prologue à Leipzig, Allemagne de l'Est, en 1972, **Pentathlon** s'installe pendant les Jeux Olympiques de Séoul 1988. C'est au terme d'une compétition récompensée par une médaille d'or de Pentathlon Moderne (une discipline qui regroupe le tir, l'escrime, l'équitation, la natation et le cross-country) que l'athlète Eric Brogar s'enfuit aux États-Unis, au nez et à la barbe de son entraîneur Mueller et de deux malabars de la Police Secrète. Blessé à la jambe, le transfuge croupit misérablement chez l'Oncle Sam avant de reprendre l'entraînement sous l'impulsion de John Creese, son employeur, en vue des Jeux Olympiques d'Atlanta. Le passé le rattrape lorsque réapparaît Mueller, désormais chef d'un groupuscule nazi décidé à diffuser un message de propagande à la télévision et à liquider un rabbin au bazooka lors de la cérémonie d'ouverture...

Plus que de coutume, Dolph Lundgren s'est intimement impliqué dans ce projet, dans le parcours chaotique d'Eric Brogar. Ses efforts tombent à plat, réduits à néant par la mise en scène étriquée de Bruce Malmuth (**Les Faucons de la Nuit** avec Stallone pourtant et **Hard to Kill** avec Steven Seagal), incapable de dissimuler la pénurie de dollars dans la pathétique reconstitution des Jeux Olympiques (à base de stock-shots pourraves). Si **Pentathlon** affiche néanmoins quelques facettes positives (notamment les rapports entre Eric Brogar et son boss black vendeur de hot-dogs), il s'apparente davantage à une série Z qu'à une production de catégorie A. Faut aussi dire que Dolph Lundgren fut le premier étonné lorsqu'il débarqua sur le plateau pour constater que l'équipe technique et le nombre des figurants étaient réduits à une peau de chagrin ; certaines fripouilles lui avaient menti pour garantir sa présence au générique.

Polygram Vidéo présente *PENTATHLON* (USA - 1993) avec Dolph Lundgren - David Soul - Renee Coleman - Roger E. Mosley - Evan James **réalisé par** Bruce Malmuth









▲ *Peter Coyote, Gabriel Byrne, Melanie Griffith & Anjelica Huston dans* ***Buffalo Girls*** ▲

buffalo girls

Un long téléfilm de deux heures trente. Il prend pour protagonistes quelques figures légendaires de l'Ouest. Martha Jane Canary, alias Calamity Jane, Sitting Bull, Wild Bill Hickok, Buffalo Bill... Tous unissent leur destin à l'heure où l'époque héroïque des pionniers s'estompe au profit de l'entrée dans une autre ère, le vingtaine siècle. Bisons et castors se font rares, du barbelé hérisse la prairie... Les légendes de l'Ouest doivent survivre dans un monde tumultueux. C'est ainsi que Calamity Jane et plusieurs de ses amis (l'Indien Sans Oreille, deux trappeurs...) intègrent le cirque de Buffalo Bill auprès d'Annie Dakley, la meilleure tireuse du monde, et de l'arrogant Sitting Bull. En tournée en Angleterre, Calamity Jane embrasse enfin sa petite fille, née de ses amours avec Wild Bill Hickok, qu'elle avait confiée à des aristocrates anglais quelques années plus tôt. Tout Buffalo Girls s'articule autour de ses états d'âme, son amitié avec Dora DuFran (Melanie Griffith), patronne d'un bordel incapable de convoler en noces avec le rude cow-boy qu'elle aime... De l'art de ramener au rang d'êtres humains des personnages souvent mythifiés.

Si **Buffalo Girls** est de confection ultra-conventionnelle, télé quoi, il s'en échappe une atmosphère doucement crépusculaire, essentiellement due à la présence de personnages condamnés à disparaître dans les limbes de l'histoire. Entre les noms les plus illustres de cette chronique, Jack Palance et Tracey Walter composent deux baroudeurs loqueteux particulièrement attachants qui espèrent repeupler l'Amérique en castors en achetant un couple de rongeurs au zoo de Londres.

PFC Vidéo présente **BUFFALO GIRLS** (USA - 1995) avec Anjelica Huston - Melanie Griffith - Peter Coyote - Sam Elliot - Jack Palance - Tracey Walter - Gabriel Byrne **réalisé par** Rod Hardy



▲ *Jan Michael Vincent & Valentina Vargas dans* ***Trouble Jeu*** ▲

trouble jeu

Un scénario très ambitieux pour une série Z où Jan Michael Vincent, privé de son Supercopter, sauve le monde d'une catastrophe nucléaire. Interprète de Keller West, un savant atomiste, il prend fait et cause pour la jolie Nicole Kendra (Valentina Vargas qui déniaise Christian Slater dans Le Nom de la Rose) qui, pour venger l'assassinat de son père, court aux basques de Von Kleef. Sous de fausses identités, ce dernier et un complice profitent de la présentation de prétendus inviolables containers pour saboter un site de traitement de déchets radioactifs situé dans un désert du Proche-Orient. Renouant après six ans de séparation, les deux amants et Boissière, un flic français, déjouent les plans du terroriste...

Très mal réalisé, mal joué par des comédiens fatigués (Jan Michael Vincent dort debout), **Trouble Jeu** n'est pas le grand suspense nucléaire de la décennie. S'il voyage de Paris (désopilante la reconstitution de la capitale sur un coin de marché !) à un pays arabe pour donner l'illusion d'un budget confortable, les péripéties sont d'une mollesse que rien n'endigue, y compris quelques pointes de sadisme lorsque les méchants passent à tabac le coriace Boissière.

TF1 Vidéo présente ***TROUBLE JEU*** **(*DIRTY GAMES*** - USA - 1993) avec Jan Michael Vincent - Valentina Vargas - Ronald France - Michael McGovern **réalisé par** Gray Hofmeyr



▲ *Miyuki, la plus folle des deux* ▲

you're under arrest 1 & 2

Un manga animé qui porte la signature de Kosuke Fujishima, une patte reconnaissable au premier coup d'œil. Fujishima n'a pas son pareil pour purifier le moindre décor, tracer les lignes et les traits les plus beaux et les plus harmonieux à la fois, pour enduire le cadre de couleurs pastel. Très très joli. Par ailleurs auteur du très adorable **Oh my Goddess**, il se lance dans un genre généralement violent, sanglant. Fujishima en prend radicalement le contre-pied. Que la sérieuse Natsumi Tsujimura et la fofolle Miyuki Kobayagawa appartiennent à la police, cela ne signifie pas que **You're under Arrest** ploie sous les gunfights saignants, les carnages. Nous sommes dans l'univers «gentil» de Fujishima et cela signifie que mort et souffrance n'ont pas cours. **You're under Arrest 1**, par exemple, s'articule autour d'une mystérieuse Mini rougedont l'invisible conducteur nargue Natsumi, lui échappe sans cesse. Un malfrat à bord ? Pensez-vous ? C'est un bonze qui tient le volant, l'entraînant dans son sillage pour lui rendre le petit paquet qu'elle a perdu peu de temps avant. Futile le prétexte ? Sans doute, mais Fujishima aime à jouer avec les «chutes» d'intrigues réduites à leur plus simple expression. Dans **You're under Arrest 2**, c'est un chauffard qui défie les policières et le motard Ken Nakajima, alias le Faucon Blanc de Bokuto, lorsque des tempêtes balaient Tokyo. Le chauffard prend son pied à appuyer sur le champignon lorsque les conditions météo se prêtent le moins à une conduite rapide. Les malfrats d'élite, les sociopathes, les terroristes si fréquents dans le manga ne viennent pas pratiquer leur art du crime dans **You're under Arrest** ; nous sommes en présence de tout tout petits délinquants. Lorsque les femmes-flics Miyuki et Natsumi ne patrouillent pas dans les rues de Tokyo, elles fréquentent leur commissariat, un lieu stratégique qui donne à l'ensemble un petit air de ***Capitaine Furillo*** light. Agréablement réalisé par Kazuhiro Furuhashi (**Ranma 1/2 II** pour le meilleur et **Fatal Fury 2** pour le pire), ces deux premiers **You're under Arrest** ouvrent donc les portes de la chronique policière charmante et charmeuse en rupture totale avec la réalité, dont les héroïnes recueillent dans leur véhicule de service une chatte et ses petits. Lorsque le conte de fée s'installe dans un milieu urbain perçu par l'œil d'un auteur en quête perpétuelle de joliesse, d'innocence et de mousseline. Sans niaiserie toutefois ! Les amateurs de design automobile, de carrosseries rutilantes y trouveront aussi leur compte.

AKA Vidéo présente ***YOU'RE UNDER ARREST*** (***TAIOH SHICHAUZO*** - Japon - 1994). Réal.: Kazuhiro Furuhashi. Scén.: Michiko Kusate d'après le manga de Kosuke Fujishima. Character design : Atsuko Nakajima. Musique : Kow Otani. Prod.: Kodansha/Bandaï Visuel/Marubeni. Sortie à la vente début novembre. Présenté en VF.

mother's boys

D'origine québécoise, Yves Simoneau est un cinéaste talentueux. Paradoxalement, c'est davantage dans des téléfilms de commande pour le câble (notamment **Assurance sur la Mort/Till Death Do us Part)** avec Treat Williams et **Mother's Boy)** que dans ses réalisations canadiennes (**Dans le Ventre du Dragon, Les Fous de Bassan**) que ses dispositions apparaissent. Le suspense, il en connaît bien la science graduelle des poussées d'adrénaline. Ainsi, **Mother's Boys** débute comme un prétexte à un Dossier de l'Écran sur le divorce, les enfants livrés à une décision, au désir maternel d'élever sa progéniture. Jude Madigan, après trois ans d'absence, réapparaît brutalement pour tenter de s'octroyer la garde de ses trois fils. Mais Robert Madigan ne l'entend pas de cette oreille. Non seulement, il envisage de refaire sa vie avec Callie, assistante du principal d'une école, mais de plus il repousse ses avances avec énergie. Déboussolée, Jude emploie les grands moyens pour atteindre son objectif. Elle fait passer sa rivale pour une violente hystérique, gagne à sa cause l'aîné de ses garçons, Kes... Les événements se précipitent. Jusqu'au drame.



▲ *Jamie Lee Curtis dans* ***Mother's Boys*** ▲

Adroitement, progressivement, Yves Simoneau sort **Mother's Boys** de l'ornière d'un **Kramer contre Kramer** au bénéfice d'un suspense dont Jamie Lee Curtis incarne la méchante mère possessive, psychotique. Avec une conviction effrayante, elle parvient à corrompre Kes, allant jusqu'à lui montrer la balafre d'une césarienne à qui il doit la vie. Des éclairages élaborés, des cadrages toujours très adroits et même acrobatiques lors d'un final réussi (version hard de **Sur un Arbre Perché** !) achèvent de faire de **Mother's Boys** une jolie réussite.

Film Office présente ***MOTHER'S BOY*** (USA - 1994) avec Jamie Lee Curtis - Peter Gallagher - Joanne Whalley-Kilmer - Vanessa Redgrave - Luke Edwards - Joss Ackland **réalisé par** Yves Simoneau

OUVREZ-LA !

il m'a mis la fièvre !

Je suis obligé de réagir à la critique dévastatrice de Didier Allouch sur le dernier film de John Singleton, **Fièvre à Columbus University**. Mr Allouch, des films de réalisateurs noirs américains, je ne doute pas que vous en ayez vu un sacré paquet. Sans doute êtes-vous lassé du genre puisque vous n'avez vu dans le dernier Singleton qu'un ramassis de clichés moralisateurs. On ne compare pas que je sache un film de Lelouch avec un film de Luc Besson. Un film de Singleton, ce n'est pas une suite de gunfights avec des personnages caricaturaux style **Menace II Society** ou **New Jack City** (et là, question clichés, ça abonde !). Un film de Singleton fait appel à un contexte précis : la situation des Noirs aux États-Unis, et s'adresse à un public précis : les Américains, et surtout les Noirs Américains. Un film français fait appel à une culture sous-entendue spécifiquement française qu'un étranger ne percevra pas. Idem pour les films US. Depuis les sixties, d'excellents ouvrages (que je vous invite à lire, Mr Allouch), écrits par des psychologues noirs américains, font état d'une «mentalité du ghetto» (dont nous avons l'écho dans nos banlieues) enracinée dans la communauté noire, et dont les Black Muslins se sont fait les porte-paroles : «Un Noir n'a pas ses chances dans un monde de Blancs».
C'est ce fatalisme que combat John Singleton dans ses films, cette psychose de l'échec. De **Boyz'N the Hood** à **Fièvre**, le héros en butte à la violence doit faire un choix : - la radicalisation par l'adhésion à un gang ou à un groupe extrémiste, - ou l'engagement dans la vie active, par les études et le travail, pour échapper à cette logique du ghetto.
Montrer qu'un jeune Blanc est confronté au même choix, dans une société en crise, à l'heure où la guerre des gangs se développe dans les quartiers blancs, ce n'est pas faire preuve de manichéisme. Qu'ils soient noirs ou blancs, ceux qui cèdent à la violence finissent violemment. Que le jeune étudiant, fierté de sa mère dans **Boyz'N the Hood**, ou la fiancée du héros de **Fièvre** meurent n'enlève aucune vitalité au message de John Singleton. Après tout, Martin Luther King et Malcolm X ont été assassinés, mais leur message est-il dépassé ?
Il ne s'agit plus d'un fait divers, mais d'une étude de la société américaine à l'heure où le radicalisme est en passe de bouleverser cette société. D'autant plus courageux, ce message, que ces radicaux veulent abolir les lois sur les minorités, qui permettent à ces dernières d'avoir accès aux grandes universités. Avez-vous regardé «État d'Urgence : les Peurs de l'Amérique» ? Pour finir, **Fièvre à Columbus University** est très bien réalisé, on ne s'ennuie pas un seul instant, les acteurs jouent très bien et le final est très émouvant. Merci de publier cette lettre afin que d'autres puissent réagir.

Guy Hedahdia

*S'il est certes vrai qu'on ne compare pas un film de Besson à un film de Lelouch, on peut se permettre de mettre sur le même plan des films de réalisateurs issus d'une même tendance ou d'un même courant. Or, au début des années 90, toute une génération de cinéastes noirs américains a éclos d'un seul coup. Impact s'en est largement fait l'écho dans un dossier sur plusieurs numéros. Là, nous étions enthousiastes devant des films dégageant une telle énergie. Et pour nous, Singleton était le fer de lance de cette «génération black». Seulement voilà, Singleton n'a pas franchement évolué. Les thèmes développés dans **Fièvre** sont quasiment les mêmes que ceux de **Boyz'N the Hood**. Il est évident qu'on partage tous le sentiment d'injustice qui traverse la fin de **Fièvre** mais, franchement, ne trouves-tu pas les traits des personnages vraiment grossiers. Noir, Blanc, skin ou gay, personne n'est aussi simple que dans **Fièvre**. Et tuer le personnage principal à la fin du film pour tirer sur la corde sensible relève d'une flagrante facilité pour faire passer un message que toi et moi trouvons évident. Il serait temps que Singleton passe à autre chose.*

D.A.

douche froide !

Halte au cinématographiquement correct ! Je sors de la projection de **Judge Dredd** et soutient à 100% l'article de Julien Carbon (*euh, lequel ?*). Il est grand temps de poser le problème comics/film sur de vraies bases et non sur des idées reçues qui durent depuis trop longtemps. Inlassablement un alibi revient, à savoir l'impossibilité technique de recréer l'univers comics. On sait désormais qu'en s'en donnant les moyens, donc les finances, le pari peut être relevé. D'ailleurs, la Mega City One du film, et tout le design des armes, motos, etc, sont tout à fait acceptables. Non, le problème est ailleurs. Les Américians n'ont jamais compris que Dredd est tout sauf un super-héros comme ils en ont chez eux. Le public français se trouve lui aussi dans une situation floue, car n'ayant pas la «culture Dredd», il aura du mal à mesurer l'échec total de l'entreprise. «Dredd», pur Anglais et particulièrement londonien, n'a jamais été



Dur coup pour le Judge Dredd, submergé par le nombre et la violence de ses adversaires...

conçu comme un divertissement pour les 11-15 ans. En Angleterre, on lit «Dredd» comme en France on regarde «Les Guignols de l'Info». Tout en décalage, donc. Les responsables du film ont eu beau nous balancer les discours «correct» du genre je-suis-un-fan-depuis-toujours, ils se sont bien foutus de nous. Le film est lamentable. Le réalisateur cherche à se justifier quand il prend l'exemple de Dredd sous la douche. Bien sûr qu'il doit enlever son casque ! Mais c'est comme la licorne. Une licorne possède-t-elle une corne ? Oui. La licorne existe-t-elle ? Non. Dredd sous la douche sans casque ? Oui. Dredd sous une douche ? Jamais. Dredd n'est pas un homme, il est la Loi. La Loi a-t-elle besoin de se doucher ? (*imparable !*) Le vrai problème des adaptations de comics «adultes» est, au fond, celui de la liberté d'expression. Il faut le dire clairement, jamais il ne fut question d'adapter «Dredd» pour ce qu'il était, un comics politiquement tordu et tordant. Quand on manipule des dizaines de millions de dollars, il faut savoir rester propre sur soi. À force d'être propre, on devient transparent et le flop pointe son nez. En négligeant de beaux décors, en sabotant des personnages secondaires intéressants, et pire en collant un insupportable Fergie aux basques de la Loi, **Judge Dredd** n'est rien d'autre que du terrorisme artistique manigancé par le système hollywoodien. À quand le prochain attentat contre les richesses de la BD anglaise ? À quand «V pour Vendetta» avec Sharon Stone ? À quand «The Watchmen» avec Christian Slater et Brad Pitt ?
Hélas, je ne comprends pas comment vous pouvez vous rendre complices, involontaires j'en suis sûr, de ce genre d'entreprise, alors que vous et *Le Cinéphage* restez les deux seuls magazines valables. Seul l'article in extremis de Julien Carbon sauve votre crédibilité. Pourquoi laisser vos couvertures au film **Judge Dredd** ? Pourquoi laisser le réalisateur parler impunément d'«humanisation du personnage» (en français : on lui a coupé les couilles), de «resserrement de l'action» (en français : on s'emmerdait grave) ? Ne pouvez-vous pas vous montrer un peu plus incorrect et ne pas abuser vos lecteurs ? Des films comme **Usual Suspects**, **Once Were Warriors** auraient mérité la place que vous avez accordée à des menteurs. Quelle honte de réaliser un film si désastreux (indépendamment de l'adaptation de la BD), alors que le comics multipliait les références au cinéma que l'on aime. Pourtant, le magicien Tim Burton, avec **Batman le Défi**, nous avait prouvé que comics adulte et cinéma pouvaient faire bon ménage. Judge Dredd, digne héritier pervers de Magnum Force, aimait le cinéma. Ce dernier l'a «jugé». Le verdict est tombé. On n'a pas fini de pleurer.

Kaiser Sôse

*Même si l'ensemble de la rédaction moins un est d'accord avec toi sur **Judge Dredd**, cela ne remet pas en cause le travail que nous fournissons en amont sur les grosses productions, ainsi que sur les films de réalisateurs que nous affectionnons. **Judge Dredd**, comme beaucoup de films du même tonneau, a créé une attente monstrueuse à laquelle nous n'avons pas échappé. Nous avons donc parlé avec enthousiasme du film, sans jamais nous douter du résultat fini, en complet désaccord avec la bande annonce par exemple ou les déclarations d'intention en général. Si nous laissons tomber ce travail d'information, on attendra patiemment d'avoir vu l'opus quatre de **Star Wars** avant de vous montrer la moindre photo ou de vous dévoiler les secrets de tournage (parce qu'on ne sait jamais, ce sera peut-être un gros nanar !). La place accordée à **Judge Dredd** nous paraît donc raisonnable, d'autant plus que l'interview de Danny Cannon, quoi que tu en penses, laisse entendre derrière le discours promo que l'homme n'a pas fait ce qu'il a voulu et que «son» film a été charcuté. Quant à la couverture, c'est évidemment un compromis qui permet de consacrer à l'intérieur quatre pages à **L'Âme des Guerriers** ou Harry Novak. Mais comme tu dois t'en douter, ne pas jouer «l'événement» en couverture, c'est aussi condamner la revue à plus ou moins long terme. Tu veux notre mort ou quoi ?!*



Entrainant ses amis dans sa propre folie, il les mène... au carnage !



- Par les créateurs de *True Romance* et *Pulp Fiction*, un film produit par Quentin TARANTINO.
- Sanglant et mouvementé, un thriller époustouflant.
- Avec J.H. ANGLADE (*Nikita*) et Eric STOLTZ (*Pulp Fiction*).
- Réalisé par Roger AVARY, découvrez un enragé du cinéma américain.

Spécialiste du perçage de coffres, Zed retrouve Eric à Paris pour un coup... énorme.
Pour fêter ce «hold-up du siècle», Eric fait passer à Zed et sa bande une nuit orgiaque d'alcool et de drogue.
C'est un gang déchaîné qui pénètre dans la banque au matin. Le hold-up tourne à la prise d'otages...





EN VENTE PARTOUT

TF1 VIDEO - M.S. SERVICE CLIENTS 92656 BOULOGNE CEDEX.

© 1994 KILLING ZOE PRODUCTION. Tous droits réservés.
INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS.

True Lies
En Vidéo

l'action absolue.

Après Terminator 2 : le jugement dernier, le duo Schwarzenegger-Cameron frappe plus fort que jamais. Un feu d'artifice d'action et d'effets spéciaux hallucinants. Un rôle en or pour un Schwarzenegger plus combatif que jamais, aux côtés de la sculpturale Jamie Lee Curtis. Un véritable bijou disponible en vidéo dès le 26 Octobre .

© 1994 Twentieth Century Fox Film Corporation. © 1994 Lightstorm Entertainment, Inc. © 1995 Twentieth Century Fox Home Entertainment. All Rights Reserved. Arsenic pour PFC Video

